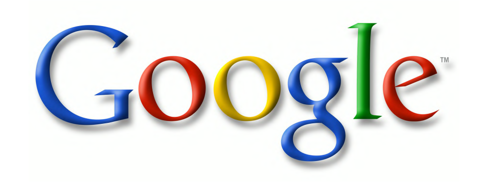
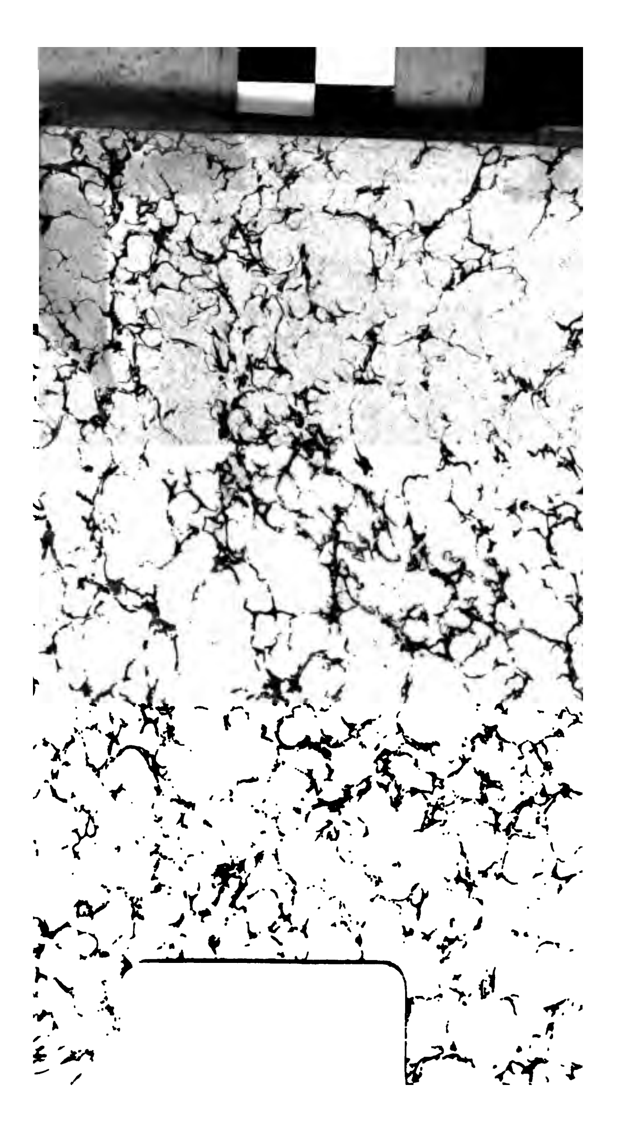
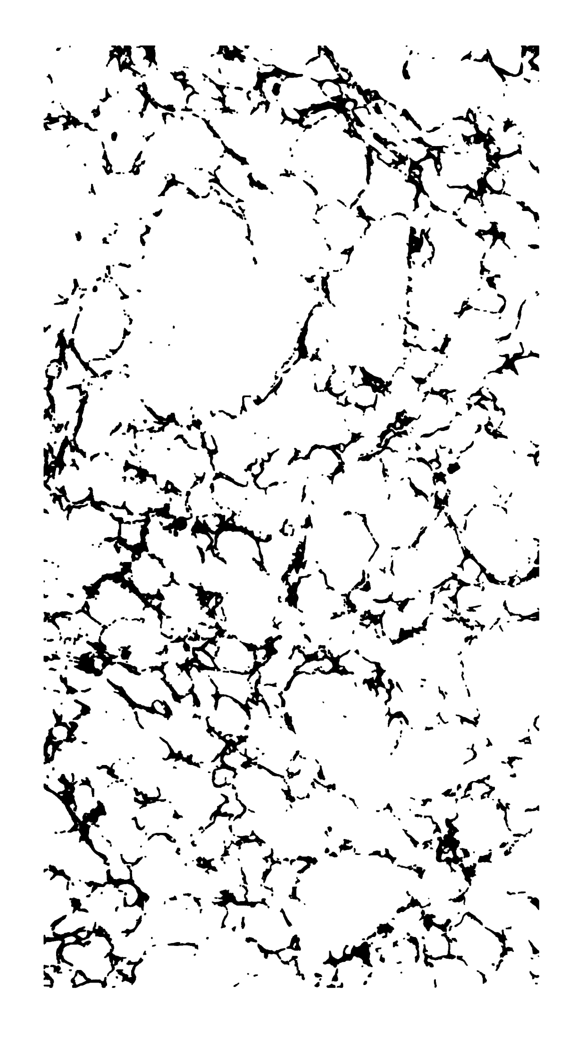









BODLEIANA
BIBLIOTHECA

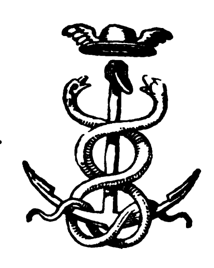

La Guerre, & la Paix.
A Borel del
1790
hubert Sculp

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

NOUVELLE ÉDITION, rangée dans un meilleur ordre.

TOME IV.



A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

L'AMI DES ENFANS.

LE DÉJEUNER.

VIENS, Paulin, dit un jour M. de Gerseuil à son fils, dans une belle matinée de la fin du printemps. Voici un panier où j'ai mis un gâteau et des cerises. Nous irons, si tu veux, déjeûner dans la prairie voisine.

Ah ! quel plaisir, mon papa, lui répondit Paulin, en faisant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à son père, et ils marchèrent ensemble vers la prairie. Lorsqu'ils l'eurent un peu parcourue pour y choisir une place agréable : Arrêtons-nous ici, mon fils, dit M. de Gerseuil, cet endroit est charmant pour un déjeûner.

PAULIN.

Nous n'avons pas de table, mon papa, comment ferons-nous ?

M. DE GERSEUIL.

Voici un tronc d'arbre renversé qui nous

en serviroit, si nous en avions besoin; n
tu peux bien manger tes cerises dans le
nier.

PAULIN.

A la bonne heure; mais il nous man
des chaises.

M. DE GERSEUIL.

Et ce banc de gazon, le comptes-tu p
rien? Vois comme il est couvert de jo
fleurs! Nous allons nous y asseoir, à mo
que tu n'aimes mieux t'étendre sur le ta

PAULIN.

Le tapis, mon papa? Vous savez bi
qu'il est encore cloué dans le salon.

M. DE GERSEUIL.

Il est vrai. Il y a un tapis dans le salo
mais il y en a aussi un ici.

PAULIN.

Où donc est-il? Je ne le vois pas.

M. DE GERSEUIL.

Le gazon est le tapis des champs. Le j
tapis d'une belle verdure! il est plus frais
plus douillet que les nôtres. Et comme
est grand! il s'étend par-tout, sur les mo
tagnes et sur les plaines. Les agneaux tro
vent bien doux de s'y reposer. Imagines-t

Paulin, combien ils auroient à souffrir sur une terre nue et desséchée? Leurs membres sont si délicats! bientôt ils seroient tout brisés. Leurs mères ne savent pas leur préparer des lits de plumes: le bon Dieu y a pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

PAULIN.

Encore ont-ils le plaisir de la manger.

M. DE GERSEUIL.

J'entends ce que tu veux dire. Tiens, voici tes cerises et ton gâteau.

PAULIN, *goûtant le gâteau.*

Ah! mon papa, qu'il est bon! Il ne manqueroit plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez?

M. DE GERSEUIL.

Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

PAULIN.

Un, deux, trois gâteaux! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande! Oh! contez, contez-moi, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Viens t'asseoir à mon côté. Bon. Mets-t bien à ton aise pour m'entendre.

PAULIN.

Me voici tout prêt. Je vous écoute de n deux oreilles.

M. DE GERSEUIL.

LES TROIS GATEAUX.

Il y avoit un enfant de ton âge qui s'a peloit Henri. Son papa et sa maman l'e voyèrent à l'école. Henri étoit un fort j petit garçon, et il aimoit ses livres plus e core que ses joujoux. Il fut un jour le p mier de sa classe. Sa maman en fut instru Elle y rêva toute la nuit de plaisir; et le l demain, s'étant levée de bonne heure, e appela sa cuisinière, et lui dit: Marianne faut faire un gâteau pour Henri, puisqu' si bien récité ses leçons. Marianne répon Oui, madame, de tout mon cœur; et au tôt elle se mit à pêtrir un gâteau de fleu farine choisie. Il étoit fort grand, gr comme tout mon chapeau rabattu. Maria l'avoit rempli d'amandes, de pistaches, fleur d'orange, de tranches de citrons c

fits. Elle avoit glacé le dessus avec du sucre; en sorte qu'il étoit blanc et uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'apperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper; il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude; et lorsque l'heure de l'étude fut finie, il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré qu'Henri, en se couchant, mit le gâteau sous son chevet, et qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire; mais il est très-sûr, au moins, que le lendemain au point du jour il recommença de plus belle, et qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva; Henri n'avoit plus d'appétit, et il voyoit avec jalousie le plaisir que prenoient les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation.

On venoit lui proposer des parties de boule, de paume, de volant : il n'avoit pas envie de jouer, et ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes ; il s'assit dans un coin d'un air boudeur, et tout le monde disoit : Je ne sais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri. Lui qui étoit si gaillard, qui aimoit tant à courir et à sauter, voyez comme il est triste, pâle, abattu ! Le Principal vint lui-même, et fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avoit envoyé un grand gâteau, qu'il s'étoit dépêché de le manger, et que tout le ma venoit de sa gourmandise. On envoya aussitôt chercher le médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus amères les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvoit bien mauvaises ; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir ; ce qu lui seroit infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remèdes et d'un régime très-rigoureux, sa santé se rétablit enfin mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverroit plus de gâteaux.

PAULIN.

Il ne méritoit plus d'en sentir seulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, et vous me disiez qu'il y en avoit trois dans votre histoire ?

M. DE GERSEUIL.

Patience, mon ami, voici le second.

Il y avoit dans la pension d'Henri un autre enfant qui s'appeloit François. François avoit écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avoit pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi, le dimanche suivant, un gâteau. François se dit en lui-même : Je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu d'Henri. Je ferai durer mon plaisir plus long-temps. Il prit le gâteau, qu'il eut beaucoup de peine à porter, et il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivoit adroitement d'entre ses camarades, montoit sur la pointe du pied dans sa chambre, coupoit un morceau de son gâteau, et renfermoit le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine, et le gâteau n'en étoit encore qu'à moitié, tant il étoit grand ! Mais qu'arriva-t-il ? A la fin, le gâteau se dessécha et

se moisit ; les fourmis trouvèrent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part ; en sorte que bientôt il ne valut plus rien du tout, et François fut obligé de le jeter en plèurant de regret ; mais personne n'en fut fâché pour lui.

PAULIN.

Ni moi non plus. Comment! garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis ! Fi, que c'est vilain Mais voyons le troisième, je vous prie, mon papa.

M. DE GERSEUIL.

Il y avoit encore dans la même pension un enfant dont le nom étoit Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimoit beaucoup sa maman, et que sa maman l'aimoit encore davantage. Aussi-tôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades : Venez voir ce que m'envoie maman, il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux fois, et ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclore. Gratien s'étoit muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau en autant de portions qu'il y avoit de ses petits amis. En-

suite il les fit ranger en cercle, pour n'oublier personne; et ayant commencé par celui qui étoit le plus près de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion, avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avoit servi le premier. Gratien alors prit le reste, et dit: Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, et tous les autres s'empressèrent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart-d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avoit une longue barbe toute blanche; et comme il étoit aveugle, il se faisoit conduire par un petit chien qu'il tenoit au bout d'une longue corde. Le petit chien le menoit avec beaucoup d'adresse; et quand il voyoit du monde, il secouoit la sonnette pendue à son cou, pour avertir les passans de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveugle se fut assis sur une pierre, et qu'il eut entendu les enfans autour de lui, il leur dit: Mes petits messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je sais. Les enfans ne demandoient pas mieux Le vieillard accorda son violon, et il leur

joua des airs de sarabandes, et de toutes les chansons nouvelles de l'ancien temps. Gratien s'apperçut que tandis qu'il jouoit les airs les plus gais, une grosse larme tomboit le long de ses joues, et il lui dit : Bon vieillard, pourquoi pleures-tu ? Le vieillard lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvois travailler pour nous faire vivre tous deux ! mais j'ai perdu mes yeux et mes forces. Hélas ! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, et aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleuroit comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, et courut chercher le reste du gâteau qu'il avoit gardé pour lui; puis il revint tout joyeux, en criant de loin : Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où est-il ? car je suis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, et le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux, et se mit à manger. A chaque morceau qu'il portoit à sa bouche, il en réservoit pour le petit chien fidèle qui venoit dîner dans sa main. Et Gratien, debout à son côté, sourioit de plaisir.

PAULIN.

Ah! Gratien, le bon Gratien! Mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Le voici. Qu'en veux-tu faire?

PAULIN.

Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avois de plaisir à vous écouter. Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il est propre! J'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour mon déjeûner. Et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'auroit pas de violon.

LES BOUQUETS.

Le petit Gaspard sortit un jour avec Eugène son voisin, pour aller cueillir les premières fleurs du printemps. Ils avoient tous deux à la main leur déjeûner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme, tenant dans ses bras un petit garçon qui paroissoit mourir de faim. Ah! mon cher monsieur, dit-elle à Gaspard, qui marchoit le premier, donnez de grace à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi. Oh! j'ai bien faim moi-même, répondit Gaspard, et il continua sa route en croquant son déjeûner.

Que fit Eugène? Il avoit aussi bon appétit que son camarade; mais en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna son pain, et il reçut en échange de la mère mille et mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout. Le petit garçon fortifié par la nourriture qu'il venoit de prendre, se mit à courir devant son bienfaiteur, le mena dans une prairie, et lui aida à cueillir des

fleurs dont l'odeur suave le délassoit de sa fatigue.

Eugène rentra au logis avec un énorme bouquet, derrière lequel toute sa tête pouvoit se cacher. Gaspard, au contraire, n'en avoit qu'un si petit, qu'il eut honte de le produire, et qu'il le jeta au pied d'une borne, après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois-là un autre enfant fut de la partie. C'étoit le petit Valentin. Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'apperçut qu'il avoit perdu une boucle de ses souliers, et il pria ses amis de l'aider à la chercher. Gaspard répondit : Je n'ai pas le temps, et il continua de courir. Eugène, au contraire, s'arrêta aussi-tôt pour obliger son ami. Il marchoit çà et là courbé sur la terre, et tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe : il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit; et ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avoit aidé dans sa peine, et il n'en donna aucune à celui qui avoit refusé durement de le secourir. Eugène

eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait, et Gaspard très-mécontent.

Gaspard croyoit être plus heureux le troisième jour. Il marchoit d'un air insolent, défiant Eugène. Mais à peine étoient-ils entrés dans la prairie, que voici le petit garçon à qui Eugène avoit donné son pain, qui vient à sa rencontre, et lui présente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avoit cueillies, toutes fraîches encore de rosée.

Gaspard voulut en ramasser quelques-unes : mais le moyen d'en trouver ! le petit garçon s'étoit levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédens.

Comme ils s'en retournoient chez eux, ils rencontrèrent le petit Valentin : Mon cher ami, dit-il à Eugène, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service, et j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrois être toujours à ton côté. Mon papa t'aime beaucoup aussi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous diroit de jolis contes, et qu'il joueroit lui-même avec nous. Viens, suis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfans qui

nous attendent, et nous chercherons tous ensemble à te bien divertir.

Eugène, transporté de joie, prit la main de son ami, et le suivit dans son jardin. Et Gaspard? il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui. On ne l'avoit pas invité.

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux et secourable envers les autres. Il ne tarda guère à se corriger; et il seroit devenu aussi aimable qu'Eugène, si celui-ci n'avoit toujours mis plus de grace dans sa manière d'obliger, par l'habitude qu'il en avoit prise dès sa plus tendre enfance.

LE CADEAU.

C'est bientôt la fête de mon frère Denis, disoit un jour la petite Victoire à madame de Saint-Marcel sa mère. Je ne sais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez-vous pas me donner quelque chose, maman, pour lui faire un cadeau?

mad. DE SAINT-MARCEL.

Je le pourrois, sans doute, ma fille; mais j'aime bien autant lui faire ce cadeau moi-

même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner ? Et puis, fais une petite réflexion. Si je te remets quelque chose pour lui en faire cadeau, c'est moi qui fais le cadeau, et non pas toi.

VICTOIRE.

Cela est vrai, maman : mais je voudrois pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

mad. DE SAINT-MARCEL.

Eh bien ! Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre ? N'as-tu pas quelque chose à toi ? Ton petit oranger, par exemple?

VICTOIRE.

Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets ?

mad. DE SAINT-MARCEL.

Et ton agneau ?

VICTOIRE.

O maman ! mon agneau, qui me caresse avec tant d'amitié, et qui me suit par-tout?

mad. DE SAINT-MARCEL.

Et tes tourterelles ?

VICTOIRE.

Vous savez bien que je les ai nourries au sortir de l'œuf. Ce sont mes enfans à moi.

mad. DE SAINT-MARCEL.

Tu n'as donc rien à donner à ton frère?

VICTOIRE.

Pardonnez-moi, maman.

mad. DE SAINT-MARCEL.

Et quoi donc?

VICTOIRE.

Vous souvenez-vous de cette bourse glands et à paillons d'or que ma tante m' donnée pour mes étrennes? Elle est bie belle au moins?

mad. DE SAINT-MARCEL.

Cela est vrai. Mais penses-tu que ce pré sent fût bien agréable à ton frère? Il ne peu en faire usage de long-temps! Tu te rap pelles bien que toi-même, lorsque tu la re çus, tu la serras dans le fond d'un tiro pour ne l'en retirer qu'au bout de quelqu années.

VICTOIRE.

Mais, maman, c'est toujours un joli ca deau.

mad. DE SAINT-MARCEL.

Non, ma fille; un joli cadeau, c'est lors que nous donnons par amitié une chose qu nous fait plaisir à nous-mêmes, et qui do

faire aussi plaisir à celui à qui nous la donnons.

VICTOIRE.

Faut-il donc que je donne à mon frère tout ce que j'aime ?

mad. DE SAINT-MARCEL.

Non, tu peux donner autant ou si peu que tu veux, pourvu que tu y mettes de l'amitié et de la grace.

VICTOIRE *réfléchit pendant quelques momens, et elle dit :*

Eh bien ! je cueillerai pour le bouquet de mon frère, les plus jolies fleurs de mon oranger, et je lui ferai présent de mon agneau.

mad. DE SAINT-MARCEL.

Fort bien, Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

VICTOIRE.

Ce n'est pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frère, pour que mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette manière, l'agneau sera déjà familier avec lui quand je le lui donnerai, et mon frère ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

mad. DE SAINT-MARCEL.

Embrasse moi, ma fille. Cette attention

délicate double le prix de ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux, lorsqu'elle est donnée avec grace. Tu ne pouvois nous causer une plus grande joie, à moi, ni à ton frère.

Ni à moi-même non plus, répondit Victoire avec vivacité. Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour sera venu, reprit madame de Saint-Marcel; car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête; et je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira dans le jardin, à ton frère et à ses meilleurs amis.

Victoire baisa avec transport la main de sa maman; et de ce pas, elle courut faire des rosettes d'un joli ruban rose, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le présenteroit à son frère.

PAPILLON, JOLI PAPILLON!

PAPILLON, joli papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu, petit étourdi? Ne vois-tu pas cet oiseau gourmand qui te guette? Il vient d'aiguiser son bec, et il l'ouvre déjà tout prêt à t'avaler. Viens, viens ici, il aura peur de moi, et il n'osera t'approcher.

Papillon, joli papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne veux point t'arracher les ailes, ni te tourmenter; non, non, tu es petit et foible, ainsi que moi. Je ne veux que te voir de plus près; je veux voir ta petite tête, ton long corsage et tes grandes ailes bigarrées de mille et mille couleurs.

Papillon, joli papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne te garderai pas long-temps, je sais que tu n'as pas long-temps à vivre. A la fin de cet été, tu ne seras plus, et moi, je n'aurai alors que six ans.

Papillon, joli papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main. Tu

n'as pas un moment à perdre pour jouir de la vie. Tu pourras prendre ta nourriture tandis que je te regarderai.

NARCISSE ET HIPPOLYTE.

NARCISSE et Hippolyte, à-peu-près du même âge, étoient amis dès la plus tendre enfance. Les maisons de leurs parens étant voisines, ils avoient occasion de se voir tous les jours.

M. de Choisy, père de Narcisse, occupoit une place distinguée dans la magistrature, et jouissoit d'un immense revenu. Le père d'Hippolyte, au contraire, nommé M. de Merville, ne possédoit qu'une fortune bornée; mais il vivoit content, et toutes ses vues tendoient à rendre son fils heureux, par les avantages d'une sage éducation, puisqu'il ne pouvoit lui laisser de grandes richesses. Il choisit, pour cet objet, les moyens les plus dignes de sa prudence.

Hippolyte avoit à peine atteint l'âge de neuf ans, qu'il étoit formé à tous les exer-

cices du corps, et que son esprit étoit en
chi de plusieurs connoissances utiles. Com
il étoit toujours dans le travail et le m
vement, il avoit acquis une santé robus
et content de lui-même, heureux de la te
dresse de ses parens, il ne respiroit qu'u
douce gaîté, dont l'impression se répand
sur tous ceux qui avoient le bonheur
vivre auprès de lui.

Son petit voisin Narcisse le sentoit bie
et du moment qu'il n'étoit plus avec Hipp
lyte, il ne savoit à quoi s'amuser.

Pour se délivrer de l'ennui qui le tou
mentoit, il mangeoit continuellement sa
avoir faim, buvoit sans soif, et s'assoup
soit sans besoin de sommeil. Aussi ne se p
soit-il pas un seul jour qu'il n'éprouvât d
langueurs d'estomac, ou des douleurs
tête violentes.

M. de Choisy avoit, comme M. de Me
ville, le tendre projet de faire le bonheur
son fils. Mais il avoit pris malheureusemen
pour y parvenir, des moyens tout-à-fa
opposés.

Narcisse, dès le berceau, avoit été éle
dans la mollesse. Il avoit toujours derriè
lui un domestique pour lui avancer un fa

teuil, lorsqu'il vouloit changer de place. On l'habilloit et on le déshabilloit, comme s'il avoit été privé de l'usage de ses mains. Il sembloit que tous ceux qui l'entouroient, fussent chargés de respirer pour lui, et qu'il ne vécût point par lui-même.

Lorsqu'Hippolyte, en veste légère de toile, aidoit son père à cultiver, pour son amusement, un petit jardin, Narcisse, en bel habit brodé, se faisoit traîner dans un carrosse, pour faire des visites avec sa maman.

S'il alloit quelquefois se promener à la campagne, et qu'il voulût s'asseoir dans une prairie, on avoit soin d'étendre sous lui les coussins de la voiture, de peur qu'il ne s'enrhumât sur le gazon.

Accoutumé à voir prévenir ses moindres fantaisies, tout ce qui s'offroit à ses yeux excitoit un moment ses desirs. Et plus on s'empressoit à les satisfaire, plutôt il en étoit dégoûté.

Pour lui épargner le plus léger sujet d'humeur, sa mère avoit ordonné à tous ses domestiques de respecter jusqu'aux caprices de son fils. Cette lâche condescendance l'avoit rendu si fantasque et si impérieux,

qu'il étoit devenu un objet de haine et de mépris pour tous les gens de la maison.

Après ses parens, Hippolyte étoit le seul qui l'aimât, et qui supportât patiemment ses boutades. Il avoit l'art de ployer son humeur, et de le rendre même joyeux comme lui.

Comment fais-tu donc pour être toujours si gai? lui dit un jour M. de Choisy.

Comment je fais? lui répondit-il; je n'en sais trop rien. Cela vient de soi-même. Mon papa me dit cependant qu'on n'est jamais parfaitement heureux, si l'on ne sait mêler le travail aux plaisirs. Je l'ai bien éprouvé, lorsqu'il vient des étrangers à la maison, et que, pour leur faire fête, tous nos travaux sont suspendus; je ne m'ennuie jamais que ces jours-là. C'est ce mélange d'exercices et d'amusemens qui fait aussi que je me porte toujours bien. Je ne crains ni les vents, ni la pluie, ni les ardeurs du midi, ni les fraîcheurs du soir; et j'ai déjà labouré une partie de mon jardin, lorsque le pauvre Narcisse est encore enseveli dans son lit.

M. de Choisy poussa un soupir: et ce jour même il alla consulter M. de Merville sur les moyens qu'il falloit prendre pour rendre

son fils aussi sain et aussi gai qu'Hippolyte.

M. de Merville se fit un plaisir de répondre à ses questions, et il lui exposa le plan qu'il avoit suivi.

Les forces de l'esprit et celles du corps, lui dit-il, doivent être également exercées, si l'on ne veut qu'elles deviennent aussi inutiles que ces trésors enfouis dans la terre, et ignorés de leurs possesseurs. On ne peut rien imaginer de plus contraire au bonheur et à la santé de ses enfans, que de les porter à la pusillanimité, en les accoutumant à la mollesse, et de céder, par une cruelle complaisance, à leurs bizarres et tyranniques volontés. A quelles contrariétés n'est pas exposé, pour toute sa vie, un homme qui est accoutumé, dès l'enfance, à voir flatter toutes ses folles imaginations, lorsque, dans le nombre des vœux les plus ardens de son cœur, à peine en verra-t-il un seul s'accomplir, et qu'il sera réduit à murmurer lâchement contre sa destinée, quand il devroit le plus souvent remercier le Ciel de la résistance qu'il oppose à ses vœux insensés? Il ajouta, avec un mouvement de joie inexprimable, qu'Hippolyte ne seroit certainement pas cet homme malheureux.

M. de Choisy fut frappé de ce discours, et il résolut de conduire son fils au bonheur par la même voie.

Hélas ! il étoit trop tard. Narcisse avoit déjà douze ans, et son ame, dès long-temps énervée, étoit hors d'état de soutenir les efforts qui fatiguoient tant soit peu sa foiblesse. Sa mère, aussi foible que lui, supplioit son époux de ne pas tourmenter leur bien-aimé. Son époux, lassé de ces supplications, abandonna le sage projet qu'il avoit conçu ; et le bien-aimé s'enfonça de plus en plus dans sa funeste mollesse.

Le dépérissement de son corps et la dégradation de son ame augmentèrent dans une égale proportion, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans. Ses parens l'envoyèrent alors à Paris, pour prendre ses grades en philosophie, et de-là passer à l'étude du droit. Hippolyte devoit entrer dans la même carrière, il suivit son jeune ami.

J'ai oublié de dire qu'Hippolyte, dans les diverses connoissances qu'il avoit acquises, n'avoit eu d'autres maîtres que son père. Narcisse avoit eu autant de maîtres qu'il y a de connoissances à acquérir ; et il en avoit

passablement retenu quelques termes. C'étoit là le fruit de toutes ses études.

L'esprit d'Hippolyte, au contraire, étoit comme un vaste jardin bien aéré, et de toutes parts exposé aux rayons bienfaisans du soleil, où se fécondoient rapidement, par une heureuse culture, les semences qu'on y avoit répandues. Riche déjà d'instructions, il en désiroit avidement de nouvelles. Son application et sa bonne conduite offroient des modèles d'émulation à ses camarades. La douceur de son ame, la vivacité de son esprit, et l'enjouement de son caractère, inspiroient l'attrait le plus vif pour sa société. Tous l'aimoient, tous aspiroient à devenir ses amis.

Narcisse, dans les premiers temps, s'étoit fait une joie de loger avec lui. Bientôt son orgueil, humilié de la considération qu'Hippolyte avoit acquise, ne put lui permettre d'en être plus long temps le témoin. Il s'en sépara sur un prétexte frivole.

Livré à lui-même, et blasé dans ses goûts, il soupiroit après le plaisir, et il saisissoit inconsidérément tout ce qui paroissoit lui en offrir la trompeuse image.

Je n'entreprendrai point de vous dire

combien de fois il eut à rougir de lui-même, et comment, d'étourderie en étourderie, il tomba dans les derniers égaremens. Il vous suffira de savoir qu'il retourna dans la maison paternelle avec un principe de mort dans le sein, qu'il languit six mois sur un lit de douleur, et qu'il expira dans une cruelle agonie.

Hippolyte, tendrement regretté de ses professeurs et de ses camarades, étoit rentré chez ses parens, chargé d'un trésor de lumières et de sagesse. Avec quels transports il fut reçu de sa famille ! O enfans ! que c'est une douce chose de se faire aimer, et de sentir au fond de son cœur qu'on est digne de cette bienveillance universelle !

Sa mère s'estimoit la plus heureuse de toutes les femmes. Son père ne le regardoit qu'avec des yeux baignés de larmes de joie.

Un emploi considérable, qui vint à vaquer dans sa patrie, lui fut conféré d'après le vœu unanime de ses concitoyens, et satisfit le desir ardent qu'il avoit de se rendre utile à leur bonheur.

Il en jouit comme eux-mêmes, et il vit partager ce sentiment généreux à ses parens, qui coulèrent dans l'abondance une vieil-

lesse honorable. Il se plaisoit à leur rendre avec usure les soins qu'il en avoit reçus. Une épouse belle et vertueuse, des enfans semblables à lui, achevèrent de combler sa félicité. Lorsqu'on parloit d'un homme heureux et digne de l'être, son nom se présentoit toujours le premier.

LE FOURREAU DE SOIE.

La jeune Marthonie avoit porté jusqu'à l'âge de huit ans de simples fourreaux de toile blanche. Des souliers unis de marroquin chaussoient ses pieds mignons. Sa chevelure d'ébène, abandonnée à ses caprices, flottoit en boucles naturelles sur ses épaules.

Elle se trouva un jour en société avec d'autres petites demoiselles de son âge, qu'on avoit déjà parées comme de grandes dames; et la richesse de leur habillement éveilla dans son cœur le premier sentiment de vanité.

Ma chère maman, dit-elle en rentrant au logis, je viens de rencontrer les trois demoi-

selles de Floissac, dont l'aînée est encore plus jeune que moi. Ah ! comme elles étoient joliment adonisées ! Leurs parens doivent avoir bien du plaisir de les voir si brillantes ! Vous êtes aussi riche que leur mère. Donnez-moi aussi, je vous prie, un fourreau de soie et des souliers brodés, et permettez qu'on donne un tour de frisure à mes cheveux.

mad. DE JONCOURT.

Je ne demande pas mieux, ma fille, si cela fait ton bonheur; mais je crains bien qu'avec toute cette élégance, tu ne sois plus aussi heureuse que tu l'as été jusqu'à présent dans la simplicité de tes habits.

MARTHONIE.

Et pourquoi donc, maman, je vous prie ?

mad. DE JONCOURT.

C'est qu'il te faudra vivre dans une frayeur continuelle de salir ou même de chiffonner tes ajustemens. Une parure aussi recherchée que celle que tu desires, demande la plus excessive propreté, pour faire honneur à celle qui la porte. Une seule tache en terniroit tout l'éclat. Il n'y a pas moyen d'envoyer un fourreau de soie au blanchissage, pour lui rendre son premier lustre : et quel-

ques richesses que tu me supposes, elles ne suffiroient pas à le renouveler tous les jours.

MARTHONIE.

Oh! si ce n'est que cela, maman, soyez tranquille, j'y veillerai de tous mes yeux.

mad. DE JONCOURT.

A la bonne heure, ma fille. Mais souviens-toi que je t'ai prévenue des chagrins que peut te coûter ta vanité.

Marthonie, insensible à la sagesse de cet avis, ne perdit pas un moment à détruire tout le bonheur de son enfance. Ses cheveux, qui jusqu'alors avoient joui de leur aimable liberté, furent emprisonnés en d'étroites papillottes, qu'on mit encore à la presse entre deux fers brûlans ; et leur beau noir de jais, qui relevoit avec tant d'éclat la blancheur de son front, disparut sous une couche de poudre cendrée.

Deux jours après, Marthonie eut un fourreau de taffetas du plus joli vert de pomme, avec des nœuds de ruban rose tendre, et des souliers de la même couleur, brodés en paillettes. Le goût qui régnoit dans ses habits, leur fraîcheur et leur propreté, charmoient les regards ; mais tous les membres de Marthonie y paroissoient à la gêne ; ses mouve-

mens n'avoient plus leur aisance accoutumée; et sa physionomie enfantine, au milieu de tout cet appareil, sembloit avoir perdu les graces de la candeur et de la naïveté.

La petite fille étoit cependant enchantée de cette métamorphose. Ses yeux se promenoient avec complaisance le long de toute sa petite personne, et ne s'en écartoient que pour aller chercher à la dérobée dans l'appartement, une glace qui pût lui retracer son idole.

Elle avoit eu l'adresse de faire inviter ce jour-là, par sa maman, toutes ses jeunes amies, pour jouir de leur surprise et de leur admiration. Elle se pavanoit fièrement devant elles, comme si elle étoit parvenue à la royauté, et qu'elles fussent soumises à son empire. Hélas! ce règne brillant eut une bien courte durée, et fut semé de bien des soucis!

On avoit proposé aux enfans une promenade hors des murs de la ville. Marthonie se mit à leur tête, et l'on arriva bientôt dans une campagne délicieuse.

Une prairie verdoyante s'offrit la première à leurs regards. Elle étoit émaillée des plus jolies fleurs, autour desquelles voltigeoient

des papillons, peints de mille couleurs bigarrées. Les petites demoiselles allèrent à la chasse des papillons. Elles les attrappoient avec adresse, sans les blesser, et lorsqu'elles avoient admiré leurs couleurs, elles les laissoient s'envoler, et suivoient des yeux leur vol inconstant. Elles cueillirent aussi des fleurs choisies, dont elles composoient les plus jolis bouquets.

Marthonie qui, par fierté, avoit d'abord dédaigné ces amusemens, voulut bientôt prendre sa part de la joie qu'ils inspiroient. Mais on lui représenta que le gazon pouvoit être humide, et qu'il gâteroit ses souliers et son fourreau.

Elle fut donc obligée de rester toute seule et sans bouger, tandis qu'elle voyoit folâtrer ensemble ses heureuses compagnes. Le plaisir de contempler sa robe vert de pomme étoit bien triste en comparaison.

Au bout de la prairie, s'élevoit un joli bosquet. On entendoit, avant d'y arriver, le chant des oiseaux, qui sembloit inviter les voyageurs à venir y goûter la fraîcheur de son ombrage. Les enfans y entrèrent en sautant de joie. Marthonie vouloit les suivre; mais on lui dit que sa garniture de gaze seroit

déchirée par tous les buissons. Elle voyoit ses amies jouer aux quatre coins, et se poursuivre légèrement entre les arbres. Plus elle entendoit de cris de plaisir, plus elle ressentoit de dépit et d'humeur.

Sophie, la plus jeune de ses compagnes, qui la voyoit de loin se désoler, eut pitié de sa peine. Elle venoit de trouver un endroit couvert de fraises sauvages d'un goût exquis. Elle lui fit signe de la venir joindre pour en manger avec elle. Marthonie voulut l'aller trouver; mais au premier pas qu'elle fit, un cri de douleur remplit tout le bosquet. On accourut, et on trouva Marthonie accrochée par les rubans et la gaze de son chapeau à une branche d'aubépine, dont elle ne pouvoit se débarrasser. On se hâta de détacher les longues épingles qui tenoient le chapeau sur sa tête; mais comme ses cheveux crêpés se trouvoient aussi mêlés dans l'aventure, il lui en coûta une boucle presque entière; et l'édifice élégant de sa coiffure fut absolument renversé.

On n'aura pas de peine à imaginer combien ses amies, qu'elle se plaisoit à humilier par le faste de sa parure, furent peu attristées de ce fâcheux événement. Au lieu des

consolations qu'elle auroit dû en attendre dans son malheur, mille brocards malins furent lancés contre elle. On la quitta bientôt pour aller chercher de nouveaux plaisirs sur une colline qui se présentoit de loin à la vue.

Marthonie fut contrainte de rester en arrière: ses souliers étroits gênoient sa marche, et son corset embarrassoit sa respiration. Elle auroit bien souhaité alors être déjà rentrée à la maison pour se mettre à son aise; mais il n'étoit pas raisonnable d'exiger que toutes ses amies fussent privées, pour elle, de leurs amusemens.

Elles étoient déjà montées sur le sommet de la colline, et jouissoient de la charmante perspective qu'un vaste horizon présentoit à leurs yeux enchantés. On découvroit de toutes parts de vertes prairies, des champs couverts de riches moissons, des ruisseaux qui serpentoient dans la plaine, et dans l'éloignement une large rivière dont les bords étoient couronnés de superbes châteaux. Ce spectacle magnifique charmoit leurs regards. Elles se récrioient de joie et d'admiration, tandis que la pauvre Marthonie, assise au pied de la colline, et n'ayant devant les yeux

que d'horribles rochers, étoit rongée de tı
tesse et d'ennui.

Elle eut le temps de faire, dans sa s
tude, des réflexions bien amères. Ah! se
soit-elle en elle-même, à quoi me serv
maintenant ces beaux habits? Quels do
plaisirs ils m'empêchent de goûter! et quel
douleurs ils me font souffrir!

Elle s'abandonnoit à ces affligeantes p
sées, lorsqu'elle entendit ses compagnes d
cendre précipitamment, et lui crier de loi
Viens, Marthonie, sauvons-nous, sauvo
nous. Voilà un orage terrible qui s'élève d
rière la colline. Ta robe va être abîmée,
tu ne te dépêches de courir.

Marthonie sentit ses forces renaître, p
la crainte du malheur dont on la menaç
Elle oublia sa fatigue, ses meurtrissures
ses étouffemens, pour hâter sa course. M
malgré l'aiguillon dont elle étoit pressé
elle ne pouvoit suivre que de loin ses co
pagnes, vêtues bien plus légèrement. D'a
leurs, elle étoit à tout moment arrêté
tantôt par son panier dans les sentiers étroi
tantôt par sa queue traînante à travers
pierres et les ronces, tantôt par l'échafa
dage de sa chevelure, sur laquelle l'im

tuosité du vent faisoit courber les branches des arbustes et des buissons.

Au même instant l'orage éclata dans toute sa fureur, et il tomba une pluie mêlée d'une grêle épaisse, au moment précis où les autres enfans venoient de regagner la maison de leurs pères.

Enfin, Marthonie arriva trempée jusqu'aux os. Elle avoit laissé en chemin un de ses souliers dans la fange, et la tempête avoit emporté son chapeau dans le milieu d'un bourbier.

On eut toutes les peines du monde à la déshabiller, tant la sueur et la pluie avoient collé sa chemise sur son corps; et sa parure se trouva perdue sans ressources.

Veux-tu que je te fasse faire demain un autre fourreau de soie? lui dit froidement sa mère, en la voyant noyée dans les larmes.

Oh! non, non, maman, répondit-elle, en se jetant dans ses bras. Je sens bien maintenant qu'une élégante parure ne rend pas plus heureux. Laissez-moi reprendre mes premiers habits, et pardonnez-moi ma folie.

Marthonie, avec les vêtemens de l'enfance, reprit sa modestie, ses graces, sa liberté; et sa maman n'eut point de regret à

une perte qui rendoit à sa fille le bonheur que son imprudence et sa vanité alloient peut-être lui ravir, sans cette malheureuse leçon.

L'ORPHELINE BIENFAISANTE.

MADAME de Fonbonne, après avoir perdu son mari, venoit encore de perdre un procès, au sort duquel étoit attachée la plus grande partie de ses biens. Elle fut obligée de vendre ce qui lui restoit de meubles et de bijoux; et en ayant placé le produit chez un banquier, elle se retira dans un village, pour y vivre avec économie de son modique revenu.

A peine avoit-elle passé quelques mois dans son obscure retraite, qu'elle apprit la fuite du dépositaire infidèle des derniers débris de sa fortune. Qu'on se représente l'horreur de sa situation. Les chagrins et les maladies l'avoient rendue incapable de toute espèce de travail; et après avoir passé ses plus belles années au sein de l'aisance et des

plaisirs, il ne lui restoit d'autre ressource, dans un âge avancé, que d'entrer dans un hôpital, ou d'aller demander l'aumône.

Elle ne voyoit en effet autour d'elle personne qui daignât s'intéresser à son sort. Amenée par son époux d'un pays étranger, où elle avoit reçu la naissance, elle ne pouvoit solliciter des secours que d'un parent assez proche qu'elle avoit attiré dans sa nouvelle patrie, et dont elle avoit élevé la fortune par le crédit de son mari. Mais cet homme, d'une avarice sordide, ne fut pas, comme on l'imagine, extrêmement sensible aux plaintes d'un autre, lorsqu'il se refusoit à lui-même jusqu'aux premières nécessités de la vie.

Dans cette extrémité cruelle, une jeune orpheline qu'elle avoit adoptée pendant le cours de ses prospérités, et qu'elle n'avoit jamais pu se résoudre à abandonner après ses premiers revers, devint son ange tutélaire. Les bontés dont Clotilde avoit été comblée par madame de Fonbonne, firent naître dans son cœur le desir généreux de lui en témoigner sa reconnoissance.

Non, s'écria-t-elle, lorsque madame de Fonbonne lui proposa de chercher un autre,

asyle, non, je ne vous abandonne point t
que vous vivrez. Vous m'avez toujours tr
tée comme votre fille; et si j'ai desiré
l'être dans votre bonheur, je le desire e
core plus dans vos peines. Graces à vos l
gesses, je me vois abondamment pourv
de tout ce qui est nécessaire à mon entreti
Vous m'avez donné des talens, je ferai
gloire de les employer pour vous. Je s
coudre et broder : avec de la santé et du co
rage, je puis gagner assez de pain pour no
deux.

Madame de Fonbonne fut extrêmem
touchée de cette déclaration. Elle embra
Clotilde, et consentit à profiter de ses offr

Voilà donc Clotilde devenue à son to
la mère par adoption de son ancienne p
tectrice. Elle ne se bornoit pas à la nour
du fruit d'un travail opiniâtre, elle la co
soloit dans sa tristesse, la soulageoit d
ses infirmités, et s'efforçoit, par les cares
les plus tendres, de lui faire oublier les
justices du sort.

La constance et l'ardeur de ses soins
se refroidirent pas un moment dans le co
de deux années que madame de Fonbo
jouit encore de ses bienfaits; et lorsque

mort vint la ravir à sa tendresse, elle donna les regrets les plus vifs à cette perte.

Quelques jours avant ce malheur venoit aussi de mourir ce riche avare, dont le cœur s'étoit montré si insensible à la voix du sang et de la reconnoissance. Comme il ne pouvoit emporter avec lui ses trésors, il avoit cru réparer son ingratitude envers sa parente, en les lui laissant par ses dernières dispositions. Mais ces secours étoient venus trop tard. Madame de Fonbonne n'étoit plus en état d'en profiter. Elle n'avoit pas eu même la consolation, en mourant, d'apprendre cette révolution dans sa fortune, pour la faire tourner à l'avantage de la tendre Clotilde.

Cet héritage se trouvoit ainsi dévolu au domaine du Prince. Heureusement les recherches ordinaires en pareille occasion firent parvenir à ses oreilles la noble conduite de la généreuse orpheline. Ah ! s'écria-t-il dans le premier mouvement de son cœur, elle est bien plus digne que moi de cet héritage. Je renonce à mes droits en faveur des siens, et je me déclare son protecteur et son père.

Toute la nation applaudit à ce jugement.

Clotilde en recevant cette récompense pour sa générosité, l'employa à élever de jeunes orphelines comme elle, à qui elle se plaisoit sur-tout d'inspirer les sentimens qui la lui avoient méritée.

LES BOTTES CROTTÉES.

Le jeune Constantin, fier de sa haute naissance, ne se contentoit pas de mépriser, dans son opinion, toutes les personnes d'une condition inférieure, il se donnoit quelquefois les airs de leur témoigner ouvertement ses mépris. Il voyoit l'autre jour un domestique occupé à nettoyer les souliers de son père. Fi! lui dit-il en passant, le vilain métier! Je ne voudrois pour rien au monde être décrotteur. Vous avez raison, monsieur, lui répondit Picard; aussi j'espère bien n'être jamais le vôtre.

Le temps avoit été fort mauvais pendant toute la semaine, mais vers midi le ciel s'éclaircit, et Constantin obtint de son papa la permission d'aller se promener à cheval; ce

qui lui fit d'autant plus de plaisir, que sa cavalcade avoit été interrompue la veille par une pluie affreuse, en sorte que ses bottes n'avoient pas encore eu le temps de sécher.

Transporté de sa joie, il descendit précipitamment à la cuisine, en criant d'un ton impérieux : Picard, je vais monter à cheval; cours nettoyer mes bottes. Eh bien ! m'obéis-tu ? Picard ne fit pas semblant de l'entendre, et continua tranquillement son déeûner. Constantin eut beau s'emporter contre lui, et l'accabler des injures les plus grossières, Picard se contenta de lui répondre d'un grand sang-froid : Je vous ai déjà dit, monsieur, que j'espérois bien n'être jamais votre décrotteur.

M. Constantin, voyant qu'il n'en pouvoit rien obtenir, malgré ses menaces, retourna plein de rage vers son papa, lui porter des plaintes de cette désobéissance. M. de Marsan qui ne pouvoit comprendre pourquoi son domestique refusoit de remplir des fonctions comprises dans son emploi, et dont il s'acquittoit tous les jours sans attendre de nouveaux ordres, fit appeler Picard, qui lui raconta ce qui s'étoit passé entre Constantin et lui. Sa conduite fut approuvée de

M. de Marsan; et après avoir blâmé celle de son fils, il lui dit qu'il n'avoit qu'à nettoyer ses bottes de ses propres mains, ou prendre le parti de rester à l'hôtel. Il défendit en même temps à tous les domestiques de l'aider dans cette opération. Cela vous apprendra, monsieur, ajouta-t-il, combien il est cruel de ravaler des services utiles à notre bien-être, dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnêté, et des égards généreux. Si cet état vous paroît vil, vous l'anoblirez en l'exerçant aujourd'hui pour vous-même.

Cette sentence convertit en un chagrin amer toute la joie que Constantin venoit d'éprouver. Il auroit bien voulu monter à cheval; le temps étoit devenu si serein! Mais décrotter lui-même ses bottes? Il ne pouvoit s'y résoudre. D'un autre côté, son orgueil ne lui permettoit pas de sortir avec des bottes crottées, pour être un objet de ridicule à tous les cavaliers qu'il trouveroit sur son chemin. Il s'adressa successivement à tous les domestiques, dont il voulut corrompre, à prix d'argent, la fidélité; mais aucun n'osoit enfreindre les ordres de son maître. Ainsi Constantin fut obligé de res-

ter à la maison, jusqu'à ce que sa fierté se fût enfin abaissée à remplir les conditions qu'on avoit exigées. Picard reprit de lui-même le lendemain ses fonctions ordinaires; et Constantin, après les avoir exercées, ne s'avisa plus de chercher à les avilir.

LE PETIT PRISONNIER.

Première lettre de DOROTHÉE DE JOIGNY *à* HONORINE DE CASTEL.

MA CHÈRE HONORINE,

Tu ne devinerois jamais ce qui vient d'arriver à mon frère, ce brave Daniel, dont le bon cœur et la sage conduite lui faisoient des amis de tous ceux qui le connoissoient. Tu sais cette bourse de deux louis d'or, dont maman lui fit dernièrement cadeau en ta présence, le jour de sa fête. Eh bien! ces deux louis s'en sont allés; et le pauvre garçon ne peut, ou ne veut pas dire ce qu'ils

sont devenus. Comme l'on pense que par obstination qu'il en fait un myst on l'a renfermé ce matin dans une p chambre, où il ne voit personne, et do ne sortira qu'en disant son secret. Que plains de cette punition ! L'opiniâtreté jamais été son défaut. On lui a toujours connu un caractère docile, et un cœur p de franchise. J'ai voulu le défendre, o m'a pas écoutée. Je suis pourtant bien qu'il n'a rien de condamnable à se re cher. Viens me voir cette après-midi, es libre, pour me consoler de ma peine malheur de mon frère me rend aussi t que s'il m'étoit personnellement ar Adieu. J'attends ta visite ou ta réponse

Ta bonne amie, DOROTH

---

*Réponse d'*H*ONORINE DE* C*ASTE* D*OROTHÉE DE* J*OIGNY*.

MA CHÈRE DOROTHÉE,

Je plains ton *brave* Daniel; mais j'av franchement que c'est si peu, si peu, ma pitié ne doit guère embarrasser sa

connoissance. Je ne pourrai jamais lui pardonner de trouver toujours en moi quelque chose à redire. Ce n'est pas qu'il se soit avisé de m'en exposer tout haut son sentiment, je l'aurois rabroué d'une belle manière : mais je vois fort bien à sa mine que je lui parois étourdie, brouillonne, orgueilleuse, que sais-je ? Lorsqu'il m'arrive de parler des défauts des autres en leur absence, pour l'instruction de mes amis, à la manière dont il les défend, on croiroit que je ne débite que des calomnies. Voilà maintenant mon petit juge lui-même condamné. Il faut qu'il soit bien coupable, puisque ses parens ont oublié la folle tendresse qu'ils avoient pour lui. Je suis charmée qu'ils apprennent enfin à le connoître. Je parierois qu'il mérite un traitement plus rigoureux. L'obstination est un vice épouvantable. De plus, c'est un dissipateur maladroit. Tout l'argent qui lui vient de son père, il le prodigue vilainement à de la canaille, sans avoir l'esprit de s'en faire honneur pour lui-même. Si encore il avoit dépensé ses deux louis en bas de soie, en boucles à la mode, ou en d'autres choses essentielles, on pourroit l'excuser ; que dis-je ? faire même son éloge. Cependant, je ne

laisse pas, comme je te l'ai dit, que de le plaindre un peu, parce qu'il est ton frère. C'est toi que je plains tendrement d'être sa sœur. Il ne m'est pas possible aujourd'hui de t'aller voir. Le temps est beau pour la promenade; et j'essaie une robe d'un goût ravissant. Adieu, crois-moi toujours ta plus sincère amie,

HONORINE.

Seconde lettre de DOROTHÉE DE JOIGNY *à* HONORINE DE CASTEL.

MADEMOISELLE,

Je suis pénétrée aussi vivement que je dois l'être des protestations que vous me faites d'une sincère amitié. J'aurois souhaité seulement qu'elle vous eût engagée à parler de la tendresse de mes parens pour mon frère avec un peu plus de respect, et à le traiter lui-même avec plus d'égards, surtout lorsqu'il est malheureux. Je ne reçois point vos condoléances sur le malheur que vous supposez pour moi de lui appartenir de si près. J'en fais mon plaisir et ma gloire.

Je me flatte que vous en jugerez de même en lisant la lettre qu'il vient de m'écrire, et que j'ai l'honneur de vous envoyer. Quoiqu'elle n'éclaircisse point l'affaire, il me semble que ce n'est pas là le ton d'un criminel. Je vous félicite du bon goût de votre parure, et vous souhaite beaucoup de plaisir dans votre promenade,

DOROTHÉE.

Lettre de DANIEL DE JOIGNY *à* DOROTHÉE *sa sœur.*

(Incluse dans la précédente.)

Je sens, ma chère sœur, combien tu dois être touchée de mon sort; et je t'écris cette lettre pour te prier en grace de ne point t'affliger. Ne pense pas que je sois coupable. Au moins je crois ne pas l'être. Les deux louis sont en de bonnes mains, et beaucoup mieux placés que dans les miennes. Pourquoi donc en faire un secret, me diras-tu? Pourquoi le cacher à tes parens, qui auront sujet de te regarder comme un enfant opiniâtre ou dissimulé, puisque tu leur re-

fuses la confiance que tu leur dois ? Voilà ce qui fait mon embarras, ma chère sœur; et je ne sais que répondre. J'ai besoin d'y réfléchir encore. Dans ma solitude, j'ai tout le temps qu'il me faut pour cela. Si je trouve que j'ai eu tort, je le dirai, je découvrirai toute l'aventure. Je suis sûr que mes chers parens, qui m'ont déjà pardonné tant de fautes, me pardonneront encore celle-ci. Je souffre de leur inquiétude bien plus que de ma prison. Adieu, ma chère sœur. Conserve ton amitié au pauvre reclus

DANIEL.

Troisième lettre de DOROTHÉE DE JOIGNY *à* HONORINE DE CASTEL.

JE t'ai écrit peut-être un peu trop durement, ma chère Honorine, en t'envoyant, il y a une demi-heure, la lettre que je venois de recevoir du pauvre Daniel. Je te prie de me le pardonner, et de n'attribuer mon dépit qu'au chagrin de te voir soupçonner mon frère avec tant de légèreté. Comme il doit être actuellement bien rétabli dans ton opinion, j'espère que tu me feras

grace en sa faveur. Je ne puis cependant te cacher que ses affaires, au moins en apparence, prennent une mauvaise tournure. Un de nos domestiques a vu la bourse dans la boutique du confiseur voisin. Il n'a fait semblant de rien, et il l'est venu dire à mon papa, qui doit s'habiller cette après-midi pour aller prendre des éclaircissemens. Il n'est pas croyable que mon frère ait dépensé deux louis d'or en friandises, lui qui se prive de tout pour satisfaire son cœur généreux. Mes parens eux-mêmes ne peuvent le croire : mais comment la bourse se trouve-t-elle dans cette boutique? Il ne l'a pas perdue, puisqu'il sait où elle est, et qu'il assure que c'est en de bonnes mains. Pourquoi donc en faire un mystère? En vérité, je n'y conçois rien. Quoi qu'il en soit, je suis tranquille sur son compte; et j'espère que tout ceci ne se terminera qu'à son avantage. Adieu, je t'embrasse pour notre raccommodement, et suis toujours

Ta bonne amie DOROTHÉE.

Réponse d'HONORINE DE CASTEL à la lettre précédente.

Me voilà, ma chère Dorothée, tout aussi tranquille que toi sur le sort de Daniel, et aussi bien persuadée que cette affaire va se terminer à son avantage. Il apprend déjà dans sa retraite qu'il n'est pas lui-même exempt des défauts qu'il me reproche ; et la correction sévère qu'il va recevoir, me donnera beau jeu. Voilà ce qui me tranquillise, et la manière dont je conçois que tout ceci doit se débrouiller heureusement pour lui. Il est essentiel, pour sa perfection naissante, qu'il soit puni avec la dernière rigueur. Comment donc! monsieur l'hypocrite! vous faites accroire à vos parens que vous donnez votre argent à des malheureux, pour leur en escroquer sous ce prétexte, et vous le mangez tout seul en confitures! Vraiment, je ne m'étonne plus s'il s'obstine à garder son secret. Il lui feroit honneur! Opiniâtre, fourbe et gourmand, voilà trois belles qualités que je lui découvre à-la-fois. Il appelle les mains d'un confiseur de bonnes mains, apparemment parce qu'elles font des

bonbons. C'est assez [illegible] ma pauvre amie. Je [illegible] pour ce vaurien. Je [illegible] savoir comment [illegible] grande aventure. J'y [illegible] pour te prier de m'en donner [illegible] nouvelle. J'espère que [illegible] cette marque d'attention [illegible] tes amies,

H[illegible]

Quatrième lettre de D[illegible] à H[illegible] de C[illegible]

MADEMOISELLE,

Je m'empresse de satisfaire votre généreuse curiosité. La grande aventure de mon héros s'est terminée d'une manière dont tout le monde sera satisfait, excepté les [illegible] ce qui redouble le plaisir que je goûte à vous l'apprendre.

En voici l'histoire, avec tous les détails.

Mon frère étoit hier au soir devant la porte de la maison, lorsqu'il vint à passer un vieillard, suivi de trois petits enfans qui pleuroient. Il les arrêta pour leur demander

ce qui les rendoit si tristes. Le vieillai honteux n'osoit répondre. L'aîné des tro enfans lui dit, à travers ses sanglots, qu'i n'avoient rien mangé de la journée. « Al mon petit monsieur, ajouta-t-il, nous son mes bien à plaindre. Nous avions autrefoi comme vous, de beaux habits et une bel maison; nous ne les avons plus. Notre pap et notre maman sont morts de chagrin. Il n nous reste plus que notre grand-papa, qu n'a plus de forces pour nous gagner de quo vivre. » Le vieillard, à ces mots, cacha s tête dans ses mains, et poussa des gémisse mens pitoyables, sans pouvoir proférer un parole. Daniel, trop vivement ému par c spectacle, n'eut pas le temps de penser venir consulter mon papa. Il courut cher cher la bourse où étoient ses deux louis, e présenta le tout ensemble au vieillard. Ce lui-ci versoit des larmes d'attendrissemen et de joie, mais ne vouloit pas prendre l'a gent. Daniel se mit en colère, et ne s'a paisa que lorsque le vieillard parut céde ses instances. Il reçut en effet la bour mais comme il jugeoit ce présent trop c sidérable de la part d'un enfant tel que r frère, il résolut de la rapporter le lei

main à mes parens. Il alla, pour cet effet, la déposer aussi-tôt chez le confiseur, en se faisant seulement donner une pièce de vingt-quatre sols, pour en acheter du pain à sa petite famille. Je ne sais comment il s'est procuré le moyen de compléter les deux louis; mais il y a un quart-d'heure qu'il est venu les rapporter avec la bourse à mon papa. J'aurois voulu, mademoiselle, que vous eussiez été témoin de cette scène, vous auriez appris à concevoir de plus justes idées du cœur généreux de mon frère. Son noble sacrifice, et la délicatesse de l'honnête vieillard, ont touché mes parens jusqu'aux larmes. La pauvre famille a reçu deux fois la valeur de la bourse: et mon frère en a été payé par mille bénédictions. Le secret qu'il a cru devoir garder par modestie sur cet acte de bienfaisance, y ajoute un plus grand prix aux yeux de mes parens, et m'inspire pour lui une plus vive tendresse.

Comme c'est ici la dernière lettre que vous recevrez jamais de moi, j'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens de cérémonie,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble et très-obéiss. servante,

DOROTHÉE DE JOIGNY.

LE VIEUX LAURENT.

Lettre de GEORGE DE VALLIÈRE
à CAMILLE *sa sœur.*

MA CHÈRE CAMILLE,

J'AI de bien tristes nouvelles à t'apprendre. Notre vieux ami Laurent vient de mourir. Il étoit, comme tu le sais, indisposé depuis cet automne; et il y a quinze jours qu'il ne sortoit plus de sa chambre. Avant-hier au soir, quand je revins de mes exercices, on me dit qu'il étoit mort dans l'après-midi. J'ai bien pleuré, je t'assure. Sa maladie me l'avoit fait prendre dans une nouvelle amitié. J'employois mes heures de récréation à lui rendre tous les soins dont j'étois capable. Ah ! je lui devois bien plus que je n'ai pu faire. C'étoit l'ami de notre plus tendre enfance. Pendant nos premières années, nous avons plus vécu dans ses bras que sur nos pieds. Jamais il ne grondoit : au contraire, on le voyoit toujours gai, doux

et complaisant. Comme il étoit joyeux quand il nous avoit procuré quelque nouveau plaisir! Je crois que sa plus grande peine en mourant étoit de ne pouvoir plus nous rendre de services. Il étoit plus ancien dans la famille que mon papa. Quoiqu'il ne fût qu'un simple domestique, tout le monde avoit une espèce de vénération pour lui. Tant qu'a duré sa dernière maladie, il ne venoit personne nous rendre visite, sans demander aussi-tôt: et le pauvre Laurent, comment va-t-il? Je voyois que cette question flattoit mon papa, qui le regardoit comme son ami le plus fidèle. Aussi ne l'a-t-il pas abandonné dans ses vieux jours; et il lui a procuré tous les secours dont il avoit besoin. Un homme bien riche n'auroit pu en avoir davantage. Hier au soir on fit ses funérailles, je demandai à mon papa la permission de les suivre. Il eut quelque peine à me l'accorder, craignant que cela ne me fît trop d'impression. Mais il vit que j'aurois été bien plus triste s'il m'avoit refusé. J'accompagnai donc le convoi, tenant un bout du drap noir qui couvroit le cercueil. Il me sembloit que par-là nous étions encore attachés l'un à l'autre, et que je le retenois sur la terre. Lorsqu'il fallut

le lâcher, ma main s'étoit roidie; elle ne pouvoit plus s'ouvrir. Mais ce fut bien plus douloureux au moment où je le vis descendre dans la fosse, et sur-tout après qu'elle fut recouverte. Je ne pouvois en détacher mes regards. Jusques-là je n'avois pu me figurer que nous fussions tout-à-fait séparés par la mort. Tant que je voyois son cercueil, il me restoit quelque chose de lui; mais lorsque ce dernier reste m'eut échappé, c'est alors que je sentis qu'il étoit réellement et à jamais perdu pour moi. Toute cette nuit j'ai cru le voir en songe. Son ombre ne m'a pas fait peur. Il sembloit me sourire, et je trouvois du plaisir à le caresser. J'ai passé toute la matinée dans ma chambre tout seul, et occupé à t'écrire. Je croyois ne pouvoir te dire que deux mots, et ma lettre s'est alongée en te parlant de lui. Notre ami est venu me voir. M. Hutton, ce respectable vieillard qui cherche à faire du plaisir aux gens, lorsqu'il n'est pas occupé à leur faire du bien, lui avoit donné pour moi une petite histoire en anglois, d'une servante qui avoit nourri sa maîtresse. Je l'ai trouvée si touchante, que je me suis mis tout de suite à la traduire de mon mieux, pour qu'elle serve à ta con-

solation, comme elle a fait un moment à la mienne. A chaque trait d'amitié d'Elspy, je disois : Voilà ce que Laurent auroit fait pour nous, si nous avions été à la place de madame Macdowell. Ah ! mon pauvre Laurent ! mon ami Laurent ! Adieu, ma chère sœur, je ne puis t'en écrire davantage. Il faut que je descende auprès de mon papa, pour tâcher d'adoucir son chagrin, tout triste que je suis. Présente mes respects à mon oncle et à ma tante, et donne-leur deux baisers bien tendres pour moi. Nous avons fait une perte que nous ne pouvons réparer qu'en nous aimant de plus en plus. Adieu donc. Je t'embrasse avec un nouveau cœur de frère et d'ami.

GEORGE DE VALLIÈRE.

ELSPY CAMPBELL.

(Cette pièce étoit incluse dans la lettre précédente.)

MADAME Macdowell, veuve écossoise, après avoir joui jusqu'à l'âge de cinquante ans des avantages de la fortune, s'en vit tout-à-coup dépouillée, et réduite à la plus

extrême pauvreté. Elle n'avoit point d'enfans pour la faire subsister du travail de leurs mains; et le reste de sa famille se trouvoit enveloppé dans sa ruine. Errante dans les montagnes, elle y mendioit le long du jour un abri pour la nuit, et un morceau de pain.

Elspy Campbell qui l'avoit servie pendant plusieurs années, et qui en avoit toujours été traitée avec beaucoup d'égards et de ménagemens, apprend ces tristes nouvelles au fond de la retraite où elle vivoit éloignée de son ancienne maîtresse. Elle part aussi-tôt, et la cherche à la trace de ses malheurs. Après bien des courses pénibles, elle la trouve enfin, se jette à ses pieds, et lui dit : Ma bonne maîtresse, quoique je sois presque aussi âgée que vous, je suis plus forte, et je me sens encore en état de travailler, au lieu que vous n'êtes propre à rien entreprendre, à cause de votre ancienne manière de vivre, de vos chagrins, et des infirmités qui vous sont survenues. Venez avec moi dans ma petite chaumière. Elle est saine et bien close. Avec cela j'ai un demi-arpent de jardin qui me rapporte plus de pommes de terre que nous n'en pouvons consommer. Après avoir essayé ce

que je puis faire pour vous, ou plutôt ce que Dieu voudra bien faire pour nous deux, vous serez libre de me quitter, si vous trouvez un meilleur gîte, ou de rester avec moi, si vous n'en trouvez point. Prenez courage, ma bonne maîtresse. J'étois chez vous une fière travailleuse; je n'ai point changé. Je vous trouverai de la nourriture, s'il y en perce sur la terre; et s'il n'y en perce pas, je creuserai au-dessous pour vous en chercher.

O Elspy, lui dit la veuve infortunée, je m'abandonne à votre amitié. Je veux vivre et mourir avec vous. Je suis sûre que la bénédiction du Seigneur se trouvera par-tout où vous êtes. Elles se mirent aussi-tôt en marche vers l'hermitage d'Elspy. La chaumière étoit petite, mais bien située. L'ordre et la propreté faisoient toute sa décoration. Un trou pratiqué dans la muraille servoit passage à la lumière, lorsque le vent ne soufflait pas de ce côté. Lorsqu'il y souffloit, cette ouverture étoit bouchée par un petit bouquet de roseaux, et Elspy se contentoit de la sombre clarté qui pénétroit par la cheminée. Le lit qu'on ne voyoit point en entrant, étoit défendu du vent de la porte par

un mur de torchis. Il étoit composé d'un
paillasse, d'un matelas assez mince avec de
draps fort blancs, et une couverture de lain
grossière. Il n'y avoit point de rideaux
mais aussi-tôt qu'Elspy se vit honorée de l
société d'un hôte si respectable, elle en tissu
de natte, meilleur habit contre le froid qu
le damas le plus soyeux. C'est dans ce li
que madame Macdowel goûtoit le repos, le
pieds appuyés sur le sein d'Elspy, qui s
courboit comme un cercle autour de se
jambes pour les réchauffer. Jamais elle n
voulut consentir à prendre place à côté d
sa maîtresse. Plus elle la voyoit déchue d
son ancien état, plus elle lui montroit de res
pect et d'obéissance, pour lui faire perdr
l'idée de ses malheurs. Une vieille bible, le
aventures de Robinson, deux ou trois vo
lumes dépareillés de dévotion et de morale
fournissoient une ample matière à leurs en
tretiens. Quant à leurs repas, elles avoien
quelquefois des œufs, toujours du lait ave
des pommes de terre; et les pommes de terr
les mieux cuites, l'œuf le plus frais, la plu
grande tasse de lait se trouvoient constam
ment placés devant madame Macdowell.

On sera sans doute curieux de savoir com-

ment s'y prenoit Elspy pour entretenir sa maison dans cette frugale abondance. C'étoit au moyen de son filage en hiver, et de ses travaux dans les champs au temps de la moisson. Lorsque les denrées étoient montées à un prix trop haut, pour que ses moyens pussent y atteindre, elle alloit devant la demeure des plus riches fermiers seulement, et là, s'arrêtant sur la porte les bras élevés, elle disoit : Je viens demander quelque chose, non pour moi, car je peux vivre de tout, mais pour ma maîtresse, fille du lord James, petite-fille du lord Archibald. De cette sorte de quête, elle recueilloit des vivres, du linge, et quelques petites pièces de monnoie, qu'elle mettoit soigneusement en réserve pour acheter à sa maîtresse des souliers et des bas, qui lui servoient, lorsqu'ils étoient à demi-usés.

C'est ainsi qu'elles vivoient heureuses toutes les deux, l'une de ses soins, l'autre de sa reconnoissance. Elspy avoit des principes très-sévères sur les devoirs qu'elle s'étoit imposés. Elle ne souffrit pas que madame Macdowell qui avoit été sa maîtresse s'assujettît à aucun travail. Un jour que cette femme admirable portoit une corbeille de fumier dans son jardin, sa maîtresse étoit

sortie avec une petite cruche pour cherche1 de l'eau , et s'en retournoit furtivemen1 après en avoir puisé. Elspy l'apperçut, laiss tomber sa corbeille, courut lui prendre la cruche des mains, répandit l'eau à terre, et en alla puiser de nouvelle. Comme ell rentroit à la maison , elle dit d'une voi respectueuse : Pardonnez , fille du lord Ja- mes , petite-fille du lord Archibald ; mai vous ne puiserez jamais une goutte d'ea tant que je serai en vie.

Le bruit de tous ces procédes généreu étant parvenu jusqu'à moi, je lui fis passe les secours que ma fortune me permetto de lui donner. Aussi long-temps qu'Elsp vécut, c'est-à-dire, pendant quatre ou cin ans après que je fus instruit de son histoire toutes les fois que dans un repas on me por- toit une santé, je donnois toujours le non d'Elspy Campbell à joindre au mien. Un non si vulgaire excitoit ordinairement la curio- sité sur l'objet de mon affection. On m'inter rogeoit, et je répondois : Elspy est une vieill femme mendiante..... Une vieille femm mendiante, s'écrioit-on ? Oui; mais écoute jusqu'au bout ; et alors suivoit en substanc *le récit que* je viens de faire. Je ne l'avois pa

achevé, que les demi-couronnes et les demi-guinées pleuvoient à l'envi pour elle dans mon chapeau. Ces petites sommes qu'elle recevoit assez fréquemment, lui donnèrent occasion de dire un jour à mon messager : Quel est donc celui qui vous envoie? Un ami de Dieu sans doute! Il me fait du bien comme lui, sans que je l'aie jamais vu.

Madame Macdowell mourut. Elspy ne put lui survivre que de quelques mois, du regret de l'avoir perdue. Elle ne se souvenoit que des anciennes bontés de sa maîtresse, oubliant ce qu'elle avoit fait à son tour pour y répondre.

Réponse de CAMILLE DE VALLIÈRE, *à la lettre de* GEORGE.

O mon frère, quel malheur tu viens de m'annoncer! Je ne reverrai donc plus mon ami Laurent! Hélas! le pauvre homme! il sembloit le craindre, quand je partis de la maison pour venir ici. Vous ne me retrouverez peut-être plus, me dit-il, mademoiselle Camille : au moins pensez un peu à moi. Ah! j'y ai toujours bien pensé. Je me faisois une joie de l'en convaincre à mon retour. Je

lui tricottois une bonne paire de bas de lai
pour cet hiver. J'y travaillois encore au m
ment où j'ai reçu ta lettre. L'ouvrage m'e
tombé des mains. Quand je l'ai ramassé,
m'est échappé un torrent de larmes. Ce n'e
donc plus pour lui, me suis-je écriée ! Oh
oui, ce sera toujours pour lui. Je veux l'a
chever, et je le tiendrai dans mon armoir
pour me rappeler chaque jour son souveni
Tu ne me dis point dans ta lettre s'il te pa
loit souvent de moi. Je suis bien sûre qu
ne m'avoit pas oubliée; mais c'est que tu
craint d'ajouter à mes regrets. J'en ai de bie
vifs de n'avoir pu l'assister avec toi dans
maladie. Je crois que le plaisir de recevo
nos soins auroit prolongé ses jours. Je te sa
bon gré de l'avoir accompagné dans ses fun
railles. Je n'en aurois pas eu la force; ma
je n'en suis que plus touchée de ton coura
et de ton amitié.

Dans la tristesse où j'étois, je n'ai p
lire, sans verser des larmes, l'histoire d'Elsp
Campbell, que tu as eu la bonté de m'en
voyer. Je t'en remercie. Je pense, ainsi qu
toi, que notre ami Laurent auroit fait tou
comme elle, s'il avoit été à sa place, et nou
à la place de madame Macdowell. Je croi

que c'est bien la faute des maîtres, si la plupart des domestiques ne sont pas des Laurent et des Elspy. Ils leur parlent toujours avec dureté; comment veulent-ils que ces pauvres gens prennent pour eux d'autres sentimens que ceux de la crainte? Puisqu'ils sont placés par le hasard dans un rang inférieur, n'est-il pas de l'humanité de ne pas les fouler à nos pieds, de leur donner au contraire toutes les marques d'affection qui peuvent les relever dans leur propre estime, et nous concilier leur attachement? On cherche à se faire aimer dans sa patrie, dans sa ville, dans son voisinage, pourquoi ne vouloir pas être aimé dans sa maison par des personnes que l'on voit à chaque instant de la journée? Pourquoi n'en pas faire une seconde classe de ses enfans? Est-il beaucoup de ces maîtres qui eussent fait pour leur meilleur ami, ce que la généreuse Elspy a fait pour sa maîtresse? Mon oncle m'a dit que l'Académie Françoise venoit de couronner cette année un trait exactement semblable. Je suis bien aise que de si belles actions soient plus connues. Elles engageront les maîtres à traiter leurs domestiques avec plus d'égards, puisque, malgré toute leur fortune, ils peuvent

encore avoir besoin d'eux un jour; et le domestiques y trouveront un encouragemen pour servir leurs maîtres avec plus de zèl et de fidélité. Je crois que si nous avons ja mais une maison à conduire, nous saurons comme notre papa, la remplir de gens don les cœurs seront aussi prêts que les bras à nous servir.

Cette semaine, mon frère, est bien trist pour ta pauvre Camille. Mon oncle m'avoi emmenée hier avec lui dans les champs, pou me distraire de mon chagrin par une petit promenade. Tout-à-coup nous entendîme un tambour. Nous nous avançâmes. C'étoien des recrues levées dans le pays qui alloien partir. Il y avoit au milieu des soldats plu sieurs paysannes assemblées, qui avoien sans doute leurs maris ou leurs enfans dan la troupe, car ils ne faisoient que s'embras ser et verser des larmes. Nos yeux, aprè avoir parcouru cette foule, s'arrêtèrent su une femme en habits de deuil, qui, san être de la première jeunesse, avoit une fi gure d'une beauté remarquable. Dans se bras étoit un jeune homme qu'on voyoit s mordre les lèvres pour s'empêcher de pleu rer. Elle lui présentoit un flacon de vin,

quelque chose d'enveloppé dans un morceau de linge. Il prit l'un, mais refusa l'autre, quelques instances qu'on lui fît pour l'engager à l'accepter. Mon oncle s'avança vers elle, et lui demanda si c'étoit son fils. — Oui, monsieur, c'est mon seul garçon, et un si bon fils, que le monde entier ne pourroit en produire de pareil. Mon mari est mort depuis six mois, et m'a laissé trois filles, dont la plus âgée n'a que cinq ans. Dans la dernière disette, il s'étoit endetté de cinquante écus. Les créanciers sont venus à sa mort; et j'ai vu le petit champ qui nous fait vivre près de leur être abandonné. On levoit des recrues dans le pays. Le fils d'un riche fermier s'étoit laissé enrôler par surprise. Il a déclaré que si un autre garçon du village vouloit prendre sa place, il lui donneroit cent francs. Mon fils lui a proposé de porter la somme jusqu'à cinquante écus, et qu'il seroit son homme. Enfin, ils se sont accordés à cinq louis. Je n'ai pas su un mot de tout cet arrangement, que quand il a été conclu. Autrement, j'aurois prié mon fils de nous laisser, mes filles et moi, dans la misère, plutôt que de nous priver de ses secours, lui qui me tient lieu d'ami, de protection,

de tout au monde, car il a travaillé nuit et jour pour moi. J'ai cru tomber morte de douleur, lorsqu'il m'a présenté les cinq louis qu'il a reçus pour son enrôlement. Je suis allée vers le sergent; toutes mes prières n'ont pu le fléchir. Mon fils a cherché à me consoler, en me représentant que notre champ étant presque libre, je pourrois vivre avec mes filles au-dessus des besoins. Tranquillisez-vous, me disoit-il, je serai quelque temps en quartier dans le voisinage. Après l'exercice, je reviendrai pour vous aider à travailler. Mon terme n'est que de six ans, et ensuite j'aurai mon congé.... Hélas ! s'écria-t-elle, tout alloit si bien. Pendant quatre mois il a travaillé avec tant d'ardeur, que nous avons achevé de payer nos dettes, et satisfait aux impôts de l'année. Et maintenant il faut qu'il s'en aille ! Peut-être la guerre reviendra-t-elle, et je ne reverrai plus mon Julien, mon cher fils.

Mon oncle lui demanda ce qu'elle lui présentoit dans le morceau de linge. C'est, répondit-elle, un louis d'or que j'ai reçu dernièrement d'une dame, pour avoir sevré son enfant. C'est tout l'argent que je possède, et je le tenois en réserve pour les dernières ex-

trémités. Ah ! si mon Julien vouloit au moins le prendre ! Mais j'aurois dû le connoître. Il n'a jamais voulu rien recevoir de moi, depuis qu'il peut travailler ; au contraire, il m'a toujours donné ce qu'il gagne. Mon oncle lui demanda sa demeure, et lui promit de s'intéresser en sa faveur. Elle fut sensible à cette marque de bonté; et j'en fus aussi bien touchée pour elle. Vingt fois mes yeux s'étoient baignés de larmes pendant ses plaintes. Mais je crois que je plaignois encore plus son fils; car on voyoit la violence que se faisoit le pauvre garçon, pour cacher sa douleur à sa mère, et ses pleurs à ses camarades, quelque peu qu'il eût à rougir d'un si juste attendrissement. Sa mère vouloit l'accompagner un peu loin, mais elle est tombée évanouie au premier signal de la marche. Nous l'avons amenée chez elle, et nous avons cherché de toutes les manières à la consoler, moi par de douces paroles, et mon oncle par des secours utiles. Ecoute, mon frère, je veux te dire l'idée qui m'est venue. Nous savons, par la perte de Laurent, combien il est cruel de se voir séparer de ceux que l'on aime. La pauvre femme souffre sûrement encore plus que nous, puisque c'est plus qu'un ami

qu'elle a perdu. Nous ne pouvons pas nous rendre Laurent, mais nous pouvons au moins lui rendre son fils. J'ai fait pour mon oncle de petits travaux qu'il veut récompenser, en me donnant une belle robe : je lui demanderai ma robe en argent comptant. Travaille de ton côté, sans perdre une minute, au dessin que tu fais pour mon papa. Je sais qu'il doit te le bien payer. Nous réunirons nos petites fortunes, et nous en achèterons le congé du nouveau soldat, à l'intention de Laurent. Si l'on est récompensé dans une autre vie du bien qu'on a fait dans celle-ci, cette bonne œuvre passera sur son compte, puisque c'est lui qui nous l'a inspirée ; et il saura que nous l'aimons toujours, quoiqu'il soit mort. C'est la meilleure manière de prier pour lui. Je dois partir d'ici dans huit jours pour retourner à la maison, nous arrangerons ensemble notre projet, et nous chargerons notre papa de l'exécuter. Il sera sûrement bien aise de nous servir. Cette espérance est la plus douce consolation que je puisse me donner, en attendant le plaisir de te revoir. Adieu. Je t'embrasse avec la nouvelle amitié que tu me demandes, et qui durera toute ma vie.

CAMILLE DE VALLIÈRE.

L'INCENDIE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE CRESSAC.

Madame DE CRESSAC.

ADRIEN, } leurs enfans.
JULIE, }

THOMAS, riche fermier.

JEANNE, sa femme.

SUZETTE, } leurs enfans.
LUBIN, }

GODEFROI, palefrenier de M. de Cressac.

La scène est à l'entrée d'un village. Le théâtre représente, dans l'enfoncement, une forêt, à travers laquelle on voit s'élever par intervalles, dans le lointain, des tourbillons de flammes. Sur l'un des côtés du théâtre, est une ferme, et tout auprès une fontaine; de l'autre côté, est une colline, au pied de laquelle tourne le chemin du village.

L'INCENDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIEN *arrive en courant sur la scène par le détour de la colline. Ses vêtemens et sa chevelure sont en désordre. Il jette les yeux sur le fond du théâtre, que la colline masquoit à sa vue. L'incendie éclate en ce moment dans toute sa fureur.*

BON Dieu! bon Dieu! tout brûle encore! Quels gros tourbillons de fumée et de flammes! O mon papa! maman! ma petite sœur Julie, qu'êtes-vous devenus? Ne suis-je plus qu'un malheureux orphelin? Seigneur, mon Dieu, prends pitié de moi! Tu m'as déjà tout enlevé; laisse-moi au moins mes parens. Ils sont pour moi plus que tout au monde. Que deviendrois-je sans eux? (*Accablé de fatigue et de douleur, il pose sa main contre un arbre, et appuie sa tête dessus. Au même instant la ferme s'ouvre, et il en sort un petit paysan, tenant à la main son déjeûner.*)

SCÈNE II.

ADRIEN, LUBIN, petit paysan.

LUBIN, *sans voir Adrien.*

Il ne finit donc pas, ce feu d'enfer ! A quoi pensoit mon père, d'aller s'enfourner là-dedans avec ses chevaux ? Mais voici le jour. Il ne tardera pas à revenir. Je vais m'asseoir ici pour l'attendre. (*Il marche vers l'arbre, et voit Adrien.*) Eh ! mon petit joli monsieur, que venez-vous faire de si bonne heure dans le village ?

ADRIEN.

Ah ! mon ami, je ne sais ni où je suis, ni où je vais.

LUBIN.

Comment ? est-ce que vous seriez de la ville qui brûle ?

ADRIEN.

Hélas ! oui. Je me suis échappé du milieu des flammes.

LUBIN.

Le feu a-t-il déjà pris à votre maison ?

ADRIEN.

C'est dans notre rue qu'il a commencé. J'étois au lit, et je dormois tranquillement.

Mon papa est venu m'en arracher. On m'a habillé à la hâte, et on m'a emporté à travers les charbons de feu qui pleuvoient sur nous.

LUBIN, *avec un cri de frayeur.*

O mon Dieu ! (*On entend une voix qui crie de l'intérieur de la ferme*) :

Lubin ! Lubin ! (*Lubin, tout troublé, n'entend pas.*)

SCENE III.

JEANNE, SUZETTE, ADRIEN, LUBIN.

JEANNE, *en entrant, à Suzette.*

Je crains que le drôle ne m'ait échappé pour courir au feu. N'ai-je donc pas assez de trembler pour son père ?

SUZETTE.

Non, ma mère, le voici. Ha ! ha ! il parle à un petit monsieur.

JEANNE, *à Lubin.*

Pourquoi ne pas me répondre ?

LUBIN.

Je ne vous ai pas entendue. Je n'entendois que ce malheureux enfant. Ah ! ma mère, il vous auroit donné le frisson comme à moi.

JEANNE.

Que lui est-il donc arrivé ?

LUBIN.

D'être, peu s'en faut, brûlé vif. Sa maison étoit toute en feu, lorsqu'il s'en est échappé.

JEANNE.

Dieu de bonté, comme le voilà pâle ! Vous êtes si petit ! Comment avez-vous donc fait pour vous sauver ?

ADRIEN.

Notre palefrenier m'a pris sur ses épaules, et mon papa lui a dit de m'emporter dans un village où j'ai été nourri ; mais on l'a arrêté dans la rue pour le faire travailler. Je pleurois de me voir tout seul. Une bonne femme m'a pris par la main, et m'a conduit jusqu'à la porte de la ville. Elle m'a dit d'aller tout droit devant moi sur le grand chemin ; que c'étoit le premier village que je trouverois ; et m'y voici.

JEANNE.

Et savez-vous le nom de votre père nourricier ?

ADRIEN.

Ma petite sœur de lait s'appeloit Suzette

SUZETTE, *avec un cri de joie.*

Ah ! ma mère, si c'étoit Adrien ?

ADRIEN.

Eh ! oui, c'est moi.

JEANNE.

Vous, le fils de M. de Cressac ?

ADRIEN.

O ma bonne nourrice ! je te reconnois bien à présent. Et voilà ma chère Suzette, et voilà Lubin. (*Suzette se jette à son cou, Lubin lui prend la main.*)

JEANNE, *l'élevant dans ses bras, et l'embrassant.*

O mon Dieu ! que je suis heureuse ! Je ne pensois qu'à toi dans toutes ces flammes. Mon mari a couru pour te sauver. Mais comme le voilà grandi ! L'aurois-tu reconnu, Suzette ?

SUZETTE.

Non pas tout de suite, ma mère. Mais j'ai bien senti que le cœur me battoit près de lui. Nous avons été si long-temps sans le voir !

ADRIEN.

C'est que j'étois au collége ! Il y a trois jours que j'en suis sorti, pour passer les fêtes à la maison. Pourquoi y suis-je venu ? O mon papa, maman, ma petite sœur Julie !

JEANNE.

Tranquillise-toi, mon ami. Thomas est à la ville. Je le connois. Il les sauveroit tous, fussent-ils dans un brasier. Mais toi, tu as couru toute la nuit! Tu dois avoir faim. Veux-tu manger?

LUBIN.

Tenez, monsieur Adrien, voici une tartine que j'avois faite pour moi.

ADRIEN.

Tu me disois *tu* autrefois, Lubin.

LUBIN, *lui passant un bras autour du cou.*

Eh bien! Adrien, prends donc mon déjeûner.

SUZETTE.

Quelque chose d'un peu chaud lui vaudra mieux. Je vais lui chercher ma soupe au lait, qui chauffe sur le fourneau.

ADRIEN.

Non, mes amis, je vous remercie. Je ne mangerai rien que je n'aie vu mon père, ma mère et ma sœur. Je veux m'en retourner, je veux les voir.

JEANNE.

Y penses-tu? Aller courir dans les flammes?

ADRIEN.

C'est là que je les ai laissés ! Oh ! c'est bien malgré moi. Je ne voulois pas me séparer d'eux ! Mon papa l'a voulu. Lui qui est la douceur même, il m'a menacé, il m'a repoussé. Il a bien fallu lui obéir, de peur de le mettre en colère. Mais je ne peux plus y tenir ; il faut que je retourne le chercher.

JEANNE.

Je ne te lâche point. Viens avec nous à la maison.

ADRIEN.

Vous avez une maison ! Ah ! je n'en ai plus.

JEANNE.

La nôtre n'est-elle pas à toi ? Je t'ai nourri de mon lait : je te nourrirai bien de mon pain. (*Elle le prend entre ses bras, et l'emporte, malgré sa résistance, dans la ferme.*) (*à Lubin.*) Toi, reste ici pour voir venir de plus loin ton père, et nous en avertir. Mais ne va pas au feu, je te le défends.

SCÈNE IV.

LUBIN, *seul.*

Je meurs pourtant d'envie d'y courir. Quelle belle fournaise cela doit faire ! Je ne sais ; mais il me semble que je ne vois plus là-bas ce haut clocher qui grimpoit dans les nuages, avec un coq doré sur sa pointe. Les pauvres gens, que je les plains ! Il ne faut pas cependant que cela m'empêche de déjeûner. (*Il mord dans son pain.*)

SCÈNE V.

LUBIN, SUZETTE, *qui sort de la ferme, tenant à la main un verre.*

LUBIN.

Ah ! ma sœur, tu es une bien bonne enfant, de me porter ainsi à boire !

SUZETTE.

Oh ! ce n'est pas pour toi. C'est pour Adrien que je viens chercher un verre d'eau fraîche. Il ne veut prendre ni une tasse de lait, ni une goutte de vin. Mes parens, dit-il, souffrent peut-être, en ce moment,

la faim et la soif; et moi, je pourrois prendre quelque chose pour me régaler ! Non, non. Je ne veux qu'un peu d'eau pour me rafraîchir le gosier.

LUBIN.

Il faut être bien tendre au moins, pour ne vouloir pas prendre un peu de lait, parce qu'on ne sait pas où est son père ?

SUZETTE.

N'est-ce pas? Oh ! je te connois. Ta sœur pourroit brûler toute vive, que tu n'en perdrois pas un coup de dent. Pour moi, je serois bien comme Adrien. Je n'aurois guère envie de manger, si notre cabane brûloit, et si je ne savois où trouver mon père et ma mère, ou toi-même, Lubin.

LUBIN.

Et moi aussi, si je n'avois pas faim.

SUZETTE.

Est-ce qu'on a faim alors? Tiens, je n'ai pas le moindre appétit, rien que de voir seulement pleurer ce petit malheureux.

LUBIN.

Ainsi donc tu ne toucheras pas à ta soupe?

SUZETTE.

Tu voudrois bien qu'elle te restât, après

avoir mangé la tienne, et encore un gros chiffon de pain au beurre ?

LUBIN.

Non. C'est pour empêcher qu'elle ne se perde, si Adrien ou toi n'en voulez pas manger. Donne-moi toujours le verre, que je boive en attendant. (*Suzette lui donne le verre ; Lubin puise de l'eau à la fontaine, et boit.*)

SUZETTE.

Dépêche-toi donc. Mon pauvre Adrien meurt de soif.

LUBIN.

Attends. Je vais le remplir.

SUZETTE.

Que fais-tu ? Sans le rincer ?

LUBIN.

Crois-tu que j'aie du poison dans la bouche?

SUZETTE.

Vraiment ce seroit bien propre, avec les miettes de pain qui sont encore sur le bord ! Je veux le rincer moi-même. Les enfans comme lui sont accoutumés à la propreté ; et je veux qu'il se trouve chez nous comme dans sa maison. (*Elle rince le verre, le remplit, et rentre dans la ferme.*)

SCENE VI.

LUBIN, *seul.*

VOILA mon déjeûner fini. Si je courois à présent voir le feu ! Quelques tapes de plus ou de moins ne sont pas grand'chose. Je vais toujours avancer un peu sur le chemin. Allons, allons. (*Il se met à courir. Au détour de la colline, il rencontre son père.*)

SCÈNE VII.

THOMAS, LUBIN.

Thomas porte une cassette sous son bras. Il marche d'un pas harassé, et paroît ne respirer qu'avec peine.

LUBIN.

AH ! vous voilà, mon père. Je courois devant vous.

THOMAS, *avec empressement.*

Adrien est-il ici ?

LUBIN.

Oui, oui; il vient d'arriver.

THOMAS, *posant la cassette à terre, et levant ses bras vers le ciel.*

Je te remercie, ô mon Dieu! Toute cette honnête famille est donc sauvée! (*Il s'assied sur la cassette.*) Que je respire.

LUBIN.

Ne voulez-vous pas entrer?

THOMAS.

Non, non; j'ai besoin d'être en plein air pour me remettre. Va dire à ta mère que je suis ici. (*Lubin court vers la ferme, et s'y élance.*)

SCÈNE VIII.

THOMAS, *essuyant la sueur de son front, et les larmes de ses yeux.*

Je ne mourrai donc point sans l'avoir obligé à mon tour!

SCÈNE IX.

THOMAS, JEANNE, ADRIEN, SUZETTE, LUBIN.

Jeanne accourt de la ferme, portant un petit enfant dans ses bras. Adrien, Suzette et Lubin la suivent.

JEANNE, *se jetant au cou de Thomas.*

AH ! mon cher ami, quelle joie de te revoir !

THOMAS, *l'embrassant tendrement.*

Ma chère femme ! (*Il prend l'enfant qu'elle tient sur son sein, et qui lui tend les bras. Il le serre dans les siens, l'embrasse, et le rend à sa mère.*) Mais Adrien, où est-il ? Que je le voie !

ADRIEN, *courant à lui.*

Me voici, mon père nourricier, me voici. (*Il regarde de tous côtés.*) Vous êtes seul ? Mon papa, maman, ma petite sœur Julie, où sont-ils ?

THOMAS, *avec transport.*

En sûreté, mon fils. Embrasse-moi.

ADRIEN, *se jetant dans ses bras.*

Oh ! quelle joie !

JEANNE.

Nous étions bien en peine. Tous les autres gens du village sont déjà de retour.

THOMAS.

Ils n'avoient pas leur bienfaiteur à sauver !

JEANNE.

Mais au moins tout est-il éteint à présent ?

THOMAS.

Eteint, ma femme ? Oh ! ce n'est plus une maison, une rue ; c'est la ville toute entière embrasée ! Si tu voyois cette désolation ! les femmes courant échevelées, et vous demandant à grands cris leurs maris et leurs enfans ! le son des cloches, le bruit des chariots et des pompes, le fracas épouvantable des maisons qui s'écroulent ! les chevaux furieux et les flots de peuple effrayé qui vous renversent ! les flammes qui vous poursuivent et se croisent devant vous ! les poutres brûlantes qui tombent sur la foule et l'écrasent.... Je ne sais comment j'en suis revenu.

JEANNE.

Tu me glaces le sang dans les veines.

SUZETTE.

Ah ! ma mère, voyez ses sourcils, ses cheveux tout brûlés !

THOMAS.

Et mon bras encore ! Mais qu'est-ce que tout cela ? Trop heureux d'en sortir la vie sauve ! Je ne l'aurois pas marchandée.

JEANNE.

Que me dis-tu, mon ami ?

THOMAS.

Quoi ! ma femme, pour notre bienfaiteur ? N'est-ce pas lui qui a fait notre mariage ? n'est-ce pas à lui que nous devons cette ferme et tout ce que nous possédons ? N'as-tu pas nourri son enfant ? (*Adrien passe ses bras autour du corps de sa nourrice.*) Ah ! j'aurois eu mille vies que je les aurois toutes risquées.

JEANNE, *avec attendrissement.*

Tu l'as donc pu secourir ?

THOMAS.

Oui, j'ai eu ce bonheur. Lui, sa femme et sa fille étoient à peine sortis de leur maison toute en flammes, lorsqu'une charpente embrasée est tombée à leurs pieds. Heureusement je n'étois encore qu'à vingt pas. Tout le monde les croyoit écrasés, et fuyoit. J'ai

entendus leurs cris ; je me suis précipité au milieu des ruines brûlantes, et je les en ai retirés. J'avois déjà sauvé la cassette que voici ; et mon chariot est chargé de leurs effets les plus précieux.

ADRIEN, *se jetant dans ses bras.*

O mon père nourricier ! sois sûr d'en être bien récompensé.

THOMAS.

Je le suis déjà, mon ami. Ton père ne comptoit peut-être pas sur moi, et je l'ai secouru ; me voilà mieux payé qu'il n'est en son pouvoir de le faire. Mais ce n'est pas tout. Il ne tardera pas sans doute à venir avec sa famille et ses gens....

ADRIEN.

Oh ! je vais donc les revoir !

THOMAS.

Cours, ma femme ; va tirer de notre excellent vin vieux ; fais traire nos vaches ; prépare nos meilleures provisions ; qu'on mette des draps blancs au grand lit, nous irons coucher dans l'étable.

JEANNE.

Oui, j'y vole, mon ami.

SCÈNE X.

THOMAS, ADRIEN, SUZETTE, LUBIN.

THOMAS.

Et moi je vais ranger le foin dans la grange, pour faire place aux malheureux qui viendront me demander un asyle. Hélas! toute la plaine en est couverte. Je crois les voir encore, les uns muets et insensibles de douleur, s'arrêter comme des bornes dans les grands chemins, en regardant brûler leurs maisons, ou tomber évanouis de frayeur, de fatigue et d'épuisement : les autres courant çà et là comme des forcenés, tordant leurs bras, s'arrachant les cheveux, et voulant rentrer avec des cris horribles dans la ville enflammée, à travers les piques des soldats qui les repoussent. J'aurai toute ma vie cette peinture devant les yeux.

SUZETTE.

Ah! mon pauvre Adrien, si tu t'étois trouvé là, on t'auroit foulé sous les pieds.

THOMAS.

Aussi-tôt que mes chevaux seront revenus, j'irai, je veux ramasser tout ce que je

rai d'enfans, de femmes et de vieillards, pour les conduire ici. J'étois le plus pauvre du village; j'en suis devenu le plus riche: c'est à moi qu'appartiennent tous les malheureux. (*Il se baisse pour prendre la cassette.*)

LUBIN.

Mon père, que je vous aide à la porter. Vous êtes si las!

THOMAS.

Non, non; prends garde, elle est trop lourde pour toi. Elle te casseroit les jambes, si elle échappoit de mes mains. Va plutôt dire à la vieille Michelle de venir chauffer notre four, et fourbir nos marmites des vendanges: puis, tu courras chez le meûnier pour qu'il nous apporte de la farine. Que ces pauvres incendiés trouvent au moins de quoi satisfaire leurs besoins les plus pressans. Je ne suis pas, graces à Dieu, dans l'aisance, pour qu'on meure de faim autour de moi. Je donnerois jusqu'à mon dernier morceau de pain. (*Il sort avec Lubin.*)

SCÈNE XI.

SUZETTE, ADRIEN.

SUZETTE.

[illegible] partagerai aussi [illegible] pauvre Adrien, qui m'[illegible] [illegible]rois un jour si à plaindre.

ADRIEN.

Ah! ma chère Suzette [illegible] [illegible]ssi de tout perdre dans [illegible]

SUZETTE.

Console-toi, mon [illegible] pas combien nous a[illegible] quand nous étions [illegible] nous ne le sommes, [illegible] que ce buisson là-bas? [illegible] rons encore. Crains-tu [illegible] que, autant que j'en [illegible]

ADRIEN, [illegible]

Non, je ne le [illegible] qui devois un [illegible] marier lorsque [illegible] soin de tes enfans [illegible]

SUZETTE.

Eh bien! ce sera [illegible]

la tienne : quand on s'aime, c'est toujours la même chose. Je te donnerai les plus belles fleurs de notre jardin ; tous les plus beaux fruits que je pourrai cueillir, je te les apporterai. Je te donnerai aussi mon lit, et je dormirai à terre auprès de toi.

ADRIEN, *se jetant à son cou.*

Mon Dieu ! mon Dieu, ma chère Suzette ! combien je dois t'aimer !

SUZETTE.

Tu verras aussi comme j'aurai soin de ta petite Julie ! Je serai toujours entre vous deux. Quand on s'est nourri du même lait, n'est-ce pas comme si l'on étoit frère et sœur ?

ADRIEN.

Oui, tu seras toujours la mienne ; et je ne sais laquelle j'aimerai le plus, de Julie ou de toi. Je te présenterai à mon papa et à maman, pour que tu sois aussi leur fille. Mais, mon Dieu, quand reviendront-ils ?

SUZÈTTE.

Pourquoi t'inquiéter ? Tu sais bien que mon père les a mis hors de danger ?

ADRIEN.

C'est que mon papa est comme le tien. Il aura aussi voulu sauver à son tour ses amis.

Il se sera peut-être rejeté au milieu des flammes. Je tremblerai toujours pour lui jusqu'à ce que je le revoie. J'entends du bruit derrière la colline. Oh ! si c'étoit lui !

SCÈNE XII.

GODEFROI, ADRIEN, SUZETTE.

ADRIEN, *courant à Godefroi d'un air joyeux.*

Ah ! Godefroi !

GODEFROI.

Vous voilà, M. Adrien ?

ADRIEN.

C'est bien de moi qu'il s'agit. Où est mon papa ? où est maman ? où est ma sœur Julie ? sont-ils ici ?

GODEFROI, *d'un air hébêté.*

Ici ? Où donc.

ADRIEN.

Derrière toi ?

GODEFROI.

Derrière moi ? (*Il se retourne.*) Je ne les vois pas.

ADRIEN.

Tu ne les as donc pas accompagnés ?

GODEFROI.

Ils ne sont donc pas ici ?

ADRIEN, *d'un ton d'impatience.*

C'est ici que tu viens les chercher ?

GODEFROI, *d'un air troublé.*

Vous me faites frissonner de la tête aux pieds. (*Adrien pâlit.*) Ne vous effrayez donc pas. (*Avec consternation.*) Ils ne sont pas ici ?

SUZETTE.

Il n'est venu personne que mon frère Adrien.

ADRIEN.

Pourquoi y suis-je venu ?

GODEFROI.

Ecoutez, écoutez-moi. Une heure après qu'on vous eut arraché de mes bras pour me faire travailler, je trouvai le moyen de m'esquiver dans la foule. Tranquillisez-vous; mais j'ai couru de tous côtés pour chercher vos parens ; je ne les ai pas trouvés. J'ai demandé de leurs nouvelles à tout le monde; personne ne les avoit vus, personne n'en avoit entendu parler.

ADRIEN, *d'un ton plaintif.*

O Dieu ! ayez pitié de moi. Mon papa, maman, où êtes-vous ?

GODEFROI.

Ce n'est pas tout. Ecoutez. Ne vous effrayez pas seulement. Voici le pire de l'histoire.

ADRIEN.

Hélas ! mon Dieu, qu'est-ce donc ?

GODEFROI.

Comment voulez-vous que je vous le lise, si vous allez prendre l'épouvante ?

ADRIEN.

Eh ! dis, dis toujours. Tu me fais mourir.

GODEFROI.

Eh bien donc ! le bruit court qu'un homme, une femme et une petite fille ont été écrasés dans notre rue, par une charpente qui est tombée toute en feu. (*Adrien tombe évanoui.*)

SUZETTE.

Bon Dieu ! bon Dieu ! à notre secours ! Adrien qui se meurt ! (*Elle se précipite sur lui.*)

GODEFROI.

Mais qu'a-t-il donc ? Il n'en est rien peut-être. Ce n'est qu'un ouï-dire ; et on ne sait pas qui c'est.

SUZETTE.

La frayeur l'a saisi tout-à-coup. Il oublie que mon père les a sauvés.

GODEFROI, *tâtant le front d'Adrien.*

O mon doux sauveur ! il est froid comme un glaçon !

SUZETTE, *se relevant à demi.*

Que veniez-vous faire ici ? C'est vous, c'est vous qui l'avez tué.

GODEFROI.

Je lui avois pourtant bien dit de se tranquilliser. (*Il le soulève.*) M. Adrien ! (*Il le laisse retomber.*)

SUZETTE.

Laissez-le donc. Vous allez l'achever, s'il n'est pas mort encore. O mon cher Adrien ! mon frère ! Où trouver à présent mon père et ma mère pour lui envoyer du secours ? (*Elle va vers plusieurs endroits du théâtre, incertaine de quel côté elle doit sortir. Elle sort enfin par une coulisse au-dessus de la ferme.*)

SCÈNE XIII.

ADRIEN, *toujours évanoui ;* GODEFROI, *appliquant son oreille au nez d'Adrien.*

GODEFROI.

NON, non, il n'est pas encore mort; il renifle. Oh! s'il étoit mort, j'irois me jeter dans le premier puits. (*Il lui crie dans l'oreille.*) Adrien! M. Adrien!.... Si je savois comment le faire revenir! (*Il lui souffle sur le visage.*) Bah! j'y perdrois mes poumons..... C'étoit bien bête aussi de ma part; mais c'est encore plus bête de la sienne. je lui disois de ne pas s'effrayer. Tous ces enfans de grands seigneurs sont comme des boules de savon qui crèvent de rien..... Adrien! M. Adrien! Il ne m'entend pas..... Ma femme est morte, et j'en ai eu bien du regret; mais mourir parce qu'un autre est mort, il n'y a pas de raison à cela. (*Il le secoue encore.*) Il ne revient pas cependant! (*Il tourne la vue de tous côtés.*) Ah bon! voici une fontaine! je vais y puiser de l'eau dans mon chapeau. Je lui ferai une aspersion qui le fera bien revenir. (*Il court à la fontaine. En même temps arrive d'un autre*

côté M. de Cressac, donnant le bras à sa femme, et tenant Julie par la main. Godefroi l'apperçoit, et, de frayeur, laisse tomber son chapeau plein d'eau. Il s'arrête un moment, confus et stupéfait; puis il court à toutes jambes vers l'autre côté de la colline, en s'écriant :) Ah! Dieu me pardonne! s'il va trouver son fils mort, me voilà à tous les diables.

SCÈNE XIV.

M. DE CRESSAC, madame DE CRESSAC, JULIE, ADRIEN, *toujours évanoui.*

M. DE CRESSAC.

MAIS c'est Godefroi, je pense? (*Il l'appelle.*) Godefroi, où vas-tu donc? où est Adrien?

mad. DE CRESSAC.

Il fuit! Qu'a-t-il fait de mon fils?

JULIE, *voyant un corps étendu à terre.*

Que vois-je? Qui est couché là? (*Elle se baisse pour le considérer; elle reconnoît Adrien, et se jette sur lui.*) Dieu! mon frère! Il est mort!

mad. DE CRESSAC.

Que dis-tu? (*Elle s'arrache* du bras du

M. de Cressac, et se précipite à corps perdu de l'autre côté.) Mon fils! Adrien!

M. DE CRESSAC.

Il manquoit encore quelque chose à notre malheur! (*Il tombe à genoux auprès d'Adrien et le soulève. Adrien fait un léger mouvement.*) Dieu soit loué! Il respire. Ma femme, ton fils a besoin de toi. Garde tes forces pour le secourir. Assieds-toi.

mad. DE CRESSAC, *avec un cri douloureux.*

Mon fils! mon fils! (*Elle tombe presque évanouie.*)

JULIE.

Ah! mon pauvre frère! que les flammes eussent plutôt tout dévoré! Réveille-toi, réveille-toi. (*Pendant ces paroles de Julie, M. de Cressac relève madame de Cressac sur son séant, et remet Adrien dans ses bras, en sorte que la tête de l'enfant porte sur le sein de sa mère, qui le couvre de baisers.*)

M. DE CRESSAC.

Ne perdons pas un moment. As-tu des sels sur toi?

mad. DE CRESSAC.

Je ne sais; je suis toute troublée. Après tant de frayeurs, une encore qui les surpasse

toutes ! Je donnerois tout ce qui nous reste pour quelques gouttes d'eau. (*M. de Cressac regarde autour de lui, apperçoit la fontaine, et y vole.*)

JULIE, *fouillant dans le tablier de sa mère.*

Maman, voici votre éther. (*Elle ouvre le flacon ; madame de Cressac le saisit avec transport, et le fait respirer à son fils.*)

JULIE.

Mon frère, reviens à toi, si tu ne veux pas que je meure à ton côté. Adrien ! mon cher Adrien ! (*Adrien paroît un peu se ranimer.*) Ciel ! il respire, il m'entend ! (*Elle court à son père.*) Venez, venez, mon papa. (*M. de Cressac revient, portant de l'eau dans le creux de sa main. Il y trempe le bout de son mouchoir, bassine le front et les tempes d'Adrien, puis lui jette quelques gouttes d'eau sur le visage du bout de ses doigts.*)

ADRIEN, *les yeux encore fermés, agite un peu ses bras, et pousse des soupirs à demi-étouffés.*

Hélas ! hélas ! mon papa.

mad. DE CRESSAC.

Mon cher Adrien !

ADRIEN, *comme dans un songe.*

Il est donc mort!

M. DE CRESSAC.

Il me croit mort! C'est cet imbécille de Godefroi qui l'aura effrayé.

JULIE, *avec transport.*

Ciel! il entr'ouvre les yeux.

mad. DE CRESSAC.

Mon fils! ne nous reconnois-tu pas?

M. DE CRESSAC.

Adrien! Adrien!

JULIE.

Mon frère! c'est moi.

ADRIEN, *comme s'il se réveilloit d'un profond sommeil, regarde en silence autour de lui.*

Suis-je vivant? Où suis-je? (*Il se relève tout-à-coup, et se jette au cou de sa mère.*) Maman!

M. DE CRESSAC.

Mon fils! tu vis encore!

ADRIEN *se retourne, et se jette dans les bras de son père.*

Et vous aussi, mon papa?

JULIE *l'embrasse suspendu comme il l'est au cou de son père.*

Mon Adrien, mon frère, je crois revivre commé toi.

ADRIEN.

O quelle joie, ma sœur, de te revoir! (*Il se tourne vers sa mère.*) Ah! maman! c'est votre douce voix qui m'a rendu la vie.

M. DE CRESSAC.

Je déplorois mon malheur! Je vois maintenant que je pouvois perdre bien plus encore que je n'ai perdu.

mad. DE CRESSAC.

N'y pensons plus, mon ami.

M. DE CRESSAC.

Je n'y pense que pour me réjouir. Je vous vois tous sauvés; je ne regrette rien.

JULIE.

Mais que t'est-il donc arrivé, mon frère?

ADRIEN.

C'est cet étourdi de Godefroi....

M. DE CRESSAC.

Ne l'ai-je pas dit?

ADRIEN.

Il me disoit que vous étiez ensevelis sous les flammes.

JULIE, *montrant la colline.*

Ah ! le voilà là-haut ! (*Tous le regardent; Godefroi retire sa tête qu'il avançoit entre les arbres.*)

SCÈNE XV.

M. DE CRESSAC, mad. DE CRESSAC, ADRIEN, JULIE, GODEFROI.

M. DE CRESSAC.

GODEFROI ! Godefroi ! Cet imbécille ! il craint sans doute.... Appelle-le toi-même, Adrien.

ADRIEN.

Godefroi, viens donc. Ne crains rien, je suis encore vivant.

GODEFROI, *du haut de la colline.*

Est-ce bien vrai, au moins ?

ADRIEN.

As-tu jamais entendu parler les morts ?

GODEFROI, *accourant à toutes jambes, puis s'arrêtant tout-à-coup.*

Vous n'allez pas me renvoyer, monsieur? sans quoi ce ne seroit pas la peine de m'avancer.

M. DE CRESSAC.

Vois, malheureux, l'effet de ta bêtise.

mad. DE CRESS

Tu as failli me tuer mon fils.

ADRIEN.

Pardonnez-lui, je vous prie.
sa faute.

GODEFROI.

Sûrement. Je lui disois de ne p
(*Adrien lui tend la main.*) Je
que vous ne m'en veuillez pas
je ne dirai plus une autre fois
sont morts, à moins de les avo
pieds sous terre.

SCÈNE XV

M. DE CRESSAC, madame DE
JULIE, ADRIEN, THOMA
SUZETTE, LUBIN.

THOMAS, *courar*

AH! le malheureux! Où est-

SUZETTE, *montrant* (

Tenez, mon père, le voil
épouvanté, se retire derrière
sac.)

THOMAS.

Que vois-je? (*Suzette et L*

vers Adrien, qui les présente à Julie. Jeanne se précipite sur la main de madame de Cressac, et la baise. Thomas se jette aux genoux de M. de Cressac, et les tient embrassés.)

M. DE CRESSAC, *relevant Thomas.*

Que fais-tu, mon ami ? A mes pieds ? Toi, mon sauveur, le sauveur de toute ma famille !

THOMAS.

Oui, monsieur, c'est une nouvelle grace que vous me faites après tant d'autres. J'ai pu vous prouver combien je suis reconnoissant de tous vos bienfaits.

M. DE CRESSAC.

Tu as fait pour moi plus que je n'ai fait, plus que je ne pourrai faire de toute ma vie.

THOMAS.

Que dites-vous ? C'est un service d'un moment. Et moi, il y a plus de huit ans que je vis heureux par vos bontés. Voyez ces champs, cette ferme, c'est de vous que je les tiens. Vous avez tout perdu, souffrez que je vous les rende. Je vivrai assez heureux du *souvenir de n'avoir* pas été ingrat envers *mon bienfaiteur.*

M. DE CRESSAC.

Eh bien ! mon ami, je les reprenc pour te donner des champs dix f vastes et plus fertiles. La cassette m'as sauvée contient la meilleure p ma fortune, et je te la dois. N'ay de logement à la ville, je vais habi terres, tu m'y suivras. Nous y vivr ensemble. Tes enfans seront les mie

ADRIEN.

Ah ! mon papa ! j'allois vous e Voici ma sœur de lait Suzette, voilà Si vous saviez toutes les amitiés qu'i faites ! Je serois peut-être mort au leurs secours.

mad. DE CRESSAC, *serrant la m Jeanne.*

Eh bien ! nous ne ferons tous qu mille heureuse de s'aimer.

JEANNE.

Venez en attendant prendre quel pos. Excusez-nous, si nous ne vous r pas comme nous l'aurions desiré.

THOMAS, *regardant du côté de la c*

Voici le chariot qui arrive, et d heureux qui le suivent. Permettez-v j'aille leur offrir quelque secours ?

M. DE CRESSAC.

! je vais avec toi les consoler. Je suis
ntéressé dans l'événement cruel qui
leurs peines. O jour que je croyois si
ureux ! tu me rends bien plus que tu
fais perdre. Pour quelques biens que
enlèves, tu me donnes une nouvelle
e, et des amis dignes de mon cœur.

LA PETITE FILLE TROMPÉE PAR SA SERVANTE.

Madame DE BLAMONT, AMÉLIE.

AMÉLIE.

MAMAN, voulez-vous me permettre d'aller trouver ce soir mon petit cousin Henri?

mad. DE BLAMONT.

Non, je ne le veux pas, Amélie.

AMÉLIE.

Et pourquoi donc, maman?

mad. DE BLAMONT.

Je n'ai pas besoin, je crois, de te dire mes raisons. Une petite fille doit toujours obéir à ses parens, sans se permettre de les questionner. Cependant, afin que tu sois bien persuadée que j'ai toujours un motif raisonnable, lorsque je te prescris ou que je te défends quelque chose, je vais te le dire. Ton cousin Henri n'a que de mauvais exemples à te donner, et je craindrois, si tu le voyois trop souvent, de te voir prendre sa légèreté et son indiscrétion.

AMÉLIE.

Mais, maman....

mad. DE BLAMONT.

Point de réplique, je te prie. Tu sais qu'il faut suivre exactement mes ordres.

Amélie se retira un peu à l'écart pour cacher les larmes qui rouloient dans ses yeux. Puis, sa mère étant sortie, elle alla s'asseoir dans un coin, et s'abandonna à sa tristesse.

Dans cet intervalle, Nanette, nouvellement au service de madame de Blamont, entra dans la chambre. Comment! mademoiselle Amélie, lui dit-elle, je crois que vous pleurez? Qu'avez-vous donc? Ne pourrois-je savoir ce qui vous afflige?

AMÉLIE.

Laissez-moi; Nanette, vous ne pouvez rien pour me consoler.

NANETTE.

Et pourquoi ne le pourrois-je pas? Mademoiselle Sophie, dont je servois les parens, venoit toujours me chercher, lorsqu'elle avoit quelque peine. Ma chère Nanette, me disoit-elle, tu vois ce qui m'arrive. Dis-moi ce que je dois faire; et j'avois toujours un bon conseil à lui donner.

AMÉLIE.

Moi, je n'ai pas besoin de vos conseils. Je vous dis encore un coup que vous n'avez rien à faire pour moi.

NANETTE.

Accordez-moi au moins la permission d'aller chercher madame votre mère. Elle sera peut-être plus heureuse à vous consoler. Je n'aime pas à voir une aussi jolie demoiselle que vous dans le chagrin.

AMÉLIE.

Oh ! oui, maman, maman !

NANETTE.

Je n'ose croire que ce soit elle qui vous ait affligée.

AMÉLIE.

Et qui seroit-ce donc ?

NANETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé. Il me semble que vous êtes assez raisonnable pour que votre maman n'ait rien à vous refuser. Ah ! si j'avois une fille aussi bien née que vous, je voudrois la laisser se conduire elle-même ! Mais votre maman aime à commander ; et pour un caprice, elle s'opposeroit à vos desirs les plus innocens. Comment peut-on avoir une enfant aussi aimable, et se faire

un jeu de la contrarier ? Je ne puis vous dire ce que je souffre de vous voir dans cet état.

AMÉLIE, *recommençant à pleurer.*

Ah ! je crois que j'en mourrai de chagrin.

NANETTE.

En vérité, je le crains aussi. Comme vos yeux sont rouges et enflés ! C'est être bien cruelle pour vous-même, de ne pas vouloir que les personnes qui vous sont sincèrement attachées, cherchent à vous donner quelque soulagement. Ah ! si mademoiselle Sophie avoit eu la moitié de vos peines, elle n'auroit pas manqué de m'ouvrir son cœur.

AMÉLIE.

Je n'oserois jamais vous dire les miennes.

NANETTE.

Ce n'est pas que, par rapport à moi, je me soucie beaucoup de les savoir...... Oh ! c'est peut-être que votre maman vous fait rester à la maison, tandis qu'elle va à la foire ?

AMÉLIE.

Non ; elle m'a bien promis de ne pas y aller sans moi.

NANETTE.

Mais qu'est-ce donc ? votre tristesse sem-

ble augmenter. Voulez-vous que j'aille chercher votre petit cousin ? Vous jouerez avec lui pour vous distraire.

AMÉLIE, *en soupirant.*

Ah ! je n'aurai plus ce plaisir !

NANETTE.

Il n'est pas bien difficile de vous le procurer. Une jeune demoiselle doit avoir quelque société. Votre maman n'a pas envie de faire de vous une religieuse.

AMÉLIE.

Il m'est défendu de le voir.

NANETTE.

De le voir ? Je ne sais pas à quoi pense votre maman. Celle de mademoiselle Sophie faisoit tout de même. Elle ne vouloit pas qu'elle eût la moindre liaison avec le petit Sergy. Mais comme nous savions l'attraper !

AMÉLIE.

Et comment donc ?

NANETTE.

Nous attendions le moment où elle alloit rendre des visites. Alors mademoiselle Sophie alloit trouver le petit Sergy, ou le petit Sergy venoit la trouver.

AMÉLIE.

Et sa maman ne s'en appercevoit pas?

NANETTE.

C'étoit moi qui étois chargée d'y veiller.

AMÉLIE.

Mais si j'allois chez mon petit cousin, et que maman vînt à demander: Où est Amélie?

NANETTE.

Je lui dirois que vous êtes toute seule au bout du jardin; ou bien, s'il étoit un peu tard, je lui dirois que vous êtes allée vous mettre au lit, que vous dormez d'un bon sommeil, et tout de suite je courrois vous chercher.

AMÉLIE.

Ah! si je croyois que maman n'en sût rien.

NANETTE.

Fiez-vous-en à moi. Elle ne s'en doutera jamais. Voulez-vous m'en croire? Allez passer la soirée chez votre petit cousin; ne vous inquiétez pas du reste.

AMÉLIE.

J'aurois envie de l'essayer une fois. Mais vous m'assurez au moins que maman.....

NANETTE.

Allez, n'ayez pas peur.

Amélie alla effectivement tro
petit cousin. Sa maman rentra quel
après, et demanda où elle étoit. N
pondit qu'elle s'étoit ennuyée d'êt
qu'elle avoit soupé de bon appétit,
étoit allée se coucher. Amélie tro
sieurs fois, de cette manière, sa cr
man. Ah ! c'étoit bien plutôt el
qu'elle trompoit, en agissant ain
ravant elle étoit toujours gaie : elle
plaisir à rester auprès de sa mèr
couroit avec joie à sa rencontre, l
en avoit été séparée un moment.
devenue sa gaîté ? Elle se disoit sa
Mon Dieu ! si maman savoit où je s
Elle trembloit, lorsqu'elle entendoi
Si elle lui voyoit un peu de tristess
perdue ! s'écrioit-elle ; maman a
que je lui ai désobéi. Ce n'étoit pas
tout son malheur. L'artificieuse N
disoit souvent combien mademoisel
avoit été généreuse envers elle, co
fois elle lui avoit donné du sucre e
avec quelle confiance elle lui aba
les clefs de la cave et du buffet !
piqua de mériter, de la part de Na
mêmes éloges de confiance et de g

le déroboit à sa maman du sucre et du é pour Nanette, et trouvoit le moyen lui procurer les clefs de la cave et du ffet.

Quelquefois cependant elle entendoit les roches de sa conscience. Je fais mal, se oit-elle, et mes tromperies seront tôt ou d découvertes. Je perdrai l'amitié de ma-n. Elle alloit trouver Nanette, et lui pro-toit qu'elle ne lui donneroit plus rien. us en êtes bien la maîtresse, mademoi-le, lui répondoit Nanette; mais, prenez-y de, vous aurez peut-être sujet de vous repentir. Laissez revenir votre maman, lui dirai avec quelle obéissance vous avez ivi ses ordres.

Amélie pleuroit, et puis elle faisoit tout qu'il plaisoit à Nanette de lui commander. paravant, c'étoit Nanette qui obéissoit Amélie; c'étoit aujourd'hui Amélie qui éissoit à Nanette. Elle en essuyoit toute èce de malhonnêtetés, et elle n'avoit rsonne à qui elle pût s'en plaindre.

Cette méchante fille vint un jour lui dire: faut que vous sachiez que j'ai envie de ìter du pâté qu'on a serré hier dans le ffet. Outre cela, il me faut une bouteille

de vin. C'est à vous d'aller chercher les clefs dans le tiroir de votre maman.

AMÉLIE.

Mais, ma chère Nanette.....

NANETTE.

Il est bien question de ma chère Nanette! Songez plutôt à ce que je vous demande.

AMÉLIE.

Mais maman nous verra ; et si elle ne nous voit pas, Dieu nous voit, et il nous punira.

NANETTE.

Et ne vous a-t-il pas vue toutes les fois que vous êtes allée chez votre cousin? Je ne me suis cependant pas apperçue qu'il vous ait punie.

Amélie avoit reçu de sa mère de bons principes de religion. Elle étoit fortement persuadée que Dieu a toujours l'œil ouvert sur nous ; qu'il récompense nos bonnes actions, et qu'il ne nous a interdit le mal, que parce qu'il nous est préjudiciable. C'étoit par pure légèreté qu'elle étoit allée chez son cousin, malgré les défenses de sa maman. Mais il arrive toujours, lorsqu'on s'est laissé *aller à une* faute, de tomber tout de suite *dans une* autre. Elle se voyoit alors dans la

nécessité de faire tout le mal que sa servante lui ordonnoit, dans la crainte d'en être trahie. On se figure aisément combien elle avoit à souffrir de sa part.

Elle se retira dans sa chambre, pour avoir la liberté de pleurer tout à son aise. Mon Dieu, s'écrioit-elle en sanglotant, combien on est à plaindre, lorsqu'on t'a désobéi ! Malheureuse enfant que je suis ! me voilà l'esclave de ma servante ! Je ne peux plus faire ce que tu me demandes, et je suis forcée de faire ce qu'une méchante fille ordonne de moi. Il faut que je sois une menteuse, une voleuse, une hypocrite. Prends pitié de moi, grand Dieu ! et délivre-moi !

Elle cacha dans ses deux mains son visage inondé de larmes, et elle se mit à réfléchir sur le parti qu'elle avoit à prendre. Enfin, elle se leva tout d'un coup en s'écriant : Oui, j'y suis résolue. Et quand maman devroit me chasser un mois entier d'auprès d'elle ; quand elle devroit..... Mais non, elle se laissera enfin attendrir, elle m'appellera encore sa chère Amélie. J'ai confiance en sa bonté. Mais comme il va m'en coûter ! Comment soutenir ses regards et ses reproches ? N'importe, je vais lui tout avouer.

Elle s'élance aussi-tôt hors de sa ch
bre ; et appercevant sa mère qui se pro
noit toute seule dans le jardin, elle vole
elle, se jette dans ses bras, l'embrasse ét
tement, et couvre de larmes ses joues et
sein. La confusion et le trouble l'em
choient de parler.

mad. DE BLAMONT.

Qu'as-tu donc, ma chère Amélie ?

AMÉLIE.

Ah ! maman.

mad. DE BLAMONT.

Que veulent dire ces larmes ?

AMÉLIE.

Ma chère maman !

mad. DE BLAMONT.

Parle-moi donc, ma fille. D'où te vi
cette agitation ?

AMÉLIE.

Ah ! si je croyois que vous pussiez
pardonner !

mad. DE BLAMONT.

Je te pardonne, puisque ton repentir
roît si vif et si sincère.

AMÉLIE.

Ma chère maman, j'ai été une fille d

béissante. Je suis allée plusieurs fois, malgré vos défenses, chez mon cousin Henri.

mad. DE BLAMONT.

Est-il possible, mon Amélie? toi qui craignois tant autrefois de me déplaire!

AMÉLIE.

Ah! je ne suis plus votre Amélie! si vous saviez tout!

mad. DE BLAMONT.

Tu m'inquiètes. Achève ta confidence. Il faut que tu aies été trompée. Tu ne m'avois pas donné jusqu'à présent de mécontentement.

AMÉLIE.

Oui, maman, j'ai été trompée. C'est Nanette, Nanette.....

mad. DE BLAMONT.

Quoi! c'est elle?

AMÉLIE.

Oui, maman. Et pour qu'elle ne vous en dît rien, je vous ai souvent dérobé les clefs de la cave et du buffet. Je vous ai volé pour elle je ne sais combien de sucre et de café.

mad. DE BLAMONT.

Malheureuse mère que je suis! C'est de la part de *ma fille* que j'ai essuyé ces horreurs! *Laissez-moi*, indigne enfant. J'ai besoin

d'aller consulter votre père, pour concerter avec lui la conduite que nous devons tenir envers vous.

AMÉLIE.

Non, maman, je ne veux pas vous quitter. Il faut d'abord me punir, mais promettez-moi de me rendre un jour votre amitié.

mad. DE BLAMONT.

Ah! malheureuse enfant, tu seras assez punie!

Madame de Blamont s'éloigna à ces mots, et elle laissa Amélie toute désolée sur un banc de gazon. Elle alla trouver M. de Blamont; et ils cherchèrent ensemble les moyens de sauver leur enfant de sa perte.

On fit bientôt après appeler Nanette. Après l'avoir accablée des plus sévères reproches, M. de Blamont lui ordonna de sortir sur-le-champ de sa maison. Elle eut beau pleurer et prier qu'on la traitât avec moins de rigueur; elle eut beau promettre qu'il ne lui arriveroit plus rien de semblable à l'avenir, M. de Blamont fut inexorable. Vous savez, lui répondit-il, avec quelle douceur je vous ai traitée, et quelle indulgence j'ai eue pour vos défauts. Je croyois vous engager, par mes bontés, à répondre aux soins

que je prends de l'éducation de mon enfant; et c'est vous qui l'avez portée à la désobéissance et au vol. Vous êtes un monstre à mes yeux. Sortez de ma présence, et songez à vous corriger, si vous ne voulez pas tomber entre les mains d'un juge plus terrible.

Ce fut ensuite le tour d'Amélie. Elle comparut devant ses parens dans un état digne de compassion. Ses yeux étoient enflés de larmes ; tous les traits de son visage étoient bouleversés. Une pâleur effrayante couvroit ses joues ; et tout son corps frissonnoit d'un tremblement pareil aux convulsions de la fièvre. Hors d'état de proférer une parole, elle attendoit dans un morne silence la sentence de son père.

Vous avez, lui dit-il d'une voix sévère, vous avez trompé, vous avez offensé vos parens. Qui vous a portée à en croire une fille scélérate plutôt que votre mère, qui vous aime si tendrement, et qui ne desire rien tant au monde que de vous rendre heureuse ? Si je vous punissois avec l'indignation que vous m'inspirez, si je vous chassois pour jamais de ma vue, ainsi que la complice *de vos fautes*, qui pourroit m'accuser *d'injustice ?*

AMÉLIE.

Ah ! mon papa, vous ne pouvez jamais être injuste envers moi. Punissez-moi avec toute la rigueur que vous jugerez nécessaire, je supporterai tout. Mais commencez par me prendre encore dans vos bras ; nommez-moi encore votre Amélie.

M. DE BLAMONT.

Je ne saurois si-tôt vous embrasser. Je veux bien ne pas vous châtier, en faveur de l'aveu que vous avez fait de vous-même ; mais je ne vous nommerai mon Amélie que lorsque vous l'aurez mérité par un long repentir. Faites bien attention à votre conduite. Les punitions suivent toujours les fautes, et c'est vous-même qui vous serez punie.

Amélie ne comprenoit pas bien encore ce que son père avoit entendu par ces dernières paroles. Elle ne s'étoit pas attendue à un traitement si doux. Elle alla donc vers ses parens avec un cœur brisé. Elle baisa leurs mains, et leur promit de nouveau la soumission la plus aveugle.

Elle tint en effet la parole qu'elle avoit donnée. Mais, hélas ! les punitions suivirent bientôt, comme son père le lui avoit an-

noncé. La méchante Nanette répandit sur son compte les propos les plus injurieux. Elle racontoit tout ce qui s'étoit passé entre elle et Amélie, et elle y ajoutoit mille horribles mensonges. Elle disoit qu'Amélie, par de basses prières, et à force de dons volés à ses parens, avoit travaillé si longtemps à la corrompre, qu'elle s'étoit enfin laissé engager à lui ménager des entrevues secrètes avec son cousin Henri; qu'ils se voyoient tous les soirs à l'insu de leurs parens, et qu'Amélie étoit souvent rentrée fort tard au logis. Elle racontoit cela avec des détails si affreux, que tout le monde prit les idées les plus désavantageuses d'Amélie.

Il lui fallut essuyer, à ce sujet, les plus cruelles mortifications. Lorsqu'elle entroit dans une société de ses petites amies, elle les voyoit toutes se chuchoter quelque chose à l'oreille, la regarder d'un air de mépris, et avec un sourire insultant. Si elle restoit un peu tard dans une société, on disoit : Apparemment qu'elle attend ici l'heure de son rendez vous. Avoit-elle un ruban à la *mode, ou un ajustement* de bon goût, on *disoit: Lorsqu'on* sait se procurer les clefs

de sa maman, on est en état d'acheter tout ce qu'on veut. Enfin, au moindre différend qu'elle avoit avec une de ses compagnes : Taisez-vous, mademoiselle, lui disoit-on, c'est le souvenir de votre cousin Henri qui trouble vos idées.

Ces reproches étoient autant de traits aigus qui déchiroient le cœur d'Amélie. Souvent, lorsqu'elle étoit trop accablée de sa douleur, elle se jetoit dans les bras de sa maman, pour y chercher quelque consolation. Sa mère lui répondoit ordinairement : Souffre avec patience, ma chère fille, ce que ton imprudence t'a mérité. Prie Dieu d'oublier ta faute, et d'abréger le temps de tes mortifications. Ces épreuves te serviront pour le reste de ta vie, si tu sais en profiter. Dieu a dit aux enfans : Honorez votre père et votre mère ; et soyez soumis en tout à leurs volontés. Ce commandement est pour leur bonheur. Pauvres enfans ! vous ne connoissez pas encore le monde. Vous ne prévoyez pas les suites que vos actions peuvent entraîner. Dieu a remis le soin de vous conduire à vos parens, qui vous chérissent comme *eux-mêmes*, et qui ont plus d'expérience et *de réflexion* pour écarter de vous tout ce qui

vous seroit dangereux. Tu n'as voulu rien croire de cela. Tu éprouves aujourd'hui avec quelle sagesse Dieu a ordonné aux enfans la soumission envers leurs parens, puisque tu as eu tant à souffrir de ta désobéissance. Ma chère Amélie, que ton malheur serve à ton instruction. Il en est de même de tous les commandemens de Dieu. Dieu ne nous prescrit que ce qui nous est avantageux; il ne nous défend que ce qui nous est nuisible. Nous nous préjudicions donc à nous-mêmes, toutes les fois que nous faisons le mal. Tu te trouveras souvent dans des circonstances où il ne te sera pas possible de prévoir combien le vice te nuira, ou combien la vertu te sera utile. Rappelle-toi alors combien tu as souffert par un seul manquement, et règle toutes les actions de ta vie sur ce principe infaillible :

Tout ce qu'on fait contre la vertu, on le fait contre son bonheur.

Amélie suivit religieusement les sages conseils de sa mère. Plus elle eut à souffrir encore des suites de son imprudence, plus elle devint réservée et attentive sur elle-même. Elle profita si bien de cette disgrace, que, par la sagesse de sa conduite, elle ferma

la bouche à tous ses calomniateurs, et s'acquit le nom glorieux de l'irréprochable Amélie.

LA PETITE BABILLARDE.

LÉONOR étoit une petite fille pleine d'esprit et de vivacité. A l'âge de six ans, elle manioit déjà l'aiguille et les ciseaux avec beaucoup d'adresse, et toutes les jarretières de ses parens étoient de sa façon. Elle savoit aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentoit. Les lettres de son écriture étoient bien formées. Elle n'en mettoit point de grandes, de moyennes et de petites dans le même mot, les unes penchées en avant, les autres en arrière; et ses lignes n'alloient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas, ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étoient pas moins contens de son obéissance, que ses maîtres ne l'étoient de son application. Elle vivoit dans la plus

douce union avec ses sœurs, traitoit les domestiques avec affabilité, et ses compagnes avec toutes sortes d'égards et de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens, tous les étrangers qui venoient, pour la première fois, dans la maison, en paroissoient également enchantés.

Qui croiroit qu'avec tant de qualités, de talens et de gentillesse, on pût avoir le malheur de se rendre insupportable? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta, vint à bout de détruire l'effet de tous ces agrémens; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les graces de son esprit et la bonté de son cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'univers. Lorsque, par exemple, elle prenoit le matin son ouvrage, il falloit d'abord qu'elle dît : Oho! il est bien temps de se mettre en besogne. Que diroit maman si elle me trouvoit les bras croisés? O mon Dieu! le grand morceau que j'ai à coudre! Mais, Dieu merci, je ne suis pas manchotte, et je saurai bien en venir à bout. Ah! voilà l'horloge qui sonne. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf heures. J'ai encore deux heures jusqu'à

l'heure de mon clavecin. En deux heures peut expédier bien du travail. Maman, récompense, me donnera des bonbons. Qu plaisir j'aurai à les croquer ! Je n'aime ri tant que les pralines. Ce n'est pas que l dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon pa m'en donna l'autre jour ; mais je crois q les pralines valent encore mieux, à moi que ce ne soit les dragées. Ah ! si Doroth venoit aujourd'hui ! je lui ferois voir ma be garniture. Elle est assez drôle, cette peti Dorothée ; mais elle aime trop à parler, o n'a pas le temps de glisser un mot avec ell Où est donc mon dé ? Ma sœur, n'as-tu p vu mon dé ? Il faut que Justine l'ait empor avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres, cet étourdie ! Sans dé on ne peut pas travaille le cul de l'aiguille vous entre dans le doig Le doigt vous saigne, cela fait grand ma et puis votre ouvrage est tout sali. Justin Justine, où es-tu donc ? N'as-tu pas vu mo dé ? Mais non, le voilà tout embarlificot dans mon écheveau.

C'est ainsi que la petite créature dégoisoi impitoyablement toute la journée. Quan son père et sa mère s'entretenoient ensembl *de choses* intéressantes, elle venoit étourdi

ment se jeter au travers de leurs discours. Souvent à dîner, elle en étoit encore à sa soupe, lorsque les autres avoient presque fini leur repas. Elle oublioit le boire et le manger, pour se livrer à son bavardage.

Son papa la reprenoit plusieurs fois le jour de ce défaut; les avis et les reproches étoient également inutiles. Les humiliations ne réussissoient pas mieux. Comme personne ne pouvoit s'entendre auprès d'elle, on l'envoyoit toute seule dans sa chambre. Aux repas, on prit le parti de la mettre séparément à une petite table, aussi loin qu'il étoit possible de la grande. Léonor étoit affligée, mais elle ne se corrigeoit pas. Elle avoit toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même, quand sa langue ne pouvoit s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette, elle auroit lié conversation avec sa fourchette et son couteau.

Que gagnoit-elle donc à suivre cette malheureuse habitude? Vous le voyez, mes chers amis, rien que des mortifications et de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à souffrir.

Ses parens étoient invités par un de leurs

amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne. C'étoit dans l'automne. Le temps étoit superbe ; et il n'est guère possible de se représenter l'abondance qu'il y avoit cette année de pommes, de poires, de pêches et de raisins.

Léonor s'étoit figuré qu'elle accompagneroit ses parens. Elle fut bien surprise, lorsque son père ordonnant à ses petites sœurs Julie et Cécile de se préparer, lui annonça que pour elle, il falloit qu'elle restât à la maison. Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère. Ah ! ma chère maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colère contre moi ? Ton papa, lui répondit sa maman, n'est pas en colère, mais il est impossible de tenir à ta société ! Tu troublerois tous nos plaisirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais ? reprit Léonor. Ce défaut, lui répliqua sa mère, seroit aussi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne, et ne pas couper sans cesse la parole à tes parens et à des personnes plus âgées et plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe

par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose utile à ton instruction, il faut le demander nettement et en peu de mots; et si tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même, si tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor, au défaut de raisons, n'auroit pas manqué de paroles pour se justifier; mais elle entendit son papa qui appeloit sa femme, et Julie, et Cécile. La voiture étoit déjà prête.

Léonor les vit partir en soupirant; et son œil plein de larmes, suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus, elle alla s'asseoir dans un coin, et passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue, s'écrioit-elle! C'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va, je prendrai garde que tu ne dises plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après ses parens revinrent. Ses sœurs rapportèrent des corbeilles pleines de noix et de raisins. Comme elles avoient le cœur excellent, elles se firent un plaisir de partager avec Léonor; mais Léonor étoit si rassasiée par sa tristesse, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à son papa, et lui dit: Ah! mon papa, pardonnez-moi de vous

avoir mis dans la nécessité de me punir. Nous en avons trop souffert l'un et l'autre ! Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embrassa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de se mettre à table avec les autres. Elle parla très-peu, et tout ce qu'elle dit fut plein de grace et de modestie. Il est vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir sa langue, qui d'impatience et de démangeaison, rouloit çà et là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, et moins encore les jours suivans. Peu à peu elle est parvenue à se défaire entièrement de son insupportable babil ; et on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble et l'ennui.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Madame DE CELLIÈRES, HENRIETTE sa fille.

HENRIETTE.

NON, maman, j'aimerois mieux achever cette bourse.

mad. DE CELLIÈRES.

Mais, ma fille, Caroline seroit certainement plus flattée de recevoir le sac à ouvrage. Tu sais combien le tien lui a paru joli? et celui-là est sur le même modèle.

HENRIETTE.

Malgré cela, maman, je suis sûre que la bourse lui fera encore plus de plaisir.

mad. DE CELLIÈRES.

A la bonne heure; mais sera-t-elle achevée? Il faut bien des tours encore pour la finir, au lieu qu'il n'y a plus rien à faire au sac à ouvrage, que d'y passer des rubans. Tu ne voudrois pas manquer d'apporter à ta cousine un petit présent au jour de sa fête?

HENRIETTE.

Oh ! pour cela non. Mais vous verrez, maman, la bourse sera bientôt achevée.

mad. DE CELLIÈRES.

Fais bien tes réflexions. Ton père doit partir à quatre heures précises ; et celle qui n'aura pas achevé son ouvrage, n'ira pas avec lui.

HENRIETTE.

C'est à cinq heures, maman, et non à quatre.

mad. DE CELLIÈRES.

Henriette, Henriette, ne te corrigeras-tu jamais de ce vilain défaut, de vouloir toujours savoir les choses tout autrement qu'on ne te les a dites ?

HENRIETTE.

Mais, maman, quand je suis sûre que mon papa ne doit partir qu'à cinq heures ?

mad. DE CELLIÈRES.

Eh bien ! nous verrons qui aura le mieux entendu. Je te conseille toujours, en amie, de te tenir prête pour l'heure que je te dis.

HENRIETTE.

Oh ! je le serois même pour ce temps-là. Tenez, voyez-vous, c'est presque fini. J'a-

vancerois encore d'un quart-d'heure, si j'allois travailler là-bas sous le berceau.

mad. DE CELLIÈRES.

Et pourquoi donc?

HENRIETTE.

C'est que j'y verrois beaucoup mieux.

mad. DE CELLIÈRES.

Mais c'est du temps que tu vas perdre à aller et à revenir.

HENRIETTE.

Oh! ne craignez pas, je le regagnerai. La besogne en ira cent fois plus vîte.

mad. DE CELLIÈRES.

Comme tu voudras, ma fille; mais souviens-toi que je t'ai avertie de ce qui peut t'arriver.

HENRIETTE.

Soyez tranquille, maman, je réponds de tout. Je vais courir à toutes jambes.

Elle y courut en effet, et si vîte qu'elle arriva tout essoufflée. Il lui fallut près d'un demi-quart-d'heure pour reprendre haleine. Ses mains étoient toutes tremblantes de l'agitation de sa course; et son aiguille enfiloit une maille pour une autre. Enfin, elle acheva de se remettre; et il faut convenir qu'elle poussa vigoureusement son travail.

Cependant, malgré toute sa diligence, il sembloit s'étendre et s'alonger sous ses doigts. Sa mère, qui craignoit toujours pour elle, vint la trouver.

mad. DE CELLIÈRES.

Eh bien ! Henriette, où en sommes-nous? As-tu achevé?

HENRIETTE.

Non, pas encore, maman. Aussi n'est-il pas cinq heures.

mad. DE CELLIÈRES.

Tu as raison ; mais il en est quatre. L'horloge vient de sonner.

HENRIETTE.

Elle n'a pas sonné, maman. Je le sais bien, moi qui écoutois.

mad. DE CELLIÈRES.

Je ne sais donc pourquoi je l'ai entendue, moi. Ton père va partir.

HENRIETTE.

Oh que non ! maman ; cela ne se peut pas.

mad. DE CELLIÈRES.

Cependant on a mis les chevaux ; et voilà tes frères et tes sœurs qui sont tous prêts.

HENRIETTE.

O mon Dieu ! que me dites-vous?

FRÉDÉRIC, *qui s'avance.*

Eh bien! Henriette, où es-tu donc? On n'attend plus que toi.

HENRIETTE.

Un moment! un moment!

FRÉDÉRIC.

Quatre heures sont déjà sonnées; et tu sais que mon papa nous a dit à dîner qu'il partiroit à la minute précise, parce qu'à cinq heures et demie il a ici un rendez-vous.

mad. DE CELLIÈRES.

Eh bien! ma fille, que t'avois-je dit?

HENRIETTE.

Mais, maman.....

AMÉDÉE, VICTOIRE, ADÉLAÏDE, *accourent tous à la fois en criant:*

Henriette! Henriette! Henriette!

HENRIETTE, *d'un ton d'impatience.*

Doucement donc, enfans.

FRÉDÉRIC.

Comment! est-ce que tu n'as pas achevé ta bourse? Tiens, vois le joli petit paysage que je vais porter à ma cousine.

AMÉDÉE.

Et moi, ce bouquet de fleurs de mon *jardin.*

VICTOIRE.

Et moi, ces nœuds de rubans.

ADÉLAÏDE.

Et moi, ces jarretières que je lui ai tricotées. Allons, allons, voici mon papa.

M. DE CELLIÈRES.

Henriette, nous partons. Tu sais que jamais je ne me fais attendre, mais aussi que jamais je n'attends personne. Si tu es prête, suis-moi; si tu ne l'es pas, tu n'as qu'à rester.

HENRIETTE.

Ma bourse n'est pas encore finie. Il ne s'en faut que de quatre ou cinq tours.

M. DE CELLIÈRES, *faisant signe aux autres enfans de le suivre.*

Adieu, ma fille. Je me charge de tes complimens pour Caroline. (*Il sort avec Frédéric, Amédée, Victoire et Adélaïde.*)

HENRIETTE, *à sa mère, en pleurant.*

Les voilà partis! Il faut que je reste à me désoler à la maison, moi qui attendois une si grande joie de cette soirée! Ma cousine va recevoir un cadeau de chacun de mes frères et de mes sœurs: et moi, qui suis l'aînée, je ne suis pas de la fête! Que pensera-t-elle de moi?

mad. DE CELLIÈRES.

En effet, c'est fort malheureux, d'autant us qu'il ne tenoit qu'à toi d'éviter cette isgrace. Je t'avois avertie encore assez à pro›s. Si, au lieu de t'obstiner à finir ta bourse, ı avois passé des rubans au sac à ouvrage, tu n'avois pas perdu de temps à courir ici; tu n'avois pas étourdiment fourré dans ta ·te que ton père ne devoit partir qu'à cinq ›ures, voilà un chagrin amer que tu te se›is épargné. Le malheur est venu; il ne te ›ste plus qu'à le supporter avec courage.

HENRIETTE.

Mon oncle et ma tante, que diront-ils? ı vont croire que je suis en pénitence, ou ıe je n'aime pas ma cousine.

mad. DE CELLIÈRES.

Tu conviendras qu'ils seroient fondés à le ›upçonner.

HENRIETTE.

Ah! maman, au lieu de me donner des ›nsolations, vous augmentez encore ma ›ne.

mad. DE CELLIÈRES.

Non, ma fille, j'en souffre autant que toi: je puis la finir, si tu veux.

HENRIETTE.

O maman! que vous êtes bonne! Oui, oui, je vais achever ma bourse, et puis nous irons nous deux la porter. Mon oncle, ma tante et ma petite cousine vont être bien agréablement surpris. Ils verront que ce n'est pas ma faute. Voulez-vous que j'envoie chercher une voiture? Je finirai en attendant.

mad. DE CELLIÈRES.

Non, ma fille, ce seroit désobéir à ton père, et te dérober à toi-même le fruit d'une importante leçon. Tu n'iras point d'aujourd'hui chez ta cousine; mais tu peux te rendre encore aussi heureuse que tu l'aurois été par ta visite. J'en ai un moyen sûr à te proposer.

HENRIETTE.

Et quel est-il, maman, je vous prie?

mad. DE CELLIÈRES.

C'est de bien prendre dès ce moment, sur toi-même, de ne plus arranger tout ce qu'on te dit au gré de ta fantaisie; de te défaire, sur-tout, de cette manie insupportable de contredire sans cesse, en opposant tes folles idées aux conseils des personnes plus sages et plus expérimentées que toi. Je te connois

assez de courage pour prendre un parti ferme, et le soutenir.

HENRIETTE.

Oh! oui, maman, je le veux, je le veux.

mad. DE CELLIÈRES.

Je n'en attendois pas moins de la force de ton caractère. Eh bien! si je te vois persister le reste de la semaine dans ta courageuse résolution, nous irons dimanche prochain chez ta cousine. Nous lui porterons la bourse, et de plus, le sac à ouvrage, pour la dédommager. Elle croira que nous n'avons retardé de quelques jours, que pour lui faire un cadeau plus digne d'elle, et de notre propre générosité.

HENRIETTE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! ma chère maman, que je vous embrasse! Vous me rendez le calme et la joie.

mad. DE CELLIÈRES.

Je les sens aussi rentrer dans mon ame. Tu viens de fonder peut-être en ce moment le bonheur de toute ta vie.

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.
HÉLÈNE, sa fille.
ALBERT, son fils.
JULES, voisin d'Albert.
AUGUSTE, ami de Jules.
RAOUL, VICTOR, CARAFFA, } jeunes Joueurs.

La scène se passe dans un jardin commun aux appartemens de M. de Floris et du père de Jules.

LES JOUEURS,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Que vas-tu donc faire chez Albert?

JULES.

Il faut que je lui parle. Tu le connois aussi, toi?

AUGUSTE.

Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

JULES.

Je le vois plus souvent depuis que mon père a loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

AUGUSTE.

Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paroît. Je te vois toujours faufilé avec de jeunes gens, tels que Raoul et Victor, dont je n'attends rien de bon.

JULES.

Tu ne les connois que trop bien ! Plût à Dieu que je ne les eusse jamais connus !

AUGUSTE.

Que me dis-tu, mon ami ? Mais il est encore temps de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

JULES.

Ah ! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirois-tu, si je te confiois mon embarras ?

AUGUSTE.

Nous sommes amis depuis l'enfance, et tu crains de m'ouvrir ton cœur ?

JULES.

O mon cher Auguste ! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

AUGUSTE.

Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami?

JULES.

Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il y avoit à déjeûner, du vin de Champagne et des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois; on m'a fait jouer, et ils m'ont gagné tout mon argent.

AUGUSTE.

Te voilà bien puni d'aller boire et jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, et ta perte sera un gain pour toi.

JULES.

Oh! ce n'est pas tout. Ecoute-moi seulement, et ne me chasse pas de ton cœur. Comme je n'avois plus d'argent, et que je croyois toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche, et tout ce que je pouvois avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paie pas aujour-

d'hui, il doit venir demain trouver mon papa, et tu connois sa sévérité.

AUGUSTE.

Je ne vois qu'un parti à prendre ; c'est de lui avouer ta faute, et de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te feroit grace, en voyant ton repentir.

JULES.

Jamais, jamais. Tu ne sais pas ce que j'aurois à craindre de sa première fureur.

AUGUSTE.

Mais que veux-tu donc faire ?

JULES.

Je n'ose te le dire.

AUGUSTE.

Voyons toujours.

JULES.

J'ai découvert ma peine à Raoul et à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueroient pas de m'arriver, si mon papa savoit ma perte ; et nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

AUGUSTE.

Cela doit être bien imaginé.

JULES.

Ce n'est pas certainement ce qu'il y auroit de mieux à faire. Mais que veux-tu ? Je leur

ai déjà fait lier connoissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui; je lui ai vu une bourse toute pleine d'écus.

AUGUSTE.

Eh bien ! est-ce que vous prétendez le voler ?

JULES.

Dieu m'en préserve. Ils veulent seulement lui faire ce qu'ils m'ont fait : ensuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

AUGUSTE.

Comment ? Pour sortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang froid ton ami à dépouiller ? Et d'où savez-vous, vous autres, que vous serez les plus heureux ? Ne t'exposes-tu pas à perdre encore davantage ?

JULES.

Oh ! que non. J'ai vu qu'il jouoit sans malice.

AUGUSTE.

Est-ce que tu joues en aigrefin, toi.

JULES.

Que veux-tu dire ? Je joue en garçon d'honneur.

AUGUSTE.

Voilà pourquoi tu as perdu. Et si, coı je l'espère, tu joues toujours de mé es-tu sûr de gagner ?

JULES.

Je ne sais comment cela doit arri mais Raoul m'a bien assuré qu'ils av de petites adresses particulières ; et ceux qui ne les entendent pas, per toujours avec eux.

AUGUSTE.

Des adresses ? Il n'y a qu'un mot nommer cela ; ce sont des escroquerie toi, Jules, tu voudrois t'en servir, o profiter ? Tu sais que je ne suis pas ri mais quand devrois le devenir comme sus, je rougirois d'acquérir ma fortun prix ; et je voudrois, pour tout au mo ignorer encore ton dessein.

JULES.

Mon cher Auguste, prends pitié de je te promets.....

AUGUSTE.

Qu'oses-tu me promettre pour t'ai tromper ?

JULES.

Non, je veux dire que si j'ai le bo

[d]e gagner de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur-le-champ tout commerce avec les joueurs, et que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa, et lui dire tout, tout. (*Auguste branle la tête.*) Et puis, ce n'est pas moi qui peux tromper ; je ne suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui, je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, et que je ne serois de moitié que dans le profit.

AUGUSTE.

Eh bien ! je veux être témoin de la partie.

JULES.

Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cette après-midi. Son père est à la campagne, et ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE.

A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie.....

JULES.

Eh mon Dieu, non ! Ne me tourmente pas davantage : ne suis-je pas assez mal-

heureux ? Je voudrois ne t'avoir pas dit mon secret.

AUGUSTE.

Je voudrois aussi que tu l'eusses gardé ; je n'aurois à répondre de rien.

JULES.

Et à qui aurois-tu à répondre ?

AUGUSTE.

A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

JULES.

Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

AUGUSTE.

Garderois-tu le silence, si tu voyois un filou escamoter une bourse, même à un étranger ?

JULES.

Bon ! Albert en sera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

AUGUSTE.

Oui, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a *perdu*, et l'on emploie des moyens infâmes,

JULES.

Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE.

C'est le jeune Albert lui-même.

SCÈNE II.

AUGUSTE, JULES, ALBERT.

ALBERT.

Je vous salue, mes bons amis.

AUGUSTE.

Bonjour, M. Albert.

JULES.

Comment, vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir?

AUGUSTE.

M. Albert n'aime pas à courir comme toi; il sait fort bien s'amuser, sans quitter la maison.

ALBERT.

Oh! je me suis déjà promené ce matin de bonne heure dans le bosquet; et puis

j'ai déjeûné sous le berceau avec ma sœur et mon papa.

JULES, *un peu surpris.*

Quoi ! votre père est déjà de retour? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine?

ALBERT.

Que dites-vous ? J'en ai ressenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir, et lorsque je ne l'attendois que le mois prochain !

JULES.

J'aime bien aussi mes parens ; mais s'ils aimoient les voyages, je ne leur en saurois pas du tout mauvais gré. Je supporterois de temps en temps leur absence pour quelques jours.

ALBERT.

Je voudrois que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant : il est si doux et si bon !

JULES.

Et le mien si dur et si sévère ! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

AUGUSTE.

Qui sait les plaisirs qu'il te faudroit pour

te satisfaire ? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

ALBERT.

Je croyois que vous n'aviez rien à desirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre ou dans le pavillon du jardin, et je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

JULES.

Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon temps qu'il me laisse, et j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

ALBERT.

Pourquoi non ? il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne ; et l'on croiroit, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi : aussi nous sommes toujours à nous chercher.

JULES.

Voilà ce qui s'appelle un bon père ! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, et d'aller où bon vous semble ?

ALBERT.

Oui sûrement, parce que je lui dis tou jours où je vais.

AUGUSTE.

Et parce qu'il sait que vous allez to jours où vous dites.

JULES.

Que faites-vous donc, lorsque vous êt ensemble, pour être si satisfait de v amusemens ?

ALBERT.

Dans les belles soirées d'été, nous allo à la promenade.

JULES.

Mais on est bientôt las de marcher, et ne vois rien de si triste que d'aller et rev nir continuellement devant soi.

ALBERT.

Je le trouve bien doux, après avoir res assis presque toute la journée. Et puis e causant de bonne amitié, l'on ne s'apperço pas de la fatigue. Je voudrois que vous fu siez un jour de nos plaisirs. Je commence connoître les plantes et les fleurs : nous no amusons à en chercher. Et quelle joie lorsqu'un de nous deux en découvre d'u

connues ! Il faut les observer dans toutes leurs parties, pour les classer. Cette recherche nous rappelle, en un moment, tout ce que nous avons appris ; et nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.

AUGUSTE.

Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous ?

ALBERT.

A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls, ou bien à nous instruire dans l'Histoire Naturelle, la Géographie, ou les Mathématiques. Nous jouons aussi de petits Drames avec ma sœur et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, et à nous bien présenter. Nous trouvons de cette manière, jusques dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

JULES.

Mais pour étudier tant de choses vous devez bien vous rompre la tête ?

ALBERT.

Bon ! tout cela s'apprend comme un jeu.

JULES.

Un jeu de cartes me paroît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois ?

ALBERT.

Vraiment oui. Mon papa veut bien de temps en temps me mettre de sa partie.

JULES.

Et vous jouez de l'argent ?

ALBERT.

Sans doute ; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, et pour apprendre à perdre noblement.

AUGUSTE.

C'est fort bien : il faut savoir gouverner sa bourse.

ALBERT.

Oh ! ne croyez pas que l'argent me manque ; mon papa m'en donne au-delà de mes besoins.

JULES.

Et combien donc, pour voir ?

ALBERT.

Six francs par semaine.

JULES.

Voilà une jolie pension ! Et tout cela pour vous divertir ?

AUGUSTE.

Oh que non ! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien ?

ALBERT.

Oui, de ces petites bagatelles pour lesquelles je rougirois d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus soigneux.

AUGUSTE.

Je le crois. On sent mieux le prix des choses lorsqu'il faut les payer soi-même.

JULES.

Vous avez aussi quelques bonnes aubaines dans l'année ?

ALBERT.

Oui, le jour de ma fête, je reçois bien cinq ou six pistoles. Je me trouve à présent cinq bons louis d'or dans ma bourse, sans compter la monnoie.

JULES.

Cinq louis d'or ! Que faites-vous d'une si grande somme ?

ALBERT.

Et n'ai-je donc pas mes dépenses ? Je paie les mois d'école des enfans de notre portier. J'ai un vieux maître d'écriture qui est devenu aveugle, je lui fais une petite

pension toutes les semaines. J'achète de bons livres et quelques estampes. J de temps en temps des cadeaux à ma et je garde le reste pour les occasions faut de l'argent, comme pour le jeu.

JULES.

Mais vous n'y êtes pas si malheur M. Albert? Vous me gagnâtes encore l' jour trente sous au vingt-et-un.

ALBERT.

J'en ai du regret : je suis fâché de ga mes amis. D'ailleurs, mon papa n'aim tous ces jeux de cartes. Il donne la p rence aux dames-Polonoises et aux Ec

JULES.

Bah! autant vaudroit étudier ses le On ne joue que pour se divertir. Êtes- engagé ce soir?

ALBERT.

Non, je reste au logis. Mon papa faire un mémoire pour un pauvre heureux.

JULES.

Tant mieux, et le mien doit sortir à heures. Venez me trouver ; je tâcher vous occuper agréablement. Nous au Raoul et Victor. Je veux aussi vous

connoître un jeune Italien, plein d'esprit, qui voyage.

ALBERT.

C'est bon : j'aime les voyageurs ; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon papa. Restez-vous ici ?

JULES.

Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

SCÈNE III.

AUGUSTE, ALBERT.

ALBERT.

Voulez-vous me suivre, M. Auguste? Mon papa sera charmé de vous voir; il a beaucoup d'estime pour vous.

AUGUSTE.

Je suis très-sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse. Mais je souffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permission de rester dans le jardin.

ALBERT.

Oui, faites un tour de promenade pour vous dissiper ; je serai bientôt de retour.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, *seul et rêveur.*

Je ne sais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvois l'en voir sortir ! Mais quoi ! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert ! Non, non, le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frère du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCÈNE V.

HÉLÈNE, AUGUSTE.

HÉLÈNE.

Ah ! vous voilà, M. Auguste ! Vous êtes seul ? Il me sembloit avoir vu mon frère s'entretenir avec vous.

AUGUSTE.

Il vient de me quitter à l'instant même.

HÉLÈNE.

Je voudrois bien, si sa société vous étoit agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurois plus d'inquiétude sur son compte.

AUGUSTE.

Vous me faites trop d'honneur, mademoiselle. M. Albert est assez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

HÉLÈNE.

Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent M. Jules; et mon frère est bien ardent à se jeter dans leur société.

AUGUSTE.

Je ne me suis pas encore apperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

HÉLÈNE.

Je l'espère : mais, avec de l'esprit, il est doux et crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur. Que deviendroit-il, si ceux qu'il croit ses amis, étoient

des méchans ? J'ai bien vu que vous-même vous semblez craindre leur commerce.

AUGUSTE.

Vous savez que je ne suis pas riche ; ainsi je ne dois pas me lier avec des jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

HÉLÈNE.

Mais vous aimez M. Jules. Êtes-vous bien aise de lui voir former ces nouvelles liaisons ?

AUGUSTE.

S'il faut vous le dire, j'aimerois mieux qu'il s'en tînt à l'amitié de votre frère. Au reste, ils ont l'un et l'autre des parens éclairés qui veillent sur leur conduite.

HÉLÈNE.

Le mal se remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des suites plus fâcheuses, mais non réparer ses premiers effets.

AUGUSTE.

Vous me paroissez, mademoiselle, aimer tendrement votre frère. Ecoutez-moi ; mais *que je* ne sois pas compromis. Jules vient de *l'engager* à l'aller joindre à la maison. Les *jeunes gens* que vous craignez doivent être de

la partie. On y jouera sans doute; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étois ici pour attendre sa réponse; mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderoit peut-être pas à revenir : trouvez bon, mademoiselle, que je me retire, et songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, *seule.*

VOILA qui me paroît sérieux. Ah! mon frère, toi qui fais la joie de mon papa, si tu allois changer pour son tourment!

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, ALBERT.

ALBERT.

LES amis de mon papa prennent bien leur temps pour venir le complimenter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

HÉLÈNE.

Il me semble que ses plaisirs doivent aller

devant les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire ?

ALBERT.

Très-important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HÉLÈNE.

Chez M. Jules, sans doute ?

ALBERT.

Oui, chez lui-même.

HÉLÈNE.

J'en étois sûre. Je t'ai cependant fait sentir combien cette société me déplaisoit.

ALBERT.

Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes graces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur ?

HÉLÈNE.

Mais, comme toi, mon frère.

ALBERT.

Tu penses te moquer ?

HÉLÈNE.

Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable et fort brave garçon.

ALBERT.

Que prétends-tu dire par-là ?

HÉLÈNE.

Je crois parler assez clair. Faut-il expliquer

les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit? Je veux dire, un jeune homme bien né, sensible, honnête, et très-poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur.

ALBERT.

Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle fait quelquefois endêver son frère, et qu'elle se croit plus raisonnable et plus avisée que lui.

HÉLÈNE.

Vraiment, j'avois oublié la modestie dans son éloge.

ALBERT.

Mais que veut dire tout ce babil? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules? Le connois-tu assez pour en parler?

HÉLÈNE.

Je cherche à le connoître par ses actions!

ALBERT.

Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin?

HÉLÈNE.

Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, et par leur liaison.

ALBERT.

Ah ! j'entends ; il te déplaît parce que je le fréquente, et que je suis de sa société.

HÉLÈNE.

Voilà un petit trait d'humeur, mon frère. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes et plus étroites que la tienne. Et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

ALBERT.

Des vauriens ?

HÉLÈNE.

Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, et le manger plus vilainement encore.

ALBERT.

Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer lorsqu'ils sont réunis ! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, et nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties ? J'ai vu ce qu'ils jouent, et je les ai même gagnés quelquefois.

HÉLÈNE.

Oui ; tu leur as gagné leur monnoie, et ils te gagneront tes écus.

ALBERT.

Que t'importe ? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur ! Elle seroit désolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferois tout au monde pour la rendre heureuse.

HÉLÈNE, *lui prenant la main.*

Non, mon frère, tes plaisirs sont les miens ; mais je ne me consolerois jamais, s'ils te faisoient perdre tes bonnes qualités et ton repos, et à moi, la douceur de t'aimer.

ALBERT.

Oui, je sais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi : mais tu m'affliges de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

HÉLÈNE.

Tu ne serois pas le premier qui auroit eu cette confiance, et qui cependant.... Mais voici mon papa.

SCÈNE VIII.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT.

M. DE FLORIS.

Ah ! mes enfans ! je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la

joie de revoir mes amis, et de r
témoignages de leur attachement

HÉLÈNE.

Il faut bien vous chérir, lors
bonheur de vous connoître.

M. DE FLORIS.

Vous êtes donc bien aises aus
retour ?

ALBERT.

Comment ne le serions-nous
êtes notre plus tendre, notre me

HÉLÈNE.

Notre maison étoit un vrai d
moi, depuis votre absence.

ALBERT.

Je ne trouvois plus d'agrémen
mes études, ni dans mes promen
sans vous, mon papa.....

M. DE FLORIS.

Il faut cependant apprendre
heure à vous trouver sans moi su
car, suivant le cours ordinaire de
il faudra que je vous quitte le pre

HÉLÈNE.

Eh! mon papa, auriez-vous l
nous affliger, quand nous ne dev
qu'à nous réjouir?

ALBERT.

Oui, vous vivrez long-temps encore pour notre avantage et pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choses si tristes. J'aurois une petite prière à vous adresser.

M. DE FLORIS.

Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il?

ALBERT.

M. Jules..... vous savez que son père est notre voisin? Eh bien! il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS.

Voilà une nouvelle connoissance que je ne te savois pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

HÉLÈNE.

Une bonne société; entends-tu, mon frère?

ALBERT.

Je le crois un brave garçon, et je le trouve de plus très-aimable. On passe fort bien son temps avec lui. Je l'ai déjà vu plusieurs fois; et il m'a fait connoître d'autres jeunes gens.

HÉLÈNE.

De braves jeunes gens aussi?

ALBERT

Oui, ma sœur. Je les connois m
vous, ce me semble. De brave
gens.

M. DE FLORIS.

Lorsque je parle d'une bonne soci
cher Albert, je veux dire s'ils so
bien élevés....

ALBERT.

Oui, mon papa, fort doux et fo

M. DE FLORIS.

Honnêtes, appliqués, fidèles à
voirs?

HÉLÈNE.

Comment pourroit-il savoir t
pour les avoir vus seulement dans
passades?

ALBERT.

N'ai-je pas été trois ou quatre
demi-heure de suite dans leur soci

M. DE FLORIS.

Et de quelle manière s'est forn
connoissance?

HÉLÈNE.

N'est-ce pas au jeu?

ALBERT.

Pourquoi pas au jeu? Mais est

seulement ? N'avons-nous pas causé long-temps ensemble ?

HÉLÈNE.

Et vous n'avez pas joué sur-tout ?

ALBERT.

Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. DE FLORIS.

Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délassement pour l'esprit, à la suite du travail et de l'application, lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion ; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées, et dans des momens où l'on ne peut rien faire de plus utile.

HÉLÈNE.

Je croyois, mon papa, qu'il n'étoit pas un seul moment, où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouer.

ALBERT.

Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours.

M. DE FLORIS.

La réponse d'Hélène est assez raisonnable.

On pourroit sans doute employer plus utilement son loisir, si toutes les sociétés étoient si bien composées, qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui, que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux, ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif, et que le plus souvent je m'établis de la partie.

HÉLÈNE.

Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Est-ce que tu as le droit de me faire des questions ?

M. DE FLORIS.

Pourquoi lui en savoir mauvais gré ? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

ALBERT.

Ou plutôt, parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, et qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. DE FLORIS.

Peux-tu avoir cette idée de ta sœur ?

HÉLÈNE, *le regardant tendrement.*

Mon frère !

ALBERT, *attendri.*

Hélène, pardonne-moi, j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. DE FLORIS.

Peut-être ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang froid, quand ce ne seroit que pour l'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble ! (*Hélène et Albert lui prennent la main.*)

HÉLÈNE.

O mon papa, que vous êtes bon et conciliant !

ALBERT.

Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un père, et vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. DE FLORIS.

Je ne serois pas digne de vous élever, si je tenois une autre conduite. Un père qui n'est pas le meilleur ami de ses enfans, ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous

pardonnerois peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dûs; mais jamais de manquer à la franchise et à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein : et lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le père en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

HÉLÈNE.

J'espère bien n'avoir jamais de mystères pour un père si indulgent.

ALBERT.

Pourquoi vous cacher nos fautes? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. DE FLORIS.

Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi long-temps que vous serez mes amis, comme je suis le vôtre, le père n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger, ou il vous prêtera des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connoisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Hélène, quels reproches *tu fais* à cette nouvelle société de ton frère.

HÉLÈNE.

Il m'est revenu que ces jeunes messieurs étoient un peu dissipés, et qu'ils avoient continuellement des cartes à la main.

ALBERT.

Et qui t'a fait ce rapport?

HÉLÈNE.

Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais si la chose est véritable.

M. DE FLORIS.

Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

ALBERT.

Oh! c'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui est bien amusant. Il se nomme le *Vingt et un.*

M. DE FLORIS.

Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût.

ALBERT.

Pourquoi donc, mon papa? Rien n'est plus simple et plus innocent. Celui qui a vingt et un, ou qui en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au-dessous.

M. DE FLORIS.

Sais-tu que *c'est-là* ce qu'on appelle un jeu *de hasard?*

ALBERT.

Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en est-il pas de même de tous les jeux?

M. DE FLORIS.

Avec cette différence qu'ici le hasard seul décide; au lieu que, dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons pour prévenir des coups fâcheux, et balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hasard ne demandent que des doigts et point de tête; or, un jeu où la tête n'a rien à faire, me paroît indigne d'un homme sensé.

HÉLÈNE.

Il ne doit pas même être bien amusant.

ALBERT.

Ah! ma sœur, tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, et d'y lire d'un coup-d'œil sa destinée.

M. DE FLORIS.

Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

ALBERT.

Mais encore, dans les jeux de société, n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. DE FLORIS.

Il est vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un et à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni des regrets honteux. D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque sorte, la fortune captive par son intelligence. Enfin le pis est que, dans les jeux de hasard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

ALBERT.

Oh ! mon papa, croyez-vous? Comment cela seroit-il possible ?

HÉLÈNE.

J'imagine qu'ils ont une manière d'arranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. DE FLORIS.

Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent; car je n'ai jamais été joueur, et je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je sais, c'est qu'ils emploient ces moyens, et dans mes voyages j'en ai vu des exemples affreux.

ALBERT.

Oh ! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. DE FLORIS.

Volontiers, mon fils. Quand j'étois à Spa, je vis un jeune Anglois qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinoit à parcourir l'Europe, et tout son bien encore, qui se montoit à plus de cent mille écus.

HÉLÈNE.

Mon Dieu! tout son bien! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre?

ALBERT.

Il dut être bien furieux.

M. DE FLORIS.

Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entière perdue, et qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jetoit autour de lui des regards que je n'osois soutenir. Il grinçoit des dents, se frappoit le front, s'arrachoit les cheveux. Bientôt il devint stupide et muet; il haletoit et râloit comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation, et sortit en forcené.

ALBERT.

Et, parmi ceux qui le gagnoient, il ne se *trouva* personne qui eût assez de pitié pour

lui rendre son argent? Je lui aurois plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. DE FLORIS.

Ils continuèrent de rester assis, et de jouer avec leur sang froid ordinaire. Ils le regardoient seulement en dessous avec un regard d'ironie et de mépris.

HÉLÈNE.

Oh! les méchans! Je suis sûre que personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS.

Tu ne connois pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent aussi-tôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure. On apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, et rempli d'ailleurs de qualités et de talens, s'étoit cassé la tête d'un coup de pistolet.

HÉLÈNE.

Ah! que me dites-vous?

ALBERT.

Mais c'étoit encore bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avoit des qualités et des talens, ne pouvoit-il pas rétablir sa fortune?

M. DE FLORIS.

Tu vois comme une seule faute peut nous

priver du sens et de la raison, et nous préci
piter dans le désespoir. Peut-être ne put-i
résister à l'horrible pensée de tomber, d
comble du bonheur dans le gouffre de l
misère. On apprit aussi dans la suite qu'i
avoit laissé dans sa patrie une jeune demoi-
selle très-vertueuse, à qui ses parens avoient
dessein de l'unir par un mariage qui lui pro-
mettoit la plus entière félicité.

HÉLÈNE.

Oh! la pauvre demoiselle, que je la plains! Combien elle a dû souffrir à cette triste nouvelle! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. DE FLORIS.

La honte de lui présenter une main qui venoit de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avoit eu plus d'empire que les sentimens d'estime qu'elle étoit si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltoit son orgueil; et par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourmens de sa conscience.

ALBERT.

O mon papa! je ne touche plus une carte

de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, et lui dire.....

M. DE FLORIS.

Doucement, mon fils; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société entre amis, étoit agréable, innocent, et même utile.

HÉLÈNE.

Utile, mon papa?

M. DE FLORIS.

Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, et à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

HÉLÈNE.

C'est-à-dire, mon frère, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, et à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. DE FLORIS.

Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses moyens. De cette manière, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité et une noble indifférence,

qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

ALBERT.

Dieu merci, je ne suis point avare; mais pour m'épargner toute espèce de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules, ni ses amis.

M. DE FLORIS.

Ce seroit une foiblesse dont tu aurois à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer?

ALBERT.

Oh! je les connois! Ils voudront absolument que je joue.

M. DE FLORIS.

Eh bien! joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connoître, pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta sœur sera peut-être aussi de la partie.

HÉLÈNE.

Moi, mon papa?

M. DE FLORIS.

Oui, je te le permets.

HÉLÈNE.

Et si ces messieurs me gagnent mon argent ?

M. DE FLORIS.

Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, et que tu le feras jouer avec eux.

ALBERT.

Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge ?

M. DE FLORIS.

Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison ? Je pensois....

HÉLÈNE.

Le malin papa ! c'est lui qu'il veut dire.

M. DE FLORIS.

Oui, moi-même. Nous étions déjà d'accord sur cette qualité.

ALBERT.

Oh oui ! ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes !

M. DE FLORIS.

Pourquoi non ? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussi-tôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, et je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez

toujours en attendant. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

ALBERT.

Ainsi, je vais engager tout de suite Jules et ses amis.

M. DE FLORIS.

Oui, mon enfant. Sur-tout n'oublie pas Auguste; je serai charmé de le voir. Tous ses maîtres font son éloge; et vous-même, vous m'en avez dit souvent du bien.

HÉLÈNE.

Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon, lui.

ALBERT.

Un mot encore, mon papa; resterons-nous dans le jardin?

M. DE FLORIS.

Comme tu voudras. Le temps est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau, ou dans le petit pavillon.

SCÈNE IX.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE.

M. DE FLORIS.

Ecoute, ma chère fille, ne quitte pas un moment ton frère : il peut avoir besoin de tes conseils.

HÉLÈNE.

Je crois que votre présence seroit encore plus nécessaire que la mienne.

M. DE FLORIS.

Comment donc ?

HÉLÈNE.

Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. DE FLORIS.

Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filoux, et je me cacherai derrière le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrois clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en appercevoir.

HÉLÈNE.

J'aurai bien de la peine à me contenir

Combien je souffrirai de voir mon frère devenir l'objet de leurs risées, et la dupe de sa confiance !

M. DE FLORIS.

Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. J'obtiendrai plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons ; et je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu à laquelle il me paroît tout prêt à s'abandonner.

HÉLÈNE.

Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes ? Il devroit bien se connoître. Il est si crédule, qu'il feroit naître à tout le monde l'envie de le tromper ; et si bouillant, qu'il perdroit la tête au premier coup de malheur.

M. DE FLORIS.

Voilà en effet son caractère. Je ne te croyois pas tant de talent pour observer les hommes.

HÉLÈNE.

Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudroit servir.

M. DE FLORIS.

Je vois que ces messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déjà les entendre à la porte du jardin.

HÉLÈNE.

Oui, les voilà.

M. DE FLORIS.

Je me sauve à travers la charmille, et je reviendrai par un détour derrière le berceau.

SCÈNE X.

HÉLÈNE, *seule.*

Qu'il me tarde de savoir comment tout cela va tourner! O mon frère! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie.

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

JULES, *à Hélène.*

Je craignois, mademoiselle, que notre société pût vous importuner, mais M. Albert a voulu.....

ALBERT.

Comment l'importuner? J'espère bien que *ta sœur nous* tiendra compagnie.

HÉLÈNE.

De tout mon cœur, si ces mes
lent m'y recevoir.

VICTOR, *avec un air co*

C'est beaucoup d'honneur pou

CARAFFA, *bas, à J*

Voilà qui est fâcheux. Nous
gés, par politesse, de jouer le
voudra. Pourquoi venir ici ?

ALBERT.

Peut-être que nous aurons un
amis encore.

RAOUL.

Oui-dà ! Et qui donc ?

ALBERT.

Vous verrez. Il a une bonne bou

JULES, *à part.*

Ah ! tant mieux.

HÉLÈNE.

Nous resterons ici dans le jard
le trouvez bon.

AUGUSTE.

Sans doute, nous aurons le pla
promener.

RAOUL.

Est-ce que vous pensez à vous
vous ?

AUGUSTE.

Qu'aurois-je autrement à faire?

VICTOR.

Et jouer?

AUGUSTE.

Je ne sais pas le jeu; et quand je le saurois, je n'ai pas d'argent à perdre.

CARAFFA.

Comme si l'on étoit sûr de perdre toujours.

AUGUSTE, *en le fixant.*

Oui, monsieur, sur-tout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT.

Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES.

Et moi aussi.

RAOUL et VICTOR.

Nous de même.

AUGUSTE.

Vous m'offensez, messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions; et s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

HÉLÈNE.

C'est bien pensé, M. Auguste.

AUGUSTE.

Ne vous mettez pas en peine de ı vous verrai jouer, ou je me pron dans le jardin.

HÉLÈNE.

Mon papa ne peut pas avoir l'hon vous recevoir. (*On voit éclater la j leurs traits.*) Mais il m'a recomma vous bien accueillir. Mon frère va fa parer des rafraîchissemens; moi je co mander des cartes à Justine.

CARAFFA.

Ce n'est pas la peine, mademoise des cartes sur moi.

ALBERT.

Comment, sur vous?

CARAFFA.

Oui; c'est mon livre de récréatio

HÉLÈNE.

Et des jetons, en avez-vous aussi

CARAFFA.

Je vous prierai de nous en proc moins que nous ne jouions tout u *notre* argent.

JULES, *bas, à Caraffa.*

Vous savez bien que je n'en ai pas. (*Haut.*) Non, non, c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi, mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté....

HÉLÈNE.

Il suffit; je vais chercher la bourse. Viens, mon frère. (*Albert sort avec Hélène, les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste qui s'éloigne.*)

SCENE XII.

JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

VICTOR.

Je suis fâché que nous fassions ici notre partie.

RAOUL.

Bon ! n'avez-vous pas entendu que son père n'y est pas ?

CARAFFA.

Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

JULES.

Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

RAOUL.

Et puis, lorsqu'Albert aura perdu, nous emporterons son butin, et nous irons jouer où nous voudrons.

VICTOR.

Peut-être vuiderons-nous aussi la bourse de la petite demoiselle.

CARAFFA.

C'est bien là mon compte. Mais soyez prudens. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sols; et lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

JULES.

Vous savez bien ce que vous m'avez promis?

CARAFFA.

Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne nous paierons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher.

JULES.

Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus que six sols dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu?

CARAFFA.

Vous ne devez rien jusqu'au compte ; et alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

VICTOR.

Je voudrois bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir. Ce seroit un oison de plus que nous aurions à plumer.

RAOUL.

Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

CARAFFA.

Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu lorsqu'ils reviendront. (*Il tire des cartes de sa poche.*) Allons, je vais les arranger pour vous faire perdre. (*Il parcourt les cartes, et les dispose.*) Tenez, vous allez voir. (*Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor et Raoul.*) (*A Jules.*) Êtes-vous content ?

JULES.

Non, je demande une carte.

CARAFFA.

La voici.

JULES, *regardant la carte.*

Je crève.

CARAFFA, *à Victor.*

Et vous ?

VICTOR.

Une carte encore, mais bien pet

CARAFFA.

Je vous la chosis, tenez.

VICTOR, *regardant la cart*

Oui, pas mal. Je crève.

CARAFFA, *à Raoul.*

A votre tour de crever. Une carte ce pas ?

VICTOR.

Non, je m'y tiens.

CARAFFA.

Je m'y tiens aussi. Combien avez-

VICTOR.

Seize.

CARAFFA.

Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenc moi de perdre, en faisant le contrair que j'ai fait, et je veux le pratiqu deux premiers tours, pour affriand étourneaux. Je tiendrai la banque l mier.

JULES.

Mais, comment cela peut-il arriv

CARAFFA.

Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, et partant quittes.

JULES.

Ah ! voyons, voyons.

CARAFFA.

Je cherche, en mêlant, à rassembler par-dessous les dix et les figures, et par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec subtilité une d'en-haut et une d'en-bas. Vous avez quinze ou seize, vous en demanderez certainement une troisième, pour approcher de vingt-un. Eh bien ! je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

JULES.

Mais pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnoissiez donc par-derrière ?

CARAFFA.

Voilà mon secret ; et je vous l'apprendrai *quand vous m'aurez* payé le louis que vous

devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces messieurs qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paroisse.

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

HÉLÈNE, *posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches et des jetons.*

Vous connoissez le prix du temps, à ce qu'il me semble ; vous n'en voulez rien perdre.

CARAFFA.

C'est que je montrois à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

JULES.

Vous êtes des nôtres, mademoiselle? vous nous ferez cet honneur?

HÉLÈNE.

Je ne sais pas encore si je connois le jeu que vous jouerez.

VICTOR.

C'est le vingt-et-un ; il est tout simple.

RAOUL.

Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête.

HÉLÈNE.

Oh ! je le sais un peu. Il seroit peut-être plus sage de ne pas m'exposer avec d'habiles gens comme vous. Cependant si cela vous fait plaisir.....

JULES.

Oh oui ! le plus grand qu'on puisse imaginer.

VICTOR.

Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

HÉLÈNE, *en souriant.*

C'est bien mon projet.

RAOUL, *avec un air hypocrite.*

Cela ne pourroit guère vous enrichir, car nous jouerons petit jeu.

JULES, *d'un ton d'impatience.*

Eh bien ! à quoi vous amusez-vous ? Le temps se perd à causer.

CARAFFA.

Il *faut attendre* M. Albert. Il est juste *qu'il s'amuse*: c'est lui qui nous reçoit.

SCÈNE XIV.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

ALBERT, *de loin.*

Me voici, me voici ! On va vous apporter des rafraîchissemens.

JULES, *allant au-devant d'Albert.*

Venez, venez ; nous n'attendions que vous.

ALBERT.

Ah ! je vous remercie.

VICTOR.

Faisons le partage des fiches. Combien à chacun ?

RAOUL.

Nous sommes six. Chacun en aura vingt, et dix jetons, qui en vaudront cent.

JULES.

Mais combien la fiche ?

CARAFFA.

C'est à mademoiselle d'y mettre le prix.

HÉLÈNE.

Je tiens votre jeu ordinaire.

ALBERT.

Nous jouâmes deux sous la fiche la dernière fois.

HÉLÈNE.

Eh bien, qu'à cela ne tienne : la fiche à deux sous.

JULES, *à Victor.*

As-tu fini de compter ?

VICTOR.

Oui, voilà qui est fait. (*Le jeu commence. Caraffa prend la main ; Victor et Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est toute entière de leur côté et de celui de Jules.*)

HÉLÈNE.

Hé, hé ! si cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

CARAFFA.

Tant que nous ne jouerons que deux sous la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de long-temps.

VICTOR.

Il n'y a qu'à la mettre à quatre sous.

ALBERT.

Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir. (*Il tire sa bourse*, et fait *sonner son argent. Raoul et Victor* se regar-

dent avec un sourire. Caraffa lorgne la bourse en-dessous, et Jules la considère avec avidité.)

HÉLÈNE.

Je peux bien risquer autant que mon frère, peut-être.

CARAFFA.

En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, et reprendre ensuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons. (*Il compte ses jetons et ses fiches.*) Je perds six fiches et un jeton : trente-deux sous ; les voilà.

RAOUL.

J'ai tous mes jetons, il ne me reste que deux fiches ; c'est dix-huit que j'ai perdues : voilà mes trente-six sous.

VICTOR.

Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches et trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit sous, en tout trois livres huit sous, que voici.

ALBERT.

Et vous, M. Jules ?

JULES.

Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches ; c'est trente sous.

en voici six. Je changerai six francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre sous qui restent.

HÉLÈNE.

Non, vous me devrez tout. Je me charge de votre dette, et voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reste trois fiches et trois jetons. M. Victor me donnera trois livres six sous; et voilà bien trois jetons et trois fiches que je lui rends. Pour les deux sous de surplus, mon frère lui donnera une fiche; il en donnera aussi dix-huit à M. Raoul pour ses trente-six sous. Albert, il doit te rester encore six fiches et un jeton que perd M. Caraffa; prends ses trente-deux sous. Cela fait-il ton compte?

ALBERT, *content.*

Oui, tout juste.

HÉLÈNE.

Ainsi tu gagnes trois livres dix sous, et moi quatre livres seize, en y comprenant la dette de M. Jules. Il est assez drôle que nous soyons les seuls à gagner. Ce n'est pas trop bien recevoir ses visites.

RAOUL.

Oh! je perds toujours, moi.

JULES.

Ainsi les fiches sont maintenant à quatre sous.

ALBERT.

C'est entendu.

CARAFFA, *prenant et mêlant les cartes.*

Allons, je vais recommencer la banque.

SCÈNE XV.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA, AUGUSTE, *qui survient dans le cours de la scène.*

A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul et Caraffa se lèvent, se regardent tout étonnés, et rougissent.

M. DE FLORIS.

Ne vous dérangez pas, messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

ALBERT.

Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon *papa* ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disois bien que j'attendois un de mes bons amis. Je n'aurois qu'à lui dire

un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa?

HÉLÈNE.

Oh oui! Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces messieurs s'en feroient honneur et plaisir.

M. DE FLORIS.

Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractère de vous refuser. Mais avant tout, que chacun reprenne sa place. (*Les joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, et laissent éclater sur leur visage leur profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer; M. de Floris les retient.*)

M. DE FLORIS.

Est-ce que vous craignez, messieurs, de jouer avec moi? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc. (*Ils s'asseyent enfin. A Caraffa.*) C'étoit à vous, monsieur, de donner les cartes, lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie; mais voyons d'abord si le jeu est complet. (*Caraffa veut laisser tomber les cartes, M. de Floris les saisit et les parcourt.*) Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensem-

ble. Hélène, pourquoi donner des cartes si crasseuses ? Fais-moi passer celles qui sont là dans la boîte.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas ma faute, mon papa. Monsieur (*en montrant Caraffa*) en avoit porté dans sa poche ; et le jeu étoit commencé quand je suis revenue.

M. DE FLORIS, *à Auguste, qui s'avance.*

Ah ! vous voilà M. Auguste ; je suis enchanté de vous voir. Mais est-ce que vous ne jouez pas ?

AUGUSTE.

Non, monsieur, permettez-moi de n'être que simple spectateur ; vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. DE FLORIS.

Je vous loue de votre prudence. (*à Caraffa*) Tenez, monsieur, voici des cartes plus propres. (*Caraffa les prend d'une main tremblante.*) A quoi jouez-vous ?

ALBERT.

Au vingt-et-un.

M. DE FLORIS.

Et combien la fiche ?

HÉLÈNE.

Quatre sous. Voilà vingt fiches et dix jetons pour un louis.

M. DE FLORIS.

Un louis ! Y pensez-vous ? Mais soit, pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, messieurs, voyons vos bourses. M. Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous. (*Jules pâlit.*) Qu'avez-vous donc, mon ami ? Est-ce que vous vous trouvez mal ?

JULES, *tremblant.*

Ou-i, mon-sieur, permettez que je..... (*Raoul et Victor rougissent et suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses lèvres, et baisse les yeux.*)

M. DE FLORIS.

Que vois-je ? L'un pâlit et bégaie, les autres sont tout en sueur ; et vous, monsieur (*à Caraffa*), vous semblez vous déconcerter ?

ALBERT, *surpris.*

Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois ?

M. DE FLORIS.

Je vois qu'il est temps de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une con-

science criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher sous un front d'airain, et prendre les traits de l'innocence.

ALBERT.

Que dites-vous, mon papa ? Vous vous trompez, je vous assure ; c'est ma sœur et moi qui gagnons.

CARAFFA, *qui reprend un peu courage.*

Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules.

JULES.

Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos escroqueries.

M. DE FLORIS.

Je m'attendois bien qu'ils se démasqueroient eux-mêmes. Rien de si lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allois te livrer.

ALBERT.

Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M DE FLORIS.

Eh bien ! parlez, M. Jules, vous me paroissez le moins endurci. N'y avoit-il pas un

complot entre vous pour escroquer mes enfans ?

JULES.

Oui, monsieur, il est vrai; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulois que ravoir ce que j'ai perdu. Oh ! si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné !

M. DE FLORIS.

Vous avez mérité de le perdre, en le risquant. (*à Caraffa*) Restez-là, monsieur. (*à Jules et à Victor.*) Et vous, petits scélérats, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est temps encore de vous arracher du vice ; je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parens.

RAOUL et VICTOR, *tombant à genoux.*

O monsieur ! pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. DE FLORIS.

C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes enfans soient à l'abri de votre scélératesse, je dois le même service à tous les pères. Quelle perversité ! A votre âge, être non-seulement des joueurs, mais de *vils escrocs*, les plus méprisables des *hommes !* *Je* veux bien encore, par pitié de

votre jeunesse, et sur l'espoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre bassesse qu'à vos parens; mais s'il me revient que vous continuez ce détestable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maisons de la ville. Allez, hâtez-vous, et que je ne vous retrouve jamais devant moi : vous m'inspirez trop d'horreur. (*Raoul et Victor se retirent muets et confondus.*)

SCÈNE XVI.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, CARAFFA.

M. DE FLORIS, *à Caraffa.*

Et vous, monsieur, qu'est-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent?

AUGUSTE.

Rien que sa montre, ses boucles, et la garniture de boutons d'argent de son habit.

M. DE FLORIS.

Est-il vrai?

CARAFFA, *les yeux baissés, et en balbutiant.*

Oui, monsieur.

M. DE FLORIS.

Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe ; M. Jules les a perdus, et l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, et les rendre tout à l'heure.

JULES.

Hélas ! monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étois pas en état de payer.

ALBERT.

O mon papa ! si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvoit y suffire ! Tenez ; il y a plus de cinq loūis d'or : prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. DE FLORIS, *attendri, prend la bourse.*

Oui, oui, mon cher fils.

JULES.

Quoi ! M. Albert.....

ALBERT.

Nous sommes voisins, nous aurons bien le temps de nous arranger ensemble. Vous me payerez de vos économies ; ne songeons qu'au plus pressé. (*Caraffa rend à Jules ses effets.*)

M. DE FLORIS, *à Jules.*

Tout vous est-il rendu ?

JULES.

Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de la fureur de mon père. Oh ! je ne les risquerai de ma vie.

M. DE FLORIS, *à Caraffa, en lui montrant la bourse.*

En voilà le prix, monsieur, il est à vous. Je vais le remettre au magistrat pour servir à vous faire conduire hors du royaume. Vous y êtes venu porter le désordre et la corruption ; il vous vomit de son sein. Vous y avez déshonoré votre patrie ; il vous rend à elle pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux que la note de votre infamie. Eloignez-vous de quelques pas ; votre présence souille nos regards. *Caraffa se détourne, en pleurant de rage.*)

JULES, *se jetant aux genoux de M. de Floris.*

O monsieur ; de quel abîme vous me retirez ! Eh ! sans vous, que serois-je devenu ? Chassé de la maison de mon père, et peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices ; je vous dois le repos, la vie, l'honneur. (*Il se relève, et saute au*

cou d'Albert.) Et vous, généreux Albert, vous que j'allois.....

ALBERT.

Oubliez-le comme moi, et soyez heureux.

AUGUSTE.

Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS, *à Jules.*

Eh bien! vous pouvez continuer de voir mon fils; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderois comme le dernier des hommes, si vous ne vous rendièz digne d'être son ami.

JULES.

Oui, je veux le devenir pour toujours.

HÉLÈNE.

O mon papa! comme vous êtes terrible envers les méchans!

M. DE FLORIS.

Autant que je suis passionné pour les gens de bien. M. Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve et de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous

proposerois pas de récompense
de vous que cette douce satisfa
n'avois en même temps à satis
connoissance. Soyez tranquille
sort.

AUGUSTE, *lui baisant l*

O monsieur ! je n'avois bes
votre estime.

M. DE FLORIS.

Vous voyez, mes enfans, les
crables de la passion du jeu.

ALBERT.

O mon Dieu ! j'en frémira
vie.

M. DE FLORIS

Tu vois aussi combien il faut
spect dans le choix de ses amis.

ALBERT.

Oh oui, mon papa ! et je s
tout combien il est heureux d'
dans son père.

LE DÉSERTEUR,

DRAME EN TROIS ACTES,

imité de l'allemand de M. Stéphanie.



PERSONNAGES.

MARCEL.
GENEVIÈVE.
GEORGE, leur fils.
THOMAS, frère de Marcel.
LE BAILLI.
LE COLONEL.
LE CAPITAINE.
LE FOURRIER.
LE SERGENT.
LE PRÉVOT.
FLUET, cadet.
LA TERREUR, } soldats.
BRAS-CROISÉS, } soldats.

Les deux premiers actes se passent dans la chaumière de Marcel, et le dernier dans la prison du château.

LE DÉSERTEUR.

ACTE I.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière de paysan. Tout y annonce la plus extrême indigence. Geneviève est assise, filant au rouet.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENEVIÈVE, MARCEL.

MARCEL, *en entrant.*

FEMME, voici des soldats qui nous viennent.

GENEVIÈVE, *laissant tomber son fuseau.*

Eh ! mon Dieu ! comment faire ? Nous n'avons plus nous-mêmes de quoi vivre ; et voilà encore des soldats à nourrir !

MARCEL.

Nous n'avons rien, ma femme : ainsi rien à donner.

GENEVIÈVE.

Mais voudront-ils nous en croir
tant de richards qui se font pau
avarice ! Les soldats le savent. C
vont-ils nous traiter ?

MARCEL.

Lorsqu'ils nous verront, il fau
qu'ils croient à notre misère. Je par
auront plus de pitié de notre état, q
qui pourroient l'adoucir.

GENEVIÈVE.

Dieu le veuille, mon cher hom
douleur et la faim nous ont tant affo
mauvais traitemens nous auroient
achevés.

MARCEL.

Va, les soldats ne sont pas aussi
qu'on se le figure. Ils ont plus de co
et d'humanité qu'un bailli, qui frap
pauvre comme sur une gerbe. Celui
durcit au mal, à force d'en faire ;
soldat pense à une autre vie, parce
tous les jours face-à-face de la mort.

SCÈNE II.

MARCEL, GENEVIÈVE, LA TERREUR, FLUET, *avec leurs armes et leur bagage.*

LA TERREUR.

SALUT et santé. La bonne mère, je vous amène des hôtes. Voici l'ordre. Trois hommes.

MARCEL.

Femme, prends le billet. (*Geneviève met le billet sur le dessus de la porte.*)

MARCEL.

Messieurs, nous partagerions de bon cœur avec vous, si nous avions quelque chose; mais nous sommes de pauvres gens. Voici toute notre habitation; cette grande chambre, et une autre petite pour faire notre cuisine et pour coucher.

LA TERREUR.

C'en est assez, vieux père. (*Il pose sur la table son sabre et son havresac.*) Allons, monsieur le cadet, mettez-vous à votre aise.

FLUET, *d'un ton pleureur.*

Hu, hu! Je suis trempé de la tête aux

pieds; et j'ai froid à ne pouvoir y tenir. Hu, hu, hu! (*Il pose son bagage en grelotant.*)

LA TERREUR.

Bon! ce n'est rien encore. Lorsque vous aurez un glaçon pendu à chacun de vos cheveux, c'est alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

FLUET.

Je n'y tiens plus. Je suis cadet; je n'irai pas sacrifier ma vie à traverser des marais à pied, comme un soldat. Si nous marchons après-demain, et qu'il fasse le même temps, je prendrai, pour mon argent, un chariot, et je me ferai voiturer.

LA TERREUR.

Oui bien! on vous laissera faire. Croyez-vous être le seul qui ait de l'argent? Il y en a tant d'autres qui se feroient traîner, si cela étoit permis! Il feroit beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des chariots! Comment vous trouverez-vous donc, lorsque, tout mouillé comme vous l'êtes, il vous faudra encore monter la garde? Le tour revient souvent, quand on est en quartier.

FLUET, *pleurant encore en se regardant.*

Hu, hu! je n'ai pas un fil sur moi qui ne soit trempé.

LA TERREUR.

Fi donc ! pleurer ? Un soldat doit rire encore, tant qu'il n'a que la moitié de sa tête à bas.

FLUET.

Toute ma frisure qui est défaite ! Hu, hu, hu !

LA TERREUR.

Ah ! voilà qui s'appelle un malheur.

FLUET.

Il fait encore plus froid ici que dans les champs. (*D'un ton dur, à Marcel.*) Allons, vieux coquin, fais du feu.

LA TERREUR.

C'est un brave homme, monsieur le cadet. Il a plus de soin de votre santé que vous ne pensez. Si la chaleur vous prenoit tout de suite, vous attraperiez un catarre.

FLUET.

Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne suis pas d'une race si dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturier ; et il y a dix-huit mois que nous sommes nobles de père en fils. (*à Marcel.*) Feras-tu du feu, *maudit paysan ?*

LA TERREUR.

Allons, bon papa, allons, faites du feu; autrement le roi va perdre un soldat.

MARCEL.

Messieurs, ce seroit de bon cœur. Je meurs de froid comme vous; mais je n'ai pas un morceau de bois.

GENEVIÈVE.

Ecoute, mon homme, notre compère Thomas pourroit nous prêter quelques fagots pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce service. Ce jeune monsieur (*en montrant Fluet*) me fait peine au cœur. Dieu de bonté! Il n'est pas encore accoutumé à souffrir. Va, mon ami, le compère ne nous refusera pas.

MARCEL.

Eh bien! oui, j'y vais.

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

Maintenant, la bonne mère, songeons au dîner. Que nous donnerez-vous?

GENEVIÈVE.

Hélas ! mes bons messieurs, il y a huit jours que nous ne vivons que de pain et d'eau; et du pain même (*avec un profond soupir*) bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaise récolte de cette année nous a entièrement ruinés. Il nous a fallu vendre tout ce que nous avions pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien à vendre pour en avoir, quand nous aurons mangé le peu qui nous en reste, de quoi vivrons-nous ? Il n'y a que le bon Dieu qui le sait. N'allez pas croire au moins que je vous dise un mensonge. Venez, je vais vous conduire dans toute ma chaumière, vous n'y trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon cœur autant que je puis ; mais aujourd'hui où en trouver pour moi-même ? Ah ! croyez-m'en : je ne prendrois pas sur moi la honte de recevoir des aumônes, si j'avois le nécessaire.

LA TERREUR.

Tranquillisez-vous, la bonne mère, tranquillisez-vous : je vous en crois. On voit bien à la mine *des gens* lorsqu'ils disent la *vérité*.

GENEVIÈVE.

Moi qui craignois tant de vous v
trer chez nous ! soyez les bien-venu
Marcel avoit bien raison. C'est chez
dats qu'on trouve les meilleurs ch
Ils font ce que les autres se conten
prêcher.

LA TERREUR.

Il faut tout dire. Il y a parmi n
diables incarnés, qui épuisent tou
bravoure dans les chaumières des p
et qui ne s'en trouvent plus ensuite
de l'ennemi.

GENEVIÈVE.

Oh ! vous n'êtes pas comme cela
j'en suis sûre. Quel bonheur c'est
pour moi de n'avoir que de bons s
loger, lorsque je suis dans la peine

LA TERREUR.

Allons, monsieur le cadet, faites
quelque monnoie de votre bourse pou
de la viande, et nous en régaler a
braves gens, puisqu'ils n'ont que du

FLUET.

Oui-dà ! Est-ce que je suis venu i
festoyer ces misérables ? Je suis bien

plaindre. Ils sont nés pour souffrir, et non pas moi.

LA TERREUR, *bas, à Geneviève.*

Voyez-vous? c'est un de ces braves dont je vous parlois tout-à-l'heure. (*à Fluet.*) Croyez-vous donc que ce soit leur faute, si vous n'avez pas trouvé ici un bon feu?

FLUET.

Et faut-il que je souffre, parce qu'ils sont dans la misère?

LA TERREUR.

Il falloit faire vos conventions en entrant au service, qu'on vous prépareroit dans tous vos logemens un bon lit de plume, un bon feu, une robe-de-chambre et des pantoufles.

FLUET.

Laissez-là vos sornettes, ou je m'en plaindrai au capitaine.

LA TERREUR.

Vraiment, vous le connoissez bien, si vous croyez qu'on lui porte des plaintes comme à un maître d'école. Allez, allez lui parler. Il vous apprendra mieux que moi à vivre en soldat. Celui qui veut réussir parmi nous, doit, avant tout, avoir un bon cœur. Qui aura de la compassion pour vous, si vous n'en avez pas pour les autres? Mais

voilà comme ils sont tous ces nobles (
jours ! Ils laissent la pitié dans les sa
toile dont ils se dépouillent pour
des habits cousus d'or. Ils croiroient
grader de regarder les pauvres. N'av
pas été bien aise que je me sois charg
armes pendant toute la marche ? Fo
Vous n'avez qu'à les traîner vous-mê
autre fois ; je ne m'en soucierai guèr
pourrez aussi nettoyer votre fusil. J
pas pourquoi je travaillerois pour v

FLUET, *en rechignant.*

Ne me l'avez-vous pas promis ?

LA TERREUR.

Je croyois que vous le méritiez. I
aussi une garde à monter dans trois
Nous verrons comment vous vous en
par le temps qu'il fait.

FLUET.

Je n'y tiendrai jamais.

LA TERREUR.

Fouillez donc à l'escarcelle.

FLUET.

Et combien faut-il !

LA TERREUR.

Un écu. Pas un sol de moins.

FLUET.

C'est bien cher. (*Il lui donne l'argent avec un air de regret.*)

LA TERREUR.

Je le croyois dans vos entrailles plutôt que dans votre bourse, tant vous avez eu de peine à le tirer. (*à Geneviève.*) Tenez, la bonne mère, ayez-nous de la viande et quelques légumes. Votre mari sera du repas.

GENEVIÈVE.

Ah! vous êtes trop bon. Le jeune monsieur voudra-t-il aussi manger avec nous? S'il vous fréquente pendant quelque temps, il deviendra aussi un brave homme, j'en réponds. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

Voyez-vous? Si vous aviez fait les choses de bonne grace, il ne vous en auroit coûté que la moitié. Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre, tandis qu'à moitié prix, on auroit pu encore avoir pardessus le marché la bénédiction du Seigneur.

(*Il prend les armes de Fluet, et s'occupe à les nettoyer.*)

FLUET.

Mais je n'ai pas mon argent pour les autres; mon papa entend que je le ménage.

LA TERREUR.

Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux?

FLUÊT.

Rien pour rien, m'a-t-il dit en partant. Ne paie que ce que l'on fera pour ton service, et tâche d'avoir toujours bon marché.

LA TERREUR.

Vous lui obéissez à merveille, à ce qu'il paroît. Pour moi, je n'aurois pu trouver de goût à rien aujourd'hui, si j'avois vu ces pauvres gens endurer la faim.

FLUET.

On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maisons pour voir comment on doit se comporter envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône, regardez si ce ne sont pas des gens du peuple plutôt que des seigneurs. Il nous conviendroit bien de nous arrêter devant la canaille, couverte de haillons. Si elle deve-

noit un jour à son aise, qui trouveroit-on pour nous servir ?

LA TERREUR.

Est-ce que c'est mon devoir de nettoyer vos armes ?

FLUET.

Puisque je vous paie. Si vous ne le faites pas, j'en trouverai mille à votre place.

LA TERREUR.

Cela n'est pas sûr. Pensez-vous qu'un brave soldat veuille être, pour quelques sols, le valet de gens de votre espèce ? Nous avons de l'honneur dans l'ame, et nous savons nous contenter, au besoin, du pain de munition. Avec cela, on se moque des riches et de leur argent. Si j'avois encore le vôtre, vous verriez. Mais patience, je parlerai à mes camarades, et je vous attends à la première garde.

FLUET.

Oh ! je ne la monterai pas long-temps. Mon papa va bientôt m'acheter une enseigne.

LA TERREUR.

Ce ne sera pas au moins dans notre régiment. Nous avons un brave colonel, qui ne prend ses officiers que parmi les vrais sol-



dats, et non parmi des femmel vous.

F L U E T.

Eh bien ! j'irai dans autre.

L A T E R R E U R

A la bonne heure. Mais, cro tournez plutôt auprès de votre si vous pouvez tout acheter, fai emplette de courage. C'est la nécessaire dans notre métier.

F L U E T.

Moi, je n'ai pas de courage un an à faire des armes.

L A T E R R E U R, *branlan*

Contre les lièvres peut-êt contre l'ennemi. Il faut là un science que vous n'avez pas, traitez les pauvres comme des ne ferez pas mieux que tous trempe, qui viennent passer vice, et puis se retirent dans pour raconter leurs prouesses, soient toujours tenus cachés d gage.

SCÈNE V.

LA TERREUR, FLUET, GENEVIÈVE.

GENENIÈVE, *à la Terreur.*

TENEZ, mon cher monsieur, voici de la viande. Voilà encore des légumes que le jardinier du château m'a donnés. Je suis bien aise d'avoir quelque chose à vous rendre. A qui faut-il le remettre ?

LA TERREUR.

Gardez-le, ma bonne mère, ce sera pour boire. Est-ce que vous ne prenez pas de vin ?

GENEVIÈVE.

Il y a dix ans que je n'en ai bu, hélas ! depuis que mon fils est parti.

LA TERREUR.

Eh bien ! cela vous donnera des forces.

GENEVIÈVE.

Mon fils est soldat comme vous.

LA TERREUR.

Soldat ? Et dans quel régiment ?

GENEVIÈVE.

Bourbonnois.

LA TERREUR, avec vivacité.

Et comment s'appelle-t-il ?

[redacted]

GENEVIÈVE.

Georges Marcel. Dieu sait s'il vit encore. Il y a quatre ans que nous n'avons reçu de ses nouvelles.

LA TERREUR.

Tranquillisez-vous, bonne femme, il est encore vivant.

GENEVIÈVE.

Est-ce que vous le connoissez, mon cher monsieur ?

LA TERREUR, *embarrassé.*

Je ne sais guère ; mais il doit être plein de vie, puisqu'il a de si honnêtes parens.

GENEVIÈVE.

Ah ! ce n'est pas une raison. Les braves gens sont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers. Et cependant, notre fils est le seul bien que nous eussions au monde.

FLUET.

Oui vraiment, un soldat vous serviroit de beaucoup !

LA TERREUR.

Et qu'en savez-vous, pour le dire ? Vous ignorez tout ce qu'un homme peut faire avec un bon cœur. Allez, bonne mère, posez tout cela. Quand votre mari apportera du bois, nous mettrons le pot-au-feu. (Bas ; à Gene-

vieve.) Le troisième soldat que nous attendons est un peu dur. Si on le faisoit attendre, il pourroit nous quereller.

GENEVIÈVE.

Mon cher monsieur, je ne puis rien faire que mon homme ne soit de retour. Je me repose sur vous. Vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuser.

LA TERREUR.

Oh ! il ne se laisse pas mener par des paroles. Et puis il est caporal : c'est mon supérieur. Je ne lui parle pas comme je voudrois.

SCÈNE VI.

LA TERREUR, FLUET, MARCEL, GENEVIÈVE.

MARCEL, *jetant une charge de bois à terre.*

ALLONS, voici des fagots. Je vais vous allumer du feu.

GENEVIÈVE.

Oui, mon homme, dépêchons-nous. Il *doit nous venir* un officier ; et il n'est pas *commode*, à ce que dit monsieur.

[redacted]

MARCEL.

Comment ! un officier chez nous ?

LA TERREUR.

Quand je dis officier, il lui faut encore un grade ; mais il y montera. Il a quelques ordres à donner dans la compagnie, sans quoi il seroit déjà ici. Allez, allez échauffer le foyer.

FLUET, *poussant Geneviève.*

Parbleu, il est bien temps ! Hâtez-vous donc, vous dis-je.

GENEVIÈVE.

J'y vais, j'y vais. (*Elle est prête à sortir.*)

SCÈNE VII.

LA TERREUR, FLUET, MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE.

GEORGE, *en entrant*

ALLONS, allons, vîte à dîner.

MARCEL.

Hélas ! monsieur, nous n'avons rien de prêt encore.

GEORGE.

A quoi diantre vous amusez-vous ?

GENEVIÈVE, *bas, à la Terreur.*

Mon cher monsieur, parlez-lui, je vous en prie, pour qu'il ne se fâche pas.

MARCEL, *à George.*

Ce n'est pas notre faute, je vous en assure. Demandez à votre camarade.

LA TERREUR, *bas, à George.*

Finis ce badinage, et tire-les de peine. (*Haut à Geneviève.*) Bonne mère, regardez-le bien.

GEORGE.

Est-ce que vous ne me reconnoissez pas? (*Marcel et Geneviève le considèrent attentivement.*)

MARCEL.

Ma femme, ne sens-tu rien dans ton cœur?

GENEVIÈVE, *dans une incertitude où perce la joie, regarde tantôt Marcel, tantôt George.*) O mon Dieu! seroit-ce lui?

GEORGE.

Oui, c'est moi, c'est moi, ma mère. Quel plaisir de vous revoir, mes chers parens!

MARCEL.

Est-il possible, mon fils? Oh! sois le bien-venu mille fois!

[redacted]

GENEVIÈVE, *l'embrassant.*

Jè te revois donc avant de mourir. La joie ne me laisse pas respirer.

MARCEL.

Comment as-tu donc fait pour vivre encore ? Mon cher fils, il y en a tant qui sont morts ! et toi tu es échappé.

GEORGE.

On ne m'a pourtant jamais vu en arrière de mon devoir. C'est à vos prières sans doute que je suis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu, mes chers parens ? Je suis chez vous en quartier. Vous n'êtes pas fâchés de ce logement, peut-être ?

MARCEL.

Peux-tu nous le demander ? Depuis que tu nous as quittés, mon cher fils, nous n'avons jamais eu tant de joie.

GENÈVIÈVE, *à la Terreur.*

Vous m'aviez dit que c'étoit un caporal que vous attendiez ?

LA TERREUR.

Et c'est bien vrai aussi.

MARCEL.

Juste ciel ! tu t'es avancé ? Comment cela s'est-il fait ? Tu ne savois pas lire.

GEORGE.

Mon capitaine me l'a fait apprendre.

MARCEL.

O ma femme, quel honnête homme cela doit être!

GENEVIÈVE.

Qu'on vienne nous dire ensuite que les gens de guerre ne sont pas de braves gens.

LA TERREUR.

Il n'en restera pas là, je vous en réponds. (*à George.*) Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous coucherions aujourd'hui dans ton village?

GEORGE.

Camarade, j'étois si plein de ma joie, que je ne pouvois parler.

GENEVIÈVE.

Combien resteras-tu avec nous?

GEORGE.

Trois jours, ma mère. Nous faisons halte ici.

MARCEL.

Oh! c'est bon, mon cher fils. Nous aurons le temps de nous dire bien des choses.

FLUET.

Au diable! personne ne veut donc allu-

mer de feu ? Je pense qu'il en seroit temps, depuis une heure.

GENEVIÈVE.

Dans un moment, monsieur

LA TERREUR, *à Geneviève.*

Restez auprès de votre fils, la bonne mère. Je vais battre le briquet, et faire la cuisine. (*à Fluet.*) Quand vous seriez à demi-gelé, la joie de cette famille devroit vous réchauffer. Mais vous n'êtes pas capable de la sentir. Venez avec moi, je vais vous conduire dans quelque maison du voisinage, jusqu'à ce que la chambre soit plus chaude. Sinon, prenez votre parti de vous-même.

GENEVIÈVE.

Oui, je vous en prie, mon cher monsieur. Notre voisin, à main droite, a une grande cheminée où l'on peut se dégourdir plus à son aise.

FLUET.

Vraiment oui, j'irai encore m'exposer à l'air, pour arriver là plus transi.

LA TERREUR.

Il n'y aura pas ici de chaleur d'une bonne heure, et vous acheveriez de geler. Venez, venez.

FLUET, *en pleurant.*

Je crois qu'on l'a fait exprès de me donner le plus mauvais logement du village.

LA TERREUR.

Oui, pour ceux qui sont toujours restés assis dans leur fauteuil, les pieds sur la cendre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE.

GEORGE.

Ce garçon-là s'imagine qu'il en est dans le monde comme dans sa maison, où sa maman ordonnoit aux valets de suivre tous ses caprices.

GENEVIÈVE.

Y a-t-il long-temps qu'il est soldat ?

GEORGE.

Trois semaines. C'est sa première marche. Mais asseyons-nous, mes chers parens. Racontez-moi quelque chose de notre village. Que fait ma chère Madeleine ?

GENEVIÈVE.

Elle a déjà quatre enfans.

GEORGE.

Que me dites-vous !

MARCEL.

Tu ignores peut-être qu'elle a épousé le le jardinier Thomas?

GEORGE.

Elle n'a donc pas voulu m'attendre?

GENEVIÈVE.

Il y a dix ans que tu es parti; elle en a passé quatre à te pleurer.

GEORGE.

Mais comment est-elle? Vit-elle au moins heureuse?

GENEVIÈVE.

Elle est encore plus misérable que nous; et ses enfans ne pourront, de quelques années, gagner leur vie.

GEORGE.

Vous n'êtes donc pas à votre aise, vous autres?

GENEVIÈVE.

Hélas! mon cher fils, nous ne savons jamais la veille où nous prendrons le pain du lendemain.

GEORGE.

Juste ciel! que m'apprenez-vous? (*Les deux vieillards se mettent à pleurer, sans répondre*). Parlez donc. Comment cela est-il possible?

MARCEL.

Tu as raison de t'en étonner. Tu sais que nous avons toujours été laborieux, et que nous ne faisions pas comme les trois quarts de ceux du village, qui ne savent pas ramasser pour l'hiver. Nous nous étions toujours si bien conduits, lorsque tu étois encore avec nous, que personne n'avoit un sou de dette à nous demander. Notre ferme étoit pourvue de bétail; et nous avions toujours quelques deniers en réserve, pour les besoins inattendus. Mais, mon cher fils, tout cela ne tarda guère à changer après ton départ. Nous avions beau travailler, nous vîmes bientôt qu'il nous manquoit deux bras diligens. J'étois obligé d'épuiser mes forces pour tenir nos terres en bon état. La foiblesse vint avec l'âge. Dans le temps où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charrue pour payer nos charges, et nous soutenir. Il vint de mauvaises années, nous fîmes des dettes; et depuis cinq ans, nous avons tout fondu.

GENEVIÈVE.

Nous *sommes* encore en arrière de trente *écus envers le* Seigneur. Il nous est impos-

sible de les payer ; et chaque jour nous attendons qu'on nous chasse de notre chaumière, pour nous envoyer mendier notre pain.

MARCEL.

Dieu sait pourtant si c'est notre faute. Nous avons sûrement assez travaillé toute notre vie, pour avoir du pain dans la vieillesse : et nous en aurions en abondance si des méchans n'avoient mis leur plaisir à nous rendre malheureux.

GEORGE.

Juste ciel ! devois-je craindre de vous trouver dans une pareille situation ? Mais qui sont les méchans hommes dont vous vous plaignez ?

MARCEL.

Le bailli seul, mon fils. C'est lui qui fait toute notre misère. C'est sur lui que nous pouvons crier vengeance du fond de notre cœur. S'il ne t'avoit fait soldat, nous n'aurions pas ainsi perdu notre bien, qui nous avoit coûté tant de sueurs et de peines.

GEORGE.

Il faut que la terre fournisse des hommes à l'état : et ce n'est pas la faute du bailli, si le sort m'est tombé.

GENEVIÈVE.

Tu le crois, mon fils ! Apprends que c'étoit une tromperie de sa part. Tu sais qu'il a toujours été notre ennemi. Cependant, de toute notre vie nous ne lui avons fait de mal.

MARCEL.

C'est qu'il m'en vouloit de n'avoir pu lui prêter de l'argent, lorsqu'il n'étoit encore que simple clerc du Greffier, et qu'il n'avoit pas un habit entier sur le corps. Je me suis bien apperçu que sa haine venoit de ce moment.

GENEVIÈVE, *à George.*

C'étoit au fils aîné d'Antoine, de marcher à ta place. Son père, à prix d'or, gagna le sergent de milice et le bailli. Il l'a déclaré en mourant; et on l'a vérifié sur le registre de l'inspecteur. Le bailli auroit été démis, si ton père n'avoit intercédé pour lui. (*à Marcel.*) Il falloit le laisser punir. Il n'auroit eu que ce qu'il méritoit. Nous ne serions peut-être pas aujourd'hui si malheureux.

MARCEL.

Eh ma femme ! qu'y aurions-nous gagné, quand il auroit payé l'amende ? Notre fils seroit resté soldat, et le bailli auroit été

[redacted]

encore plus acharné contre nous. On empire son mal à se plaindre de la justice : elle trouve toujours à se venger. Les choses se seroient arrangées de manière que nous aurions eu tout le tort sur nous, et qu'on nous auroit fermé la bouche pour jamais.

GENEVIÈVE.

Sa punition ne restera pas en arrière. Il faudroit qu'il n'y eût pas un Dieu dans le ciel ; et nous pouvons mourir tranquilles là-dessus. (*avec un profond soupir.*) Seulement, si nous n'avions pas de dettes !

SCÈNE IX.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, LA TERREUR.

LA TERREUR.

BON. Je viens de pourvoir au cadet. La mère, montrez-moi un peu où je ferai la cuisine. Vous pourrez après cela rester auprès de votre fils, j'aurai soin de tout.

GENEVIÈVE.

Grand merci, mon cher monsieur ; je vais vous aider.

LA TERREUR.

Non, non, je m'en charge tout seul; vous ne sauriez pas faire cuire comme il faut pour les soldats.

GENEVIÈVE, *prête à sortir.*

Oui, mon fils, voilà ce qui nous est arrivé de t'avoir perdu : nous n'avons plus d'autre espérance que l'aumône. Je frissonne d'y penser. Vivre d'un morceau de pain qu'on mendie ! (*Elle sort en pleurant, avec La Terreur*).

SCÈNE X.

MARCEL, GEORGE.

GEORGE, *troublé.*

N'EST-IL pas vrai, mon père ? Ma mère dit les choses pires qu'elles ne sont, comme font toujours les femmes ?

MARCEL.

Non, mon fils, elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous est pas seulement resté de la dernière récolte de quoi semer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour vivre. Nous devons des droits au seigneur, qui veut absolument être payé,

ce que dit le bailli ; mais où le prendre ? Notre chaumière va être vendue. Mon cher fils, tu n'hériteras pas un tuyau de paille de ton père.

GEORGE.

Oh ! si vous aviez seulement de quoi subsister, je ne m'embarrasserois guère de ce ce qui me regarde. Quand je ne pourrai plus servir, le roi me nourrira jusqu'à la mort. J'ai donné l'année dernière de mon pain à des paysans que la faim chassoit dans la ville ; j'ai pensé mille fois à vous, mais je ne croyois pas que vous fussiez aussi à plaindre. Je me réjouissois tant de vous voir ! et aujourd'hui que je vous vois, c'est dans la plus affreuse misère. Je n'ose lever les yeux sur vous. (*Marcel lui tend les bras, et ils s'embrassent en pleurant amèrement. Après une courte pause.*) Si encore je pouvois faire quelque chose pour vous soulager ! Voici tout ce que je possède. Je vous le donne avec des larmes, parce que je n'ai rien de plus à vous donner.

MARCEL.

Que Dieu te le rende au centuple, mon cher fils ! Nous avons là de quoi vivre deux jours !

GEORGE.

Rien que deux jours ! Mais comment le seigneur peut-il être si impitoyable, de vous faire vendre votre chaumière, et de vous rendre mendians pour trente écus ? Ne pourroit-il pas prendre patience ? Que gagne-t-il à perdre ses vassaux ? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus honnêtes que vous.

MARCEL.

Voilà ce qui arrive, lorsque les seigneurs ne viennent pas sur leurs terres. Nous n'avons pas vu monsieur le comte depuis que son père est mort. Il reste à la ville, et laisse faire au bailli, qui ne fait que des mendians. Il sentira trop tard qu'il auroit mieux valu pour lui de venir voir de ses yeux si tout va comme on lui en fait le récit. Les autres seigneurs du voisinage vinrent l'année dernière dans leurs châteaux ; ils virent la misère des paysans et les prirent dans leurs bras, mais le nôtre ne se met pas en peine de nous. Dieu me le pardonne ! Il faut encore prier pour lui, lorsqu'il nous écorche jusque par-dessus les oreilles. Le dernier *terme est à demain* : tu entendras comme le *bailli sait crier* ; il doit venir aujourd'hui.

GEORGE.

C'est bon : je lui parlerai. Je lui dirai à l'oreille deux mots qui le rendront peut-être plus traitable. On assure que le roi doit passer ici. S'il y vient, il faut que vous alliez lui parler vous-même, et que vous lui représentiez votre état.

MARCEL.

Moi, dis-tu, parler au roi ? Je ne pourrois jamais lui lâcher un mot. Je serois comme une pierre en sa présence.

GEORGE.

Ne craignez pas, il vous rendra bientôt la parole. J'étois une fois en sentinelle près de lui; il vint des paysans qui vouloient lui parler. Ils se regardoient les uns les autres, et ne pouvoient ouvrir la bouche. Que voulez-vous, mes enfans, leur dit-il avec amitié ? Ils lui donnèrent un écrit qu'il se mit à lire ; et lorsqu'il l'eut achevé, il les questionna de manière à les mettre à leur aise. Ils commencèrent aussi-tôt à jaser avec autant de confiance que s'ils avoient parlé à leurs femmes. Il ne les quitta pas qu'ils n'eussent tout dit. Vous n'avez jamais vu son pareil de votre vie. Il y auroit de quoi s'épuiser à dire sa louange.

MARCEL.

Que me dis-tu ?

GEORGE.

Croyez-moi. J'aimerois mieux avoir à lui parler qu'à plusieurs de nos sous-lieutenans.

MARCEL.

Voilà ce qui s'appelle un roi.

GEORGE.

Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai, mon père ? Je veux aller prier notre fourrier qu'il nous dresse un mémoire ; et quand vous devriez l'aller présenter à six lieues, ne vous laissez pas manquer cette consolation. Pourvu qu'il vienne seulement !

MARCEL.

Et quelle seroit ta pensée, mon fils ?

GEORGE.

Nous verrons demain. Mais j'ai toujours ouï dire qu'il valoit mieux avoir affaire aux grands qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village. (*Il prend Marcel par la main, et sort avec lui.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE *met le couvert*, MARCEL *avance des siéges*, GENEVIÈVE *essuie des assiettes de bois*, FLUET, *et ensuite* LA TERREUR.

GENEVIÈVE.

Nous n'avons que trois assiettes.

GEORGE.

Cela ne fait rien pour manger.

FLUET, *tirant un couteau à gaîne.*

Mais il faut que j'aie une assiette, moi.

GEORGE.

Rien de plus juste. Vous en aurez une aussi.

FLUET, *d'un air mécontent.*

Oui, de bois !

LA TERREUR, *portant un plat de soupe.*

Si vous avez tant soit peu d'appétit, vous *la* trouverez excellente. Quand ceci sera

gobé, j'ai encore autre chose à vous servir. (*Il sort.*)

MARCEL.

Ce bon monsieur se donne bien de la peine.

GEORGE.

Vous ne le connoissez pas, mon père; après le plaisir de se battre, il n'en a pas de plus grand que celui de faire la cuisine.

LA TERREUR, *revient avec une terrine pleine de viande et de légumes.*

Allons, asseyons-nous. (*On s'assied.*) Cela doit être exquis. Eh bien! est-ce qu'on n'ose pas y toucher! Il n'est point de bonne soupe sans cuiller, ai-je toujours entendu dire. Voici la mienne. (*Il tire une cuiller et un couteau.*)

MARCEL.

Ah! je suis bien aise; car nous n'en avions que pour trois.

LA TERREUR, *à Fluet.*

Eh bien! monsieur le cadet, comment vous trouvez-vous à présent? Vous êtes servi comme un prince, au moins.

FLUET, *d'un air dédaigneux.*

Oh! oui. (*Ils mangent.*)

GENEVIÈVE, *à Marcel.*

Voilà une excellente soupe, mon ami.

MARCEL.

Il y a long-temps que nous n'avons rien mangé de si bon.

GEORGE.

Tâchez de vous en bien régaler.

LA TERREUR.

Ne vous contraignez pas, monsieur le cadet, léchez-vous-en les doigts.

FLUET.

Si vous aviez ici des œufs frais !

LA TERREUR.

Les poules n'ont pas pondu d'aujourd'hui dans le village ; et la soupe saura bien descendre, sans qu'on vous graisse le gosier.

GEORGE.

Il faut vous accoutumer à cette cuisine. Vous en trouverez rarement de plus friande dans les marches.

GENEVIÈVE.

Nous ne souhaiterions rien de meilleur pour toute notre vie. Encore n'en demanderois-je pas tous les jours, seulement les dimanches.

GEORGE, *desservant le plat à soupe.*

Maintenant, passons au ragoût

LA TERREUR, *à Marcel.*

Vous n'avez pas d'assiette, bon père ?

GENEVIÈVE.

Oh ! ne vous inquiétez pas, nous mangerons dans la même.

LA TERREUR.

Tenez, voici la mienne.

MARCEL.

Non, non ; que faites-vous ? Et où mangeriez-vous donc ?

LA TERREUR.

Oh ! je saurai bien m'en faire une. (*Il coupe un long morceau de pain, le retourne, et met la viande dessus.*) Voyez-vous ?

GEORGE, *en fait de même.*

S'il nous falloit attendre des assiettes pour nos repas !....

LA TERREUR, *à Fluet qui le considère avec surprise.*

Cela vous étonne ? Vous verrez bien autre chose. Il faut voir un soldat dormir sur une pierre, les poings fermés.

GEORGE.

Pourquoi ne mangez-vous pas, mon père ?

MARCEL.

Ah !

LA TERREUR.

Qu'avez-vous donc à soupirer ?

MARCEL.

C'est que ce seroit à moi de régaler mon fils; et je n'ai pas même un morceau de pain à lui offrir. Il faut que je le nourrisse aux dépens d'un autre. Cela me fait de la peine.

LA TERREUR.

Bon ! il n'y faut pas penser.

GENEVIÈVE.

Lorsque les enfans retournent chez leurs pères, c'est pour en recevoir des bienfaits; et toi, quand tu viens nous retrouver après dix ans, c'est pour nous voir à ta charge et à celle de tes amis !

GEORGE.

Ma mère, ne vous faites pas ces reproches, ou je ne pourrai plus rien manger.

LA TERREUR.

Attends, camarade, j'y sais un remède. (*Il prend une tasse, et boit ; il la remplit de nouveau, et la présente à Marcel.*) Vous pouvez en boire en sûreté. Allons, bon papa, ensuite vous, la mère, et puis votre fils. Ne pensez plus au chagrin ; ne songeons qu'à nous goberger. Eh bien donc ? lampez-

la taue

Terreur. Que
a tout répondre

Mangez encore

LA TERREUR.

Palsambleu, vous m'allez donner de l'orgueil. Vous buvez tous à moi, comme si j'avois gagné une bataille.

MARCEL.

Vous le méritez bien aussi. Vous n'avez rien de trop ; et par amitié pour mon fils, vous nous servez un si bon repas !

GENEVIÈVE.

Un hypocrite ne peut faire moins que de remercier de la bouche ; mais nous, c'est du fond du cœur, aussi vrai qu'il y a un Dieu, et que nous sommes pauvres.

LA TERREUR.

Oh je le crois, je le crois. Mais qu'ai-je donc fait de si merveilleux ? Ah ! si je pouvois vous tirer entièrement de peine, voilà ce qui me rendroit fier. Mais pour cette bagatelle, qu'il n'en soit plus question, je vous prie. (*Il verse à boire à Fluet.*) Tenez, je gage que vous n'avez jamais trouvé le vin si bon de toute votre vie.

FLUET, *après avoir bu.*

Oui, pas mauvais.

LA TERREUR.

Vous en parlez bien froidement, mon-

sieur le cadet. Que direz-vous, après cela, de ma casserole? Il m'a semblé voir cependant que vous y avez fait honneur.

FLUET.

Je n'imaginois pas y trouver tant de goût.

LA TERREUR.

J'en étois sûr. Nous verrons, quand ce sera votre tour, si vous saurez vous en tirer aussi bien.

FLUET.

Oui-dà! vous pensez que j'irai vous faire la cuisine?

LA TERREUR.

Pourquoi non? Je la fais bien, moi. Je vous prendrai à mon école.

FLUET.

Est-ce que c'est du métier d'un soldat?

LA TERREUR.

Comme s'il étoit rien qui n'en fût! Il faut qu'un soldat soit tout au monde, cuisinier, tailleur, médecin, forgeron; tout enfin. (*On entend frapper à la porte.*)

GENEVIÈVE.

O mon Dieu! qui est-ce donc qui nous *arrive encore?*

GEORGE.

Ne craignez rien, ma mère, c'est qu'on vient faire la visite.

SCÈNE II.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, FLUET, LA TERREUR, un CAPITAINE, un FOURRIER.

LE FOURRIER, *avec des tablettes à la main.*

COMBIEN êtes-vous ici ?

GEORGE, *en se levant.*

Trois. (*Tout le monde se lève.*)

LE CAPITAINE.

C'est bon. Restez assis, enfans, restez assis. Et vous aussi, bonnes gens, remettez-vous; point de cérémonies. Je suis charmé du calme et de la cordialité qui règnent dans votre maison. Avez-vous des plaintes à faire contre vos soldats ?

MARCEL.

Oh non ! monsieur, pourvu qu'ils n'en aient pas contre nous.

LE CAPITAINE *à George.*

Etes-vous content de vos hôtes ?

GEORGE.

Mon capitaine, je suis chez mon père : c'est à mes camarades de répondre.

LA TERREUR.

Nous avons tout ce qu'il nous faut.

LE CAPITAINE, *se tournant vers Marcel.*

Quoi ! c'est votre fils ? Vous avez là un si bon sujet, que vous devez être aussi un honnête homme.

MARCEL.

Hélas ! monsieur, c'est toute ma richesse.

LE CAPITAINE.

N'avez-vous pas de la satisfaction de votre fils ?

MARCEL.

Oh ! si ses supérieurs pouvoient en être aussi contens !

GENEVIÈVE.

Il a toujours été près de nous un brave garçon Il nous a obéi au moindre signe : et celui qui est soumis à ses parens, doit l'être aussi à ses supérieurs.

LE CAPITAINE.

Je puis vous le dire, il est aimé de tout le régiment. Ses officiers l'estiment, et ses camarades donneroient leur vie pour lui. *C'est la première fois qu'il entend son éloge*

de ma bouche; mais je ne puis le t
une pareille occasion. Le bon tén
qu'on rend d'un enfant est la plu
récompense des pères; et la joie des
pour les enfans l'encouragement le
à persister dans le bien. (*Il regard
de lui.*) Je crois que votre situation
des plus heureuses; mais vous êt
dans votre fils. Il fait honte à ceux
ducation a ruiné leurs familles. Vo
pas encore goûté toute la joie qu'il p
donner. Si vous vivez de longues a
sera le soutien de votre vieillesse.

GEORGE.

Je vous remercie, mon capitaine,
voir réservé cette louange pour l'o
mes parens. Je me comporterai de
qu'ils n'auront jamais rien à perdre
que vous leur causez.

LE CAPITAINE.

Vous n'avez qu'à vous conduire
vous avez fait jusqu'à ce jour.

MARCEL.

Oh monsieur! le cœur me fond d

GENEVIÈVE.

Je serois encore bien plus heu
vous le laissiez auprès de nous. Ne

vous pas arranger cela, monsieur le capitaine ?

MARCEL.

Que demandes-tu là, ma femme ? Veux-tu qu'il meure de faim à notre côté ? (*En montrant La Terreur au capitaine.*) C'est monsieur qui a bien voulu payer ce repas, autrement nous n'aurions trouvé rien sur notre table. La mauvaise récolte nous a entièrement ruinés. Et puis monseigneur le comte...

LE CAPITAINE.

C'est un homme sans cœur ; je le connois. Il se livre aux plus affreuses débauches dans la capitale ; et il laisse ses vassaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part tant de misère que dans ses terres. Les gens les plus riches (et c'est beaucoup dire) blâment son insensibilité. Consolez-vous, bon vieillard, vous trouverez bientôt des ressources, et l'on vous estimera plus que lui. Tenez, voici quelques légers secours. (*Il jette une pièce d'or sur la table.*) Plût à Dieu que j'eusse tout l'argent qu'il prodigue à ses vices ; je ferois mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paie, et je ne puis rien faire de mieux pour vous. George, voilà ce que tu as mérité à tes parens par ta bonn

conduite. Retenez bien cela, mon cadet. C'est le plus beau complimen puisse faire à un homme.

GEORGE.

Ah ! mon capitaine, si vous saviez prix ce présent est pour nous dans ment ! Non, de toute ma vie, je ne m'acquitter envers vous.

MARCEL.

Il n'est que Dieu qui puisse v payer.

GENEVIÈVE.

Qu'il vous accorde une longue vie ! j'aurois dix enfans, je vous les do tous avec joie.

LE CAPITAINE.

Bonne femme ! vous me rendez b gement ce que je fais pour vous. Ur est d'un prix inestimable aux yeu mère, et vous m'en donneriez dix ! indigne seigneur pouvoit connoître lupté de la bienfaisance, combien il p rendre ses plaisirs dignes d'envie ! M terromps votre dîner. Continuez, *prie.* Adieu ; je vous verrai encore a *partir.* (*Il sort.*)

LE FOURRIER, *à Fluet.*

La garde va bientôt se relever; tenez-vous prêt. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, FLUET, LA TERREUR.

Tous demeurent pendant quelque temps pensifs et immobiles, excepté Fluet, qui continue de manger.

LA TERREUR, *se versant à boire.*

VIVE, vive notre capitaine!

GEORGE.

Oh oui, qu'il vive! C'est lui qui nous sauve de la mort.

MARCEL, *joignant les mains, et les laissant tomber de surprise.*

Il ne m'avoit jamais vu, et il me donne la première fois une pièce d'or! Qui auroit attendu cela d'un étranger, quand ceux qui nous connoissent sont si impitoyables?

GENEVIÈVE.

On diroit d'un prince. (*Elle regarde la pièce d'or qui est sur la table.*) Combien

cela peut-il valoir, mon ami? Il faut qu'il y en ait pour bien de l'argent!

MARCEL, *en la serrant dans ses mains.*

Bon Dieu! aurois-je pu croire que je me serois jamais vu tant de bien dans une seule pièce? T'y connois-tu, mon fils?

GEORGE.

Non; elle est trop grande pour que j'en sache la valeur.

LA TERREUR.

Elle doit valoir plus d'un louis; mais je ne sais pas au juste.

FLUET, *au premier coup-d'œil qu'il jette.*

C'est un louis double. Le peuple ne connoît pas cela.

LA TERREUR.

Nous ne sommes pas nés au milieu de l'or comme vous. Cela vaut donc seize écus?

GENEVIÈVE.

Seize écus! O mon cher homme! la moitié de notre dette! Pourvu que le bailli s'en contente en attendant!

MARCEL.

J'espère qu'avec cet à-compte, il nous donnera du répit.

GENEVIÈVE.

Crois-tu ? O mon Dieu ! je serois bien contente de ne manger que du pain jusqu'à la moisson, si nous pouvions garder notre cabane.

GEORGE.

Ne vous embarrassez pas, ma mère, j'y pourvoirai.

MARCEL.

Nous craignions tant un logement de soldats ! et ce sont des soldats qui sont nos anges ! Que Dieu soit loué pour ce repas, et pour les secours qu'il nous a envoyés ! (*Tous se lèvent.*)

FLUET.

Il faut que j'aille à la garde maintenant.

LA TERREUR.

Tenez, voilà vos armes. (*Il lui décroche sa giberne, et le charge de son bagage. Fluet sort.*) A présent, je vais remettre les choses comme je les ai trouvées. (*Il veut desservir la table.*)

GENEVIÈVE, *lui retenant le bras.*

Oui, ce seroit bien à moi de vous laisser faire. Reposez-vous ; je vais tout arranger. N'est-ce pas assez que vous ayez fait la cuisine ?

LA TERREUR.

Non, non, c'est encore de mon emploi. Je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

MARCEL, *à la Terreur.*

Mon cher monsieur, que je boive encore une fois. Je trouverai le vin meilleur que tout-à-l'heure; à présent que j'ai de l'or dans ma poche.

LA TERREUR.

Buvez, buvez, bon homme. Il n'y a jamais rien à laisser dans une bouteille. (*En frappant sur son ventre.*) Ceci est notre meilleur buffet. Il faut suivre le commandement qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain. (*George pousse la table. La Terreur lève la nappe, et emporte les plats et les assiettes dans l'autre chambre.*)

GENEVIÈVE.

Je ne suis plus étonnée que les femmes aiment tant les soldats. Il n'y a point de meilleurs maris; ils font toute la besogne. Il faut que je le suive, autrement il se mettroit à laver les assiettes. (*Prête à sortir, elle se retourne au bruit que fait Thomas en entrant.*) Ah! voici notre frère. Voyons s'il reconnoîtra son neveu.

SCÈNE IV.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, THOMAS.

GENEVIÈVE, *à Thomas.*

TIENS, regarde ce joli garçon. Ne va pas le prendre pour un simple soldat, au moins. (*à George.*) Et toi, le reconnois-tu? C'est ton oncle Thomas.

GEORGE, *s'avançant vers lui.*

Que je vous embrasse, mon cher oncle!

THOMAS, *étonné.*

Moi, ton oncle? Mais..... mais..... mais oui, c'est lui-même. Eh! sois le bien-venu, mon neveu. (*Il l'embrasse.*) On n'a pas besoin de te demander comment tu te portes.

GEORGE.

Je souhaite que vous vous portiez aussi bien que moi.

GENEVIÈVE.

Et si tu savois tout ce qu'en dit son capitaine! Pourquoi ne puis-je rester ici, pour te conter tout cela! Mais il faut que j'aille de l'autre côté; car notre cuisinier m'arrangeroit toute la maison.

SCÈNE V.

MARCEL, THOMAS, GEORGE.

THOMAS.

Mon cher neveu, je me réjouis de tout mon cœur de te voir. Cependant tu ne pouvois venir dans un temps plus malheureux. Nous sommes aussi pauvres que si le pays avoit été mis au pillage.

MARCEL.

Et notre méchant Bailli, qui achève encore de nous sucer le peu de sang qui nous reste !

GEORGE.

Il n'a plus de mal à vous faire. Vous pouvez lui payer la moitié de votre dette ; et il faudra bien qu'il attende pour le reste. N'y pensons plus, je vous prie.

MARCEL, *montrant le double louis à Thomas.*

Tiens, mon frère, vois ce que mon fils m'a procuré.

THOMAS, *à Marcel.*

Que dis-tu ? (*à George.*) Est-ce de tes *épargnes*, ou de quelque butin ?

GEORGE.

De l'un ni de l'autre. Mon capitaine en a fait présent à mon père.

MARCEL.

C'est toujours à mon fils que j'en ai l'obligation. Le capitaine ne me l'a donné qu'à cause de sa bonne conduite.

THOMAS.

Je m'en réjouis d'autant plus; car pour épargner, on doit se refuser bien des choses : et pour ce qui est du butin, nommez-le comme vous voudrez, messieurs les soldats, c'est toujours de vilain argent qui ne doit jamais profiter.

GEORGE.

J'ai toujours pensé de même. Je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne; mais ceux qui ont commis pillage sur pillage, n'en ont pas conservé plus que moi. Encore ont-ils passé la moitié de leur temps en prison, pour avoir fait la débauche : au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte sur mon compte.

THOMAS.

Je le crois, mon ami. Ta famille est pleine d'*honnêtes gens*; tu ne voudrois pas être *tout seul un* vaurien. Si nous sommes pau-

vres, nous avons la paix de Dieu, qui vaut toutes les richesses.

MARCEL.

Aussi ne demanderois-je plus rien au seigneur, si le bailli.....

THOMAS.

Doucement. Le voici qui vient.

SCÈNE VI.

MARCEL, THOMAS, GEORGE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Eh bien! Marcel, c'est demain le dernier jour de grace. Songe à me payer, ou ta cabane est vendue. J'ai déjà trouvé des acheteurs.

MARCEL.

Mon cher monsieur, je ne puis vous en payer que la moitié. Encore n'aurois-je pu le faire, si le capitaine de mon fils n'étoit venu à mon secours. Ayez la bonté d'attendre pour le reste jusqu'à la moisson. Si nous avons une bonne récolte, vous savez que je ne serai pas content que je n'aie satisfait à ce que je vous dois. Prenez un peu

de patience. Si ce n'est pas pour moi, que ce soit en considération de mon fils. Il sert son prince, et il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une seule pierre de l'héritage de son père, lorsqu'il ne sera plus soldat ? Considérez que cela crie vengeance au Ciel, de prendre les pauvres gens par la misère, pour achever leur ruine.

LE BAILLI.

Ce n'est pas la faute de monseigneur, si vous êtes misérables.

MARCEL.

Il est vrai ; mais est-ce la nôtre ? Est-ce pour avoir été paresseux ou débauchés ? Qui peut se défendre de la rigueur du temps ? Mille autres ne sont-ils pas comme nous ? S'il y avoit de ma négligence, je n'oserois dire un seul mot. Mais tout cela vient de l'ordre du Ciel. Un homme ne mérite-t-il donc aucune pitié ?

LE BAILLI.

Bon, voilà comme vous êtes ; plus on fait pour vous, et plus vous demandez. M. le comte ne vous a-t-il pas accordé toute une année ? Ne vous a-t-il pas généreusement *prêté les semailles* ? Vous n'auriez pu mettre

un grain dans la terre sans lui : et maintenant il est impitoyable de vous demander ses avances ? Est-il obligé de vous faire des présens ?

MARCEL.

Ce n'est pas ce que nous demandons. Qu'il ait seulement la bonté d'attendre que nous puissions le payer. Recevez toujours ceci à compte, et parlez pour nous à son cœur. Vous attirerez sur lui et sur vous les récompenses d'un Dieu de miséricorde.

LE BAILLI.

Oui, je n'ai qu'à lui représenter de se laisser encore conduire par le nez une autre année. C'est de quoi je ne m'aviserai point. Il faut que j'aie toute ma somme, ou je vous fais déguerpir.

GEORGE.

Un peu de commisération, monsieur le Bailli, je vous en conjure. Pensez que d'une seule parole vous pouvez faire le bonheur de mon père, ou le rendre tout-à-fait malheureux. Si rien ne reste impuni dans ce monde, ce n'est pas une petite chose de réduire un honnête homme à la mendicité.

LE BAILLI.

Occupez-vous de votre mousquet, et non pas de ce que j'ai à faire.

GEORGE.

Mon mousquet appartient au roi, et j'en aurai soin sans votre leçon. Quand le roi seroit devant nous, il ne trouveroit pas mauvais que je parlasse pour mes parens; et cependant de vous à lui, il y a, je crois, une différence.

LE BAILLI.

Monsieur le soldat, vous pouvez avoir fait des campagnes, mais souvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un bailli de terre conquise.

GEORGE.

Je n'ai jamais parlé à aucun comme je vous parlerois, connoissant votre naturel, si je vous trouvois en pays ennemi.

LE BAILLI.

Vous n'aurez pas cette satisfaction.

THOMAS.

Monsieur le Bailli, excusez la brusquerie d'un soldat.

LE BAILLI.

Je saurai lui répondre. Taisez-vous seu-

lement. Vous n'êtes pas trop bien vous-même sur mes papiers.

GEORGE.

Je le crois. Tous les honnêtes gens sont daus le même cas auprès de vous.

SCÈNE VII.

MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, GEORGE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Qu'entendez-vous par-là ?

MARCEL.

Je vous en prie au nom de Dieu, monsieur le Bailli.

GENEVIÈVE.

Prenez en attendant tout ce que nous pouvons vous donner. Nous vendrions notre sang pour vous payer la somme entière.

LE BAILLI.

Je le crois bien, si vous aimez votre cabane; car dès demain vous pourrez aller voyager.

GENEVIÈVE

Non, vous n'aurez point cette barbarie.

Epargnez notre misère, je vous en conjure à genoux.

LE BAILLI.

Toutes vos prières sont inutiles.

GENEVIÈVE.

N'avez-vous donc pas une goutte de sang humain dans les veines? Nous avons travaillé avec honneur pendant une longue vie ; et sur nos vieux jours, vous nous rendez mendians?

MARCEL.

Nous ne sommes pas loin de la moisson ; et ma cabane ne dépérira pas jusqu'à ce temps-là.

LE BAILLI.

Qu'en savez-vous? Elle peut brûler dans l'intervalle.

MARCEL.

Mais j'aurois toujours payé la moitié.

LE BAILLI.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les ordres de monseigneur.

GEORGE.

Monseigneur ne vous a pas ordonné de *ruiner, pour* quatorze misérables écus, une

famille de ses vassaux. Il vous paie pour faire prospérer ses affaires ; et en cela vous ne gagnez pas vos gages. Vous chassez les honnêtes gens pour recevoir des vagabonds. Lorsque la terre ne porte pas de fruits, le seigneur ne peut exiger aucune redevance ; et il est de son devoir, au contraire, de soutenir ses pauvres paysans. Faites-y bien réflexion, vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les choses. Remplissez, pour la première fois, votre devoir, et parlez en faveur de ceux qui vous font vivre. Il n'est qu'une manière de présenter notre situation ; et monseigneur donnera son consentement à tout ce que vous ferez d'après votre conscience.

LE BAILLI.

Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conseils ; je vous en préviens.

GEORGE.

Et vous, ne soyez pas si grossier envers moi, je vous en avertis.

LE BAILLI.

Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je saurai bien vous apprendre à vivre

GEORGE.

C'est vous qui en avez besoin, non pas moi.

LE BAILLI.

Où prenez-vous la hardiesse de me parler de la sorte ?

LA TERREUR, *qui est rentré dans le cours de la scène.*

Mettez-vous à sa place. Faut-il qu'il reste muet devant vous ? Il est soldat. Un soldat sait toujours ce qu'il doit dire, et mille fois mieux qu'un bailli. Vous osez, à sa barbe, vilipender son père, et vous voulez qu'il soit là debout comme une vieille femme qui n'a plus de souffle ? Qui ne s'emporteroit pas de voir ruiner sa famille par la méchanceté d'un homme de votre robe ? On sait qu'un bailli ne demande qu'à faire vendre pour gagner ses frais. Il vous a parlé d'abord avec douceur ; vous avez fait la sourde oreille. Il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

LE BAILLI.

C'en est trop. (*à Marçel, d'un air furieux.*) Voulez-vous me payer, ou non ? Je vous le demande pour la dernière fois.

MARCEL.

Je vous ai déjà dit que je ne le pouvois pas en entier.

GENEVIÈVE.

Nous vous avons offert tout ce que nous possédons.

LE BAILLI.

Tout ou rien. Vous entendrez parler de moi. (*Il veut sortir.*)

GEORGE, *le retenant.*

Faites-y bien attention encore. Il vous en coûteroit cher. Je puis donner un placet au roi. Je lui parlerai de la situation de mon père, et de votre dureté. Il a ses droits sur les vassaux avant le seigneur ; et il ne permettra pas qu'ils soient maltraités injustement.

LE BAILLI.

Le roi n'a rien à voir dans nos affaires. Votre père doit à monseigneur, et monseigneur veut être payé.

GEORGE.

Que dites-vous ? Le roi n'est-il pas le maître ? et monseigneur n'est-il pas son sujet ? Sachez que mon père vaut mieux que lui à ses yeux. Il travaille, et votre comte ne fait rien. Le roi ne peut souffrir les gens

oisifs, parce qu'il sait s'occuper lui-même. Il saura mettre un frein aux méchans.

LE BAILLI.

C'est ce que nous verrons : mais, en attendant, je fais vendre la cabane et la terre. Vous me connoissez bien pour m'effrayer de vos folles menaces ! Oui, le roi va s'amuser à écouter un homme comme vous.

GEORGE.

Pourquoi non ? Il écoute tout le monde ; et si nous étions tous deux en sa présence, je suis sûr qu'il m'entendroit le premier.

LE BAILLI.

Il vous sied vraiment de me comparer à un drôle de votre espèce !

GEORGE, *lui donnant un soufflet.*

Vous avez dit cela à un soldat, et non à un paysan. Sors d'ici, vieux scélérat. J'ai regret à toutes les paroles que j'ai pu te dire. Il falloit commencer par où j'ai fini. (*Il le pousse avec violence hors de la cabane.*)

LE BAILLI, *en sortant.*

O mille vengeances !

SCÈNE VIII.

MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, GEORGE, LA TERREUR.

GENEVIÈVE.

Mon fils, mon cher fils, qu'as-tu fait?

MARCEL.

Nous sommes perdus.

GEORGE.

Ne vous inquiétez pas; vos affaires n'en sont pas empirées d'un fétu. Quand nous l'aurions prié tout un siècle, avec des ruisseaux de larmes, il n'auroit pas démordu de son opiniâtreté. Il a l'ame d'un démon dans le corps. C'est la première fois que j'ai frappé un homme; mais jamais homme ne m'avoit donné le nom d'un drôle. Serois-je un soldat, si je l'avois souffert?

LA TERREUR.

Si tu ne lui avois pas donné ce soufflet, tu en allois recevoir un de moi.

MARCEL.

Qui sait ce qu'il va nous en coûter?

GEORGE.

Quoi! pour m'être vengé d'une insulte?

GENEVIÈVE.

Sûrement, mon fils; avec tout cela, c'est un bailli.

LA TERREUR.

Bah ! ce n'est pas le premier bailli souffleté par des soldats. Je crois que c'est un effet de sympathie, qu'un soldat ne peut voir un fripon sans lui donner sur les oreilles.

GENEVIÈVE.

Je ne puis croire qu'il ne se fût laissé à la fin attendrir.

GEORGE.

Non, ma mère, jamais.

GENEVIÈVE, *à Marcel.*

Qu'en penses-tu, mon ami ? ne faudroit-il pas le suivre ?

GEORGE.

Ce seroit inutile, j'en suis sûr. Vous allez vous exposer encore à des duretés.

MARCEL.

Cela peut être; mais au moins je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Viens, ma femme.

GEORGE.

Restez ici, je vous en conjure. *Vous perdriez vos pas et* vos paroles.

GENEVIÈVE.

Non, mon fils, laisse-nous aller ; cela ne gâtera rien.

GEORGE.

Eh bien ! faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contens, j'irois baiser ses pieds ; mais vous allez voir combien je voudrois m'être trompé !

MARCEL.

Viens, ma femme, essayons ce dernier moyen. S'il ne réussit pas, que la volonté de Dieu s'accomplisse !

GENEVIÈVE.

Puisque Dieu nous laisse la vie, il ne nous laissera pas mourir de faim. (*Elle sort avec Marcel.*)

LA TERREUR.

Ta mère est une femme qui a ses consolations toutes prêtes. Je vais voir, de mon côté, ce qu'il y a à faire avec nos camarades. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

THOMAS, GEORGE.

GEORGE.

O Dieu ! n'aurois-je fait qu'enfoncer mes parens plus avant dans la peine ! si je pouvois, au prix de mon sang, les secourir !

THOMAS.

C'est de l'argent qu'il leur faudroit, et tu n'en as pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenoit cependant qu'à eux d'en avoir la semaine derrière ; mais ils n'en ont pas voulu, et ils ont bien fait. C'est une chose affreuse de tremper ses mains dans le sang de son semblable !

GEORGE.

Et comment donc, mon oncle ?

THOMAS.

Ils trouvèrent un déserteur couché sur le ventre dans un fossé. Ils firent semblant de ne pas le voir. Ils auroient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au bailli.

GEORGE.

Que dites-vous ?

THOMAS.

Le forgeron du village ne fut pas si scrupuleux; et il gagna la récompense.

GEORGE, *avec un mouvement de joie.*

O mon oncle ! je puis sauver mon père; mais il me faut votre secours. Puis-je compter sur vous ?

THOMAS.

En tout, mon ami. Que faut-il faire ?

GEORGE.

Agir, et garder un secret ? Me le promettez-vous ?

THOMAS.

Cela n'est pas difficile.

GEORGE.

Mais savez-vous tenir votre parole ?

THOMAS.

Comme tu me parles !

GEORGE.

Quelque chose qui puisse en arriver.

THOMAS.

Pourvu qu'il n'y ait pas de mal, s'entend.

GEORGE.

Personne n'aura à s'en plaindre.

THOMAS.

Eh bien ! tu n'as qu'à parler.

GEORGE.

Ecoutez-moi donc..... Mais si vous alliez me trahir ?

THOMAS.

Il faut que ce soit une chose bien extraordinaire.

GEORGE.

Cela peut être ; mais il n'y a rien de mal pour vous.

THOMAS.

Qu'est-ce donc enfin ?

GEORGE.

Je déserte ce soir ; vous irez me déclarer : il vous en reviendra vingt écus ; et je paie la dette de mon père.

THOMAS.

Et il n'y a pas de mal, me disois-tu ? Fou que tu es ! J'irai te conduire au gibet, moi ton oncle !

GEORGE.

Que parlez-vous de gibet ? Un soldat n'est jamais puni de mort, la première fois qu'il déserte, à moins qu'il n'ait quitté son poste, ou fait un complot.

THOMAS.

Oui, mais il passe par les verges jusqu'à rester sur la place.

GEORGE.

Je n'ai pas à le craindre. Je suis aimé dans le régiment : mes camarades sauront me ménager.

THOMAS.

Non, mon ami, cela ne peut pas être. Ne tromperions-nous pas le roi ?

GEORGE, *en pleurant.*

Le roi ? Ah ! il ne sauroit m'en vouloir. S'il connoissoit ma situation, il viendroit me porter l'argent lui-même.

THOMAS.

Mais si ton père le savoit !......

GEORGE.

D'où le sauroit-il, si nous gardons notre secret à nous deux ? Je ne mourrai pas pour cela. J'ai si souvent hasardé ma vie pour le roi ; je puis bien la hasarder pour mon père qui me l'a donnée. Songez qu'il est votre frère, et que nous le sauvons de la mendicité, peut-être de la mort.

THOMAS.

C'est le diable qui m'a retenu ici ; je ne sais quel parti prendre.

GEORGE.

Vous m'avez donné votre parole, voulez-*vous la* fausser ? Je déserterai toujours dans

mon désespoir, et mon père n'y gagnera rien. Ne me refusez pas, ou vous n'avez jamais aimé votre famille.

THOMAS.

Tu me tiens le couteau sur la gorge, comme un assassin. (*Il reste en suspens.*)

GEORGE.

Décidez-vous tout de suite; le temps presse.

THOMAS.

Mais si tu me trompois! si tu allois mourir!

GEORGE.

Il n'y a pas à le craindre. Je sais souffrir. A chaque coup, je penserai à mon père, et je supporterai la douleur.

THOMAS.

Eh bien! je fais ce que tu veux. Mais s'il en arrive autrement....

GEORGE.

Que voulez-vous qu'il en arrive? Embrassons-nous, et gardez-moi le secret. On fera l'appel ce soir à six heures; si je ne m'y trouve pas, je serai tenu pour déserteur. Vous me conduirez alors au colonel, et vous direz que vous m'avez surpris fuyant dans la forêt.

THOMAS.

C'est la première tromperie que j'aurai faite de ma vie.

GEORGE.

Ne vous la reprochez pas, mon oncle ; elle nous vaudra à tous deux des bénédictions. Embrassons-nous encore, et allons rejoindre mon père. Mais je vous en conjure, ne laissez rien remarquer. S'il peut y avoir quelque mal, Dieu me le pardonnera sans doute. Que ne doit pas supporter un bon fils pour sauver ses parens ! (*Ils sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

La scène se passe dans la prison du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRAS-CROISÉS, soldat, et **LE PRÉVOT** du régiment.

On entend dans le lointain un bruit de musique militaire.

BRAS-CROISÉS, *se réveillant.*

QUE le diable emporte ces maudits tambours ! Je me suis fait mettre au cachot pour dormir à mon aise ; et voilà une aubade qui vient me réveiller. (*Il prête l'oreille.*) Mais quoi ! n'est-ce pas une exécution ?

LE PRÉVÔT.

Tu ne sais donc pas le malheur du pauvre George ?

BRAS-CROISÉS.

De George, dis-tu ? cela n'est pas possible.

LE PRÉVÔT.

Cela n'est pourtant que trop vrai. Il a déserté hier au soir.

BRAS-CROISÉS.

Lui ? le plus brave soldat de la compagnie. Il y a long-temps que je ne fais que passer et repasser le guichet, je ne l'ai jamais vu une seule fois en prison.

LE PRÉVÔT.

Il n'est personne qui ne soit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapportée au colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en est resté confondu. Les grenadiers sont allés demander sa grace au conseil de guerre ; mais il l'a refusée pour l'exemple. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine ; et il en sera quitte pour faire un tour par les verges. Cela doit être fini à présent. (*On frappe à la porte.*)

LE PRÉVÔT.

Qui est là ?

LA TERREUR, *du dehors.*

Ami ! La Terreur ! (*Le Prévôt ouvre la porte. La Terreur entre en sanglotant.*)

SCÈNE II.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR.

LA TERREUR.

O bonté divine! mon pauvre George!

LE PRÉVÔT.

Eh bien! comment se trouve-t-il?

LA TERREUR.

Il a supporté ses souffrances en héros. Il ne lui est pas échappé un seul cri, une seule plainte. Ah! si j'avois pu lui sauver la moitié du supplice! sur ma vie, je l'aurois fait d'un grand cœur. Le voici qui vient.

SCÈNE III.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, un SERGENT *qui le conduit.*

GEORGE, *sur le seuil de la porte, levant les yeux et les mains vers le ciel.*

Dieu soit loué! Tout est fini, et mon père *est sauvé.*

LE SERGENT, *à part, dans la surprise où le jettent ces paroles.*

Que veut-il dire par-là ?

LA TERREUR, *se précipitant au cou de George et le baignant de ses larmes.*

O mon ami ! que je te plains !

GEORGE.

Ne pleure pas, camarade ; je suis plus heureux que tu ne penses.

LE SERGENT.

Voulez-vous un chirurgien ?

GEORGE.

Non, mon sergent, cela n'est pas nécessaire.

LE SERGENT, *à part, en branlant la tête.*

Il faut que j'aille instruire de tout ceci mon capitaine. (*Il sort.*)

LA TERREUR, *présentant à George un verre d'eau-de-vie.*

Tiens, camarade, voilà pour te restaurer.

GEORGE, *en lui serrant la main.*

Je te remercie. (*Il boit.*)

LA TERREUR.

Mais, dis-moi donc, quelle folie t'a passé par la tête ?

GEORGE.

J'ai du regret de te le cacher ; mais je ne puis te le dire. Il faut que mon secret meure dans mon cœur.

SCÈNE IV.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, THOMAS.

THOMAS, *à George.*

Te voilà bien satisfait, n'est-il pas vrai, de la vilaine action que tu m'as fait commettre ? George, c'est indigne à toi.

LA TERREUR.

Doucement, doucement, ne le tourmentez pas ; il a besoin de repos. Un homme n'est pas toujours le même !

THOMAS.

Je ne le sais que trop. Je ne conçois plus rien à lui ni à moi.

GEORGE.

Mon oncle, modérez-vous, je vous prie. (*bas.*) Vous allez détruire tout notre ouvrage.

THOMAS.

Oh ! il n'en faut plus parler. Tout est *perdu.*

GEORGE, *étonné.*

Comment donc ? (*aux soldats.*) Eloignez-vous un peu, mes amis, je vous en conjure.

THOMAS.

Ton père ne veut plus me voir pour t'avoir dénoncé, et en avoir reçu de l'argent. Quand j'ai voulu le forcer de le prendre, il l'a rejeté avec horreur, en s'écriant : Que Dieu m'en préserve ! A chaque denier je vois pendre une goutte du sang de mon fils. Que veux-tu maintenant que je fasse ? Je suis furieux contre toi. Tout le village va me détester, on croira que c'est le démon de l'avarice qui me possède. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

GEORGE.

Soyez tranquille, mon oncle, tout s'arrangera : le plus difficile est passé. Faites seulement que mon père vienne me voir.

THOMAS.

Comment veux-tu que je l'aborde à présent ? Mais quoi ! le voici qui vient avec ta mère.

SCÈNE V.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, THOMAS, MARCEL, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *aux soldats.*

Ou est-il, messieurs, je veux voir mon fils ?

LA TERREUR.

Passez, bonne mère, passez.

GENEVIÈVE, *courant à George.*

O mon cher fils, qu'as-tu fait ? Comment as-tu pu nous donner cette douleur ?

MARCEL, *d'un air sévère.*

Te voilà, malheureux ! Toute la joie que tu m'avois donnée, tu la tournes toi-même en amertume. Tu faisois la gloire de tes parens, tu en fais la honte aujourd'hui. Je suis venu te voir pour la dernière fois.

GEORGE.

Mon père, pardonnez-moi, je vous prie. J'ai subi ma peine.

MARCEL.

Tu l'as subie pour ta trahison envers le roi, *mais* non pour ton crime envers no

que tu déshonores dans notre vieillesse. Après soixante années de probité, je croyois mourir dans l'honneur; et c'est toi qui me couvres d'infamie. Mais non, nous ne tenons plus l'un à l'autre : je te rènonce pour mon fils.

GEORGE.

Mon père, vous êtes trop cruel envers moi. Je ne mérite pas votre malédiction. Dieu m'en est témoin. Je ne suis pas indigne de vous.

THOMAS, *à part.*

Quel martyre de ne pouvoir parler! (*Marcel s'éloigne.*)

GEORGE, *le suivant.*

Mon père, vous me quittez sans que je vous embrasse. Oh! restez encore un moment! (*à Geneviève.*) Et vous, ma mère, serez-vous aussi dure envers moi?

GENEVIÈVE.

O mon fils! que puis-je faire?

MARCEL.

Ne le nomme pas ton fils, il ne l'est plus.

GENEVIÈVE.

Mon homme, pardonnez-lui; c'est toujours notre enfant.

THOMAS.

Oui, mon frère, laisse-toi toucher par son désespoir.

MARCEL.

Tais-toi, tu ne vaux pas mieux que lui, toi qui vends, à prix d'or, le sang de ta famille. Ne me nomme pas plus ton frère que lui son père : je ne vous suis plus rien.

GENEVIÈVE, *qui pendant cet intervalle, s'est entretenue avec George.*

Mon homme, il me fait de bonnes promesses ; ne nous arrache pas le cœur à tous deux. Mon enfant est la seule chose qui me reste ; et je ne pourrois pas l'aimer ! je ne pourrois plus te parler de lui ! Veux-tu que je meure à tes yeux ?

MARCEL.

Tais-toi, femme, et suis-moi. (*Il veut sortir.*)

LA TERREUR, *le retenant.*

Bon homme, c'en est assez. Vous avez bien fait de décharger votre colère : mais puisque le roi le reprend, ne le reprendrez-vous pas aussi ? Donnez, donnez-lui votre main. Croyez-vous que je lui resterois attaché, s'il ne le méritoit pas ?

LE PRÉVÔT.

Vieillard, vous êtes un brave homme. Si tous les hommes tenoient ainsi leurs enfans en respect, je n'aurois pas tant de besogne. Mais souffrez que je vous prie aussi pour votre fils.

GENEVIÈVE.

Vois-tu, mon ami? Comme ces messieurs disent, ils ne lui resteroient pas attachés, s'il ne le méritoit pas; ne sois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers. (*Geneviève et la Terreur prennent Marcel par la main, et veulent l'entraîner vers son fils.*)

SCÈNE VI.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, LE CAPITAINE, LE SERGENT, FLUET.

MARCEL.

Attendez, je veux d'abord parler à son capitaine. (*au capitaine.*) Ah, monsieur! n'avez-vous pas de regret d'avoir hier donné tant de louanges à mon vaurien de fils? Il me porte sous terre par ce coup-là.

LE CAPITAINE.

Il avoit mérité ce que je lui disois de flatteur. Véritablement je n'aurois pas imagine que mes éloges eussent produit un si mauvais effet. (*A George.*) Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ? Tu dois avoir eu quelque motif extraordinaire. Ouvre-moi ton cœur, quelque chose qu'il en soit. Tu as subi ta peine, et il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

GEORGE.

Mon capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.

LE CAPITAINE.

A condition que tu me dises la vérité. Car, que tu aies déserté par la crainte des suites de ton affaire avec le bailli, ni moi, ni personne nous ne pourrons le croire.

GEORGE.

Il n'y a pourtant pas d'autre raison, mon capitaine. Vous savez que je n'ai jamais eu de querelle ; et la moindre faute paroît toujours énorme, lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre. J'en étois si troublé, que j'ai perdu toute réflexion. Et puis la situa-

tion déplorable de mon père achevoit d'égarer mes esprits.

LE CAPITAINE.

Que signifioient donc ces paroles : Dieu soit loué, tout est fini, et mon père est sauvé. (*George paroît saisi d'étonnement, ainsi que Marcel et Geneviève.*)

MARCEL.

Est-ce qu'il disoit cela ? Dieu me le pardonne, le diable aura tourné sa tête.

GEORGE, *en soupirant.*

Je ne me souviens pas de l'avoir dit.

LE SERGENT.

Moi, je me souviens de vous l'avoir entendu dire en entrant ici.

GEORGE.

Cela peut m'être échappé dans la douleur, sans savoir ce que je pensois.

LE CAPITAINE.

Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque signification.

GEORGE, *dans un plus grand embarras.*

Je ne sais que vous dire.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main d'un air d'amitié.*

George, ne cherche pas à m'en imposer ; cette désertion a une autre cause que ta que-

relle. Je suis offensé de ta dissimulation, et tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai? c'est pour ton père.....

GEORGE, *avec vivacité.*

Que dites-vous, monsieur? ah! gardez-vous de croire.....

LE CAPITAINE.

Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiète de ton sort. Je ne veux pas en savoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. Tu ne sais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

THOMAS.

Il faut que je la dise, moi.

GEORGE, *l'interrompant.*

Mon oncle, qu'allez-vous faire? Voulez-vous nous rendre encore plus malheureux?

THOMAS, *au capitaine.*

Je vais vous expliquer la chose; mais je crains que le mal n'en devienne plus grand.

LE CAPITAINE.

Je t'en donne ma promesse; tu n'as rien à craindre.

THOMAS.

Eh bien! c'est à cause de ses parens qu'il a déserté. Il a su m'engager, par de belles *paroles*, à l'aller dénoncer, et recevoir

vingt-quatre écus, pour que son père les employât à payer ses dettes. Mais celui-ci ne veut entendre parler ni de l'argent, ni de son fils. Débarrassez-moi, monsieur, de cet argent, que je ne puis garder, et tâchez que mon frère profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La chose s'est passée comme je la raconte. (*Tout le monde paroît frappé de surprise.*)

LE CAPITAINE.

Eh bien, George !

GEORGE, *versant un torrent de larmes.*

Vous savez tout, mon capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y a que le salut de mon père qui ait pu me faire résoudre à passer pour un mauvais sujet. J'ai méprisé la douleur, parce que j'espérois le sauver. Mais à présent que tout est découvert, et que mon espérance est perdue, je souffre bien plus cruellement.

MARCEL, *se jetant au cou de George.*

Quoi, mon fils ! voilà ce que tu faisois pour moi ?

GENEVIÈVE, *se précipitant dans ses bras.*

Oui, nous pouvons maintenant l'embrasser ; nous pouvons le presser sur notre sein.

Mon cœur me le disoit bien, qu'il étoit innocent.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main.*

O mon ami ! quelle tendresse et quelle fermeté ! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant ton amour pour ton père t'a emporté trop loin. C'est toujours un artifice blâmable.

MARCEL.

Sûrement, sûrement. Dieu me préserve d'en toucher seulement un denier.

GEORGE, *à Thomas.*

Voyez-vous, mon oncle, avec votre bavardage ! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait?

THOMAS.

Oui, voilà : c'est moi qui suis maintenant le coupable. Mais (*en montrant le capitaine*) monsieur ne sera pas un menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis.....

LE CAPITAINE, *à Thomas.*

Donne l'argent à ton frère. (*à Marcel.*) Prends-le, mon ami : ton fils l'a bien mérité. J'aurai soin que tu n'aies pas à le rendre. *Une faute* extraordinaire demande un trai-*tement hors* des règles communes.

MARCEL.

Moi, monsieur? Je ne le prendrai jamais.

LE CAPITAINE.

Je le veux; il le faut. (*On entend des cris au-dehors.*) Mais qu'est-ce donc?

FLUET.

J'entends crier : Le roi! le roi!

LE CAPITAINE.

Il vient! Dieu soit béni! réjouissez-vous. Je vais, s'il est possible, faire parvenir l'aventure à son oreille. (*à George.*) Tu as manqué à ton devoir comme soldat; mais tu l'as trop bien rempli comme fils, pour qu'il n'en soit pas touché. Il le sera certainement. Je sors. Attendez-moi.

SCENE VII.

LE PREVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIEVE, THOMAS, FLUET.

MARCEL.

Vois-tu ? Le roi est si bon, et j'aiderois *à le tromper* ! Non, jamais.

GEORGE.

Mon père, accordez-moi cette grace, que j'aie réussi à finir vos malheurs. Vous n'avez plus à vous inquiéter de rien.

LA TERREUR.

Oui, bon homme, faites ce que dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque chose à son tour. Il en guérira plus vîte, de vous savoir à votre aise. Vous devez aussi penser qu'après votre mort, votre cabane doit lui revenir.

MARCEL.

Eh bien ! je la conserverai pour pouvoir la lui laisser en mourant. Viens, mon fils, pardonne-moi de t'avoir maltraité. Dieu m'est témoin combien je souffrois de te voir un mauvais sujet. Et c'est lorsque je t'accusois, que tu remplissois au-delà de tes devoirs envers moi ! Comment pourrai-je te récompenser de ton amour, dans le peu de temps qui me reste à vivre ?

GEORGE.

Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

GENEVIÈVE.

Oh ! mille fois plus, mon ami. A chaque *morceau que* nous mangerons, nous nous

dirons l'un à l'autre : C'est notre fils qui nous le donne.

GEORGE.

Me voilà satisfait. (*à Thomas.*) Je vous remercie, mon oncle, de m'avoir si bien servi.

THOMAS.

Oui, tu me remercies? Il est heureux que les choses aient tourné de cette manière. Mais reviens-y une autre fois. (*à Marcel.*) Est-ce que tu m'en voudrois encore, mon frère? Si je ne t'avois pas tant aimé, je ne me serois pas chargé de la manigance. Puisque tu pardonnes à ton fils, tu peux bien me pardonner.

MARCEL.

Rien ne sauroit excuser ce que tu as fait. Je peux bien prendre sur moi de mettre ma main sur un brasier ; mais attiser le feu sous un autre, il y a de là cruauté à cela. Cependant, je ne veux pas te haïr.

THOMAS.

Va, j'ai bien souffert pour mon compte. (*Ils se donnent la main.*)

LA TERREUR, *à George.*

Camarade, j'avois de l'amitié pour toi ; c'est aujourd'hui du respect que je sens. Tu

es à mes yeux aussi grand qu'un général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embrasse-moi, et sois toujours mon ami. (*Il lui tombe de grosses larmes des yeux.*)

GEORGE.

Camarade, je n'ai pas oublié la journée d'hier.

FLUET.

Fi donc, la Terreur ! Vous êtes soldat, et vous pleurez ?

LA TERREUR.

Et pourquoi donc un soldat ne pleureroit-il pas ? Les larmes ne sont pas déshonorantes, lorsqu'elles viennent du cœur. On ne m'a jamais vu fuir, ni trembler ; mais je mourrois de honte d'être insensible à une bonne action.

LE PRÉVÔT.

George, il y a quatorze ans bientôt que je suis dans le régiment ; mais, je dois le dire à ta gloire, il ne s'y est jamais rien passé qui approche de ce que tu fais aujourd'hui. Cela te vaudra de l'honneur et du bonheur : c'est moi qui te l'annonce.

SCÈNE VIII.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, FLUET, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Avec votre permission.

LE PRÉVÔT.

Que voulez-vous?

LE BAILLI.

Je suis bailli du château; je veux voir ce qui se passe ici. (*à Marcel et à Geneviève.*) Ha, ha! vous êtes venus voir votre fils; c'est fort tendre de votre part. Eh bien! qu'en pensez-vous? Avez-vous autant de satisfaction de lui que vous en aviez hier? Vous imaginiez, parce qu'il étoit soldat, qu'il pouvoit se jouer de tout le monde. Monsieur le militaire, on paie chèrement un soufflet. Cette leçon vous rendra une autre fois plus respectueux envers des gens comme moi.

LA TERREUR.

Allez-vous-en, monsieur, ou bien nous reprendrons les choses au point où George

les a laissées hier. Qu'avez-vous à chercher ici ?

LE BAILLI.

Je suis dans le château de monseigneur ; je pense que personne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inspection.

LA TERREUR.

Faites-y l'inspection, mais non des moqueries. (*En le prenant par le bras.*) Sortez, ou je vous montre le chemin.

GEORGE.

Un moment, camarade. (*à Marcel.*) Mon père, achevez de lui payer votre dette, pour qu'il vous laisse en repos.

THOMAS.

Oui, finissons avec lui ; qu'il n'en soit plus question.

MARCEL.

Voilà votre argent. (*Il lui compte quatorze écus.*) Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumière.

GENEVIÈVE.

Nous aurons soin, à l'avenir, de n'être jamais en arrière envers monseigneur, du moins aussi long-temps que vous serez son bailli. *C'est* trop affreux de vouloir gagner *sur le pauvre*. Acheter à vil prix tout

grain de la contrée, lorsque la moisson est abondante ; en faire des amas dans ses greniers, pour le vendre ensuite trois fois plus cher dans le temps de disette ; prêter à plus forte usure qu'un Juif, cela est-il donc d'un chrétien, ou même d'un homme ? Voilà pourtant ce que vous avez fait, et ce qui nous a ruinés.

MARCEL.

Tais-toi donc, femme.

GENEVIÈVE.

Non ; il faut lui apprendre qu'on n'est pas des buses, et qu'on voit tout son manége.

MARCEL, *au Bailli.*

Eh bien ! cela fait-il votre compte ?

LE BAILLI.

(*A part.*) Que trop, morbleu ! (*Haut et froidement.*) Oui, cela complète bien les trente écus. Mais d'où diantre avez-vous eu cet argent ?

MARCEL.

Que vous importe ? Vous êtes payé.

GENEVIÈVE.

Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

LE BAILLI.

Voyez, comme ils sont fiers !

GENEVIÈVE.

Nous voilà quittes. Nous nous serions trouvés heureux de pouvoir vous souhaiter mille bénédictions, si vous vous étiez comporté plus humainement envers nous. Mais vous ne le méritez pas. Il nous eût mieux valu avoir à faire à un Turc.

LE BAILLI.

Prenez garde à ce que vous dites, vieille radoteuse. Vous êtes encore sous ma juridiction.

GEORGE.

Point d'injures, monsieur, mon père ne les souffrira plus. Il sait à qui porter ses plaintes.

THOMAS.

Vous ne nous tenez plus les mains garrotées; nous pouvons nous faire rendre justice. Nous remplirons nos devoirs envers monseigneur; mais si vous croyez nous mener de force comme auparavant, vous vous trompez.

LE BAILLI.

De quel ton me parlez-vous? Je crois (*en montrant George*) que cet audacieux *vous a tous endiablés*. Ne me poussez pas à *bout, ou je* vous montrerai qui je suis.

LE PRÉVÔT.

Un mot encore, et je te fais sauter les yeux de la tête.

LA TERREUR, *le poussant par le bras.*

Allons, sortez.

LE BAILLI, *se retournant.*

Si vous me faites lâcher un décret.....

LE PRÉVÔT.

Voulez-vous me jeter ce drôle à la porte? Je t'apprendrai à nous venir braver. (*Les soldats le saisissent, et veulent le mettre dehors. Le Colonel paroît, suivi du Capitaine et du Sergent.*)

SCÈNE IX.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIEVE, THOMAS, FLUET, LE BAILLI, LE COLONEL, LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE COLONEL.

QUE signifie tout ce vacarme?

LE PRÉVÔT.

C'est le bailli qui vient ici vomir des grossièretés contre ces honnêtes paysans.

LE COLONEL, *au Bailli.*

Êtes-vous ce méchant homme ? Restez. J'aurai deux mots à vous dire. (*Au Capitaine.*) Lequel des deux est le père? (*en montrant du doigt Marcel et Thomas.*)

LE CAPITAINE, *lui présentant Marcel.*

Le voici, mon colonel.

LE COLONEL.

Je vous félicite, mon ami. Vous pouvez sentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. (*Il s'avance vers George.*) Permettez que je vous souhaite toute sorte de prospérités. *En l'embrassant.*) Monsieur, vous êtes mon égal. Je donnerois toutes les actions de ma vie pour celle que vous avez faite aujourd'hui. (*Au Prévôt.*) Il est libre. (*Prenant une épée des mains du Sergent.*) Vous êtes capitaine. Le roi, qui vient d'apprendre avec transport votre dévouement généreux, vous élève tout-d'un-coup à ce grade, sur les bons témoignages que le régiment entier a rendus de vous. (*En lui présentant une bourse.*) Recevez ceci de sa part, pour servir à votre équipage. Vous serez admis ce soir même à faire votre cour à sa majesté. (*George veut lui baiser la main.*)

LE COLONEL.

Que faites-vous? Non, monsieur. Souffrez plutôt que je vous embrasse.

LE CAPITAINE, *l'embrassant aussi.*

Vous savez, mon camarade, quelle part je prends à votre avancement. Je suis fier de vous avoir eu dans ma compagnie.

MARCEL et GENEVIÈVE, *tombant aux genoux du Colonel.*

O monseigneur! que Dieu vous récompense.

LE COLONEL, *en les relevant.*

Ce n'est pas à moi, mes enfans, c'est au roi, c'est à votre fils, que vous devez tout. (*George se jette dans les bras de ses parens, et les embrasse tour-à-tour; puis s'interrompant tout-à-coup*) : Je vous demande pardon, mon colonel.

LE COLONEL.

Que dites-vous, monsieur? Ah! vous méritez bien de goûter les plus doux plaisirs de la nature! Vous en remplissez si héroïquement les devoirs!

THOMAS.

Qui m'auroit dit pourtant que je me verrois en passe de faire un capitaine? Car c'est moi qui ai arrangé tout cela. (*Au Bailli.*)

Je crois à présent, monsieur le bailli, que vous ne serez pas déshonoré de prendre mon neveu sous votre protection. (*Le Bailli lui lance un regard furieux, et veut sortir.*)

LE COLONEL, *l'arrêtant.*

Un instant, s'il vous plaît. Le roi est instruit de votre barbarie. Il fera rechercher avec soin si vous n'avez pas abusé de votre pouvoir. Et malheur à vous, si vous êtes coupable ! Sortez maintenant.

LA TERREUR, *à George.*

Monsieur le capitaine.....

GEORGE, *l'embrassant.*

Ne m'appelle que ton ami. (*Il l'embrasse encore.*) Je veux l'être toujours.

LE COLONEL, *à George.*

Voulez-vous permettre, monsieur, que j'aille vous présenter au régiment? Il vous attend sous les armes. (*Il lui offre la main. George la prend, et tend l'autre au Capitaine. Il marche entre eux, les regarde tour-à-tour les yeux baignés de larmes. Marcel et Geneviève baisent les habits du Colonel, et lèvent leurs regards vers les cieux.*)

GENEVIÈVE.

O Dieu de justice ! rends à notre bon roi les honneurs qu'il accorde à mon fils.

MARCEL.

Et fais-lui connoître toutes les bonnes actions, pour lui donner le plaisir de les récompenser.

GEORGE ET CÉCILE.

George, petit orphelin, étoit élevé dès ses premières années dans la maison de M. et madame Everard. A leurs soins généreux, et à leur vive tendresse, on les auroit pris pour ses véritables parens. Ces dignes époux n'avoient qu'une fille, nommée Cécile; et les deux enfans, à-peu-près du même âge, s'aimoient de la plus douce amitié.

Dans une riante matinée de l'automne, George, Cécile et Lucette, leur jeune voisine, alloient se promenant à petits pas sous les arbres du verger. Les deux petites filles, dont la moins âgée (c'étoit Cécile) comptoit à peine ses huit ans accomplis, se tenant les bras entrelacés avec cet aimable abandon et ces graces ingénues de l'enfance, essayoient

de chanter une jolie romance qui couroit tout nouvellement dans le pays. George, en se balançant, répétoit l'air sur son flageolet, et marchoit à reculons devant elles.

Que de jeux innocens se succédèrent dans cette heureuse matinée ! Cécile et Lucette, au milieu de leurs ébats, jetèrent un regard d'appétit sur les pommiers. On venoit d'en faire la récolte. Quelques pommes cependant, de loin en loin oubliées, pendoient aux branches ; et le vermillon dont elles étoient colorées, invitoit la main à les cueillir. George s'élance, grimpe lestement au premier arbre ; et perché sur sa cime, il jetoit tous les fruits qu'il pouvoit atteindre à ses deux petites amies, qui tendoient leur tablier pour les recevoir.

Le sort voulut que deux ou trois des plus belles pommes tombassent dans celui de Lucette : et comme George étoit le garçon le plus aimable, et sur-tout le plus poli du village, Lucette s'enorgueillit de ce partage, comme d'une préférence décidée.

Avec des yeux où brilloit une joie insultante, elle fit remarquer à Cécile la grosseur et la beauté de ses fruits, et laissa tomber sur *les siens* un regard dédaigneux. Cécile bais

la vue; et prenant un air grave, elle garda le silence pendant tout le reste de la promenade : ce fut en vain que, par mille amitiés, George essaya de lui rendre son sourire, et son charmant petit babil.

Lucette les quitta sur le bord de la terrasse; et George, avant de rentrer à la maison, dit à Cécile : Qui te rend donc si fâchée contre moi, Cécile? Tu n'es sûrement pas offensée de ce que j'ai jeté du fruit à Lucette? Tu le sais bien, Cécile, je t'ai donné toujours la préférence. Tout-à-l'heure même je le voulois encore; mais je ne sais par quelle méprise j'ai lâché les pommes que je te destinois dans le tablier de Lucette. Pouvois-je ensuite les lui retirer? là, voyons. Et puis je pensois que Cécile étoit trop généreuse pour remarquer cette bagatelle. Ah! tu verras bientôt que je ne voulois pas te fâcher.

Eh! monsieur George, qui vous dit que je sois fâchée? Quand Lucette auroit eu des pommes six fois plus grosses que les miennes, que me fait cela? Je ne suis point gourmande, monsieur, vous savez bien que je ne le suis pas. Je n'y aurois seulement pas fait attention, sans les regards impertinens

de cette petite fille. Je ne puis les supporter ; je ne le veux pas ; et si vous ne tombez sur l'heure à mes genoux, je ne vous pardonnerai jamais.

Oh ! je ne puis faire cela, répondit George ; car ce seroit avouer une faute que je n'ai jamais commise. Je ne suis point un diseur de mensonges ; et, j'ose le dire, c'est bien mal à vous, mademoiselle Cécile, de ne pas m'en croire.

Bien mal à moi ! bien mal à moi ! Vous n'avez pas besoin de me dire des injures, M. George, parce que mademoiselle Lucette est dans vos bonnes graces : et le saluant d'une inclination de tête ironique, sans le regarder, Cécile entra dans le salon, où le couvert étoit déjà mis.

Ils continuèrent de se bouder l'un l'autre pendant tout le repas. Cécile ne but pas une seule fois à dîner, car il auroit fallu dire : A ta santé, George ! Et George, à son tour, étoit si pénétré de l'injustice de Cécile, qu'il voulut aussi conserver sa dignité.

Cependant Cécile étudioit, du coin de l'œil, tous ses mouvemens ; et ayant rencontré une fois ses regards qui se portoient sur elle à la dérobée, elle détourna les siens

George, croyant que c'étoit par mépris, affecta un air serein, et se mit à manger comme s'il avoit eu de l'appétit.

On venoit de servir le fruit au dessert, lorsque, par malheur, Cécile, un peu hors d'elle-même, répondit assez légèrement à sa mère qui l'interrogeoit pour la seconde fois. M. Everard lui ordonna de sortir aussi-tôt du salon. Cécile obéit, en fondant en larmes; et se retirant d'un pas incertain et silencieux, elle alla cacher sa douleur au fond du berceau. C'est alors que le cœur gonflé de soupirs, elle se repentit de s'être brouillée avec George; car dans ces tristes circonstances, il avoit coutume de la consoler, en pleurant avec elle.

George, resté à table, ne put se représenter Cécile désolée, sans ressentir, comme elle, ses douleurs.

A peine lui eut-on donné deux pêches, qu'il chercha le moyen de les glisser secrètement dans sa poche pour les lui porter. Mais il craignoit toujours qu'on ne s'en apperçût. Il avançoit et reculoit sa chaise; il avoit à tout moment quelque chose à chercher à terre. Le joli petit Lindor! s'écria-t-il, en faisant semblant de rire, et prenant une

pêche, tout prêt à la cacher : Ah papa! ah maman ! voyez donc comme il joue avec Raton ! Tout-à-coup feignant de vouloir punir Raton qui alloit mordre Lindor, il le poursuivit du côté de la porte du jardin, que Cécile, en sortant, avoit laissée entr'ouverte. Raton s'esquiva par cette ouverture, et George s'élança après lui.

George, George, où allez-vous courir encore ? George s'arrêta tout court. Ma petite maman, dit-il en élevant la voix et posant en-dehors l'oreille contre la porte : C'est que je vais faire un tour de jardin. Vous le voulez bien, n'est-ce pas, ma petite maman ? Et comme on tardoit à lui répondre, il ajouta d'un ton suppliant : O ma petite maman ! je serai bien sage, bien sage. En ce cas-là, répondit madame Everard, je vous le permets. Allez.

Lorsqu'il arriva sous le berceau, l'humeur de Cécile étoit adoucie. Assise dans une attitude de tristesse et de repentir, elle se trouvoit bien malheureuse : elle avoit offensé les trois meilleurs amis qu'elle eût au monde, George et ses dignes parens.

Cécile, ma chère Cécile, s'écria George *je t'en conjure*, soyons amis. Je te dema

derois pardon de t'avoir offensée ce matin, si réellement j'en avois eu la pensée. Si tu le veux, Cécile? Je le veux aussi. Le veux-tu, Cécile? Grace! grace! et soyons amis. Tiens, Cécile, voici mes pêches; je n'aurois jamais pu les manger, vo ant que tu n'en avois pas.

Ah! mon cher George, répondit Cécile, en lui serrant la main, et en pleurant sur son épaule, que tu es un aimable garçon! Certes, ajoute-t-elle en sanglotant, un ami dans le malheur est un véritable ami! Mais je ne veux pas accepter tes pêches. Je serois bien à plaindre, si tu pouvois soupçonner que je me suis fâchée ce matin à cause des pommes. Tu ne le penses pas, n'est-il pas vrai? Non, George, c'étoit le coup-d'œil insolent de cette petite orgueilleuse. Mais je ne m'embarrase guère d'elle à présent, je t'assure. Me pardonnes-tu, continua-t-elle, en essuyant avec son mouchoir une de ses larmes qui venoit de tomber sur la main de George? Je sais bien que j'aime à te tourmenter quelquefois; mais garde tes pêches, garde-les, je n'en veux pas.

Eh bien! Cécile, tu me tourmenteras tant qu'il te plaira, interrompit George. C'est pourtant une chose que je ne permettrai ja-

mais à une autre, entends-tu bien ? Mais pour ces pêches, je ne les mangerai pas, Cécile ; je l'ai dit, et je n'en aurai pas menti.

Ni moi non plus, je ne les mangerai pas, répliqua Cécile, en les faisant voler par-dessus la haie. Je ne puis supporter l'idée d'avoir accommodé une querelle par intérêt.... Mais à présent que nous sommes amis, George, que je serois heureuse, si je pouvois obtenir de maman qu'elle me permît d'aller lui demander pardon !

Oh ! j'y vole, Cécile ! s'écria George déjà loin du berceau, et je lui dirai que c'est moi qui t'avois brouillé l'esprit par une tracasserie.

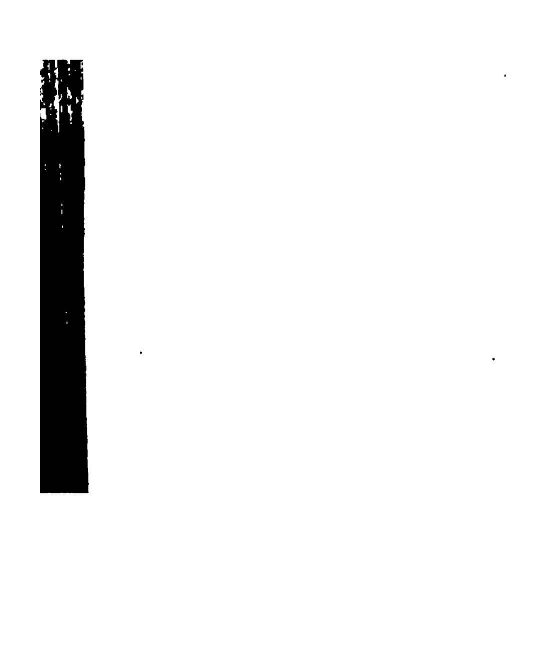
Il réussit au-delà de ses vœux. Eh ! quelles fautes n'auroit-on pas excusées, en faveur d'une si tendre et si généreuse amitié ?

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.





[redacted]

